



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



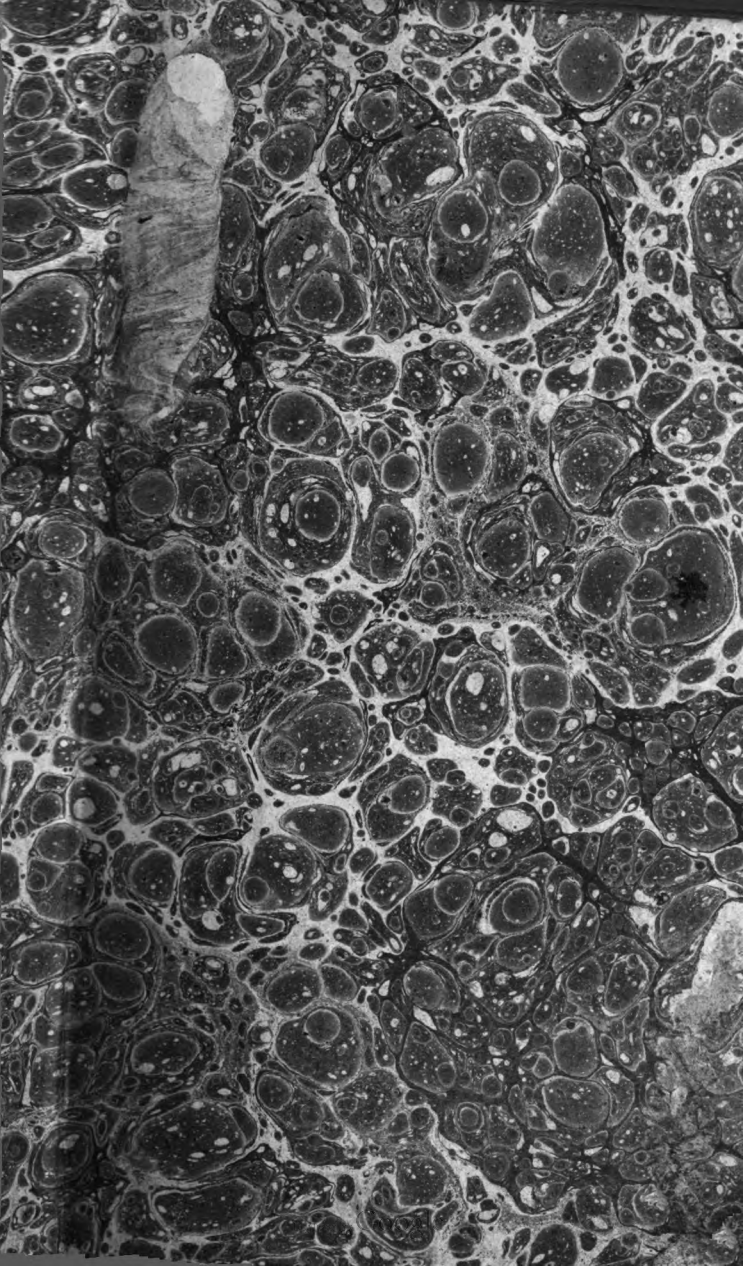
*Œuvres complètes de madame
de Souza: Mademoiselle de Tournon*

Adélaïde-Marie-Emilie Filleul Souza-Botelho

J ~~254630.~~



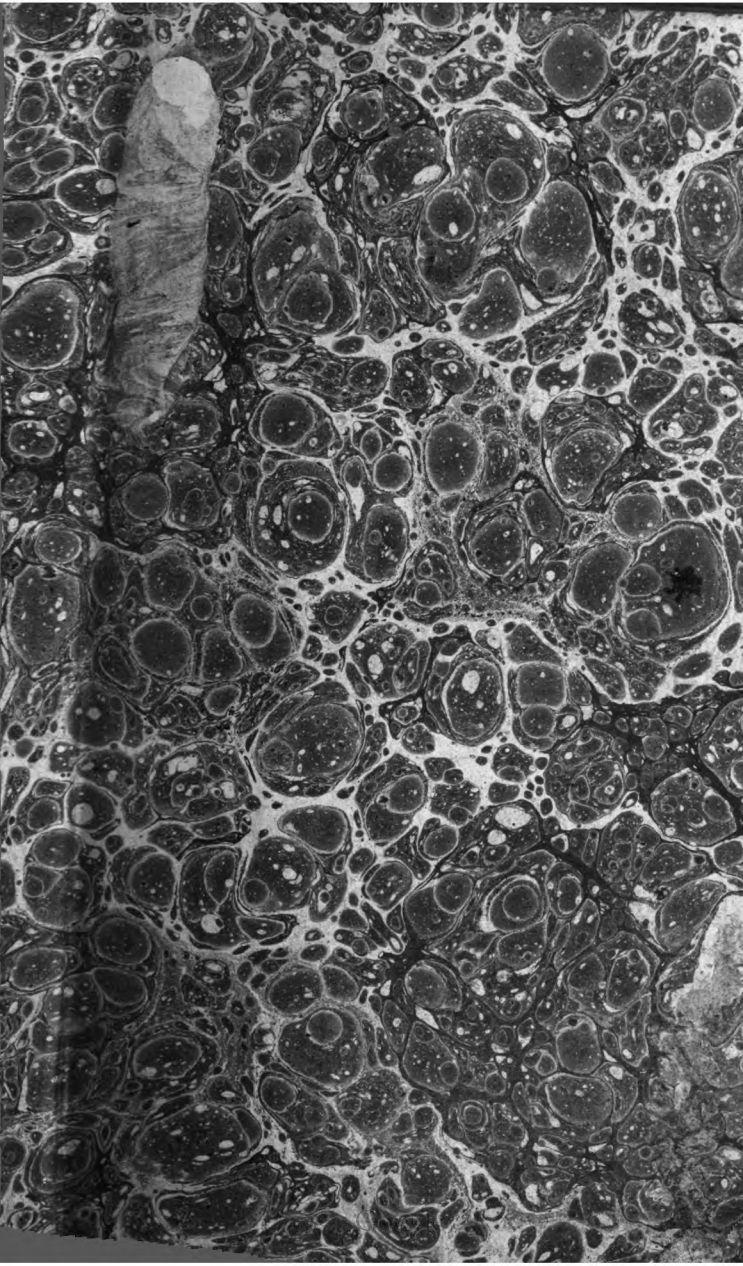
Vet. Fr. III B. 1776



~~254630.~~



Vet. Fr. III B. 1776



OEUVRES

COMPLÈTES

DE

MADAME DE SOUZA.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI,

A BRUXELLES,

Chez DEMAT, imprimeur-libraire;

A LONDRES,

Chez TREUTTEL et WURTZ; — BOSSANGE et C^o.

MADAME DE SOUZA, précédemment MADAME LA COMTESSE DE FLAHAULT, m'ayant cédé l'entière propriété de ses OEUVRES, je place la présente édition sous la sauve-garde des lois, et je déclare que je poursuivrai tous contrefacteurs ou débitans d'éditions contrefaites ou non revêtues de ma signature.

Paris, le 25 novembre 1822.

A handwritten signature in cursive script, reading "A. Eymery", enclosed within an oval-shaped frame.

OEUVRES COMPLÈTES de Madame DE SOUZA; nouvelle édition, revue, corrigée par l'auteur, et augmentée d'un ouvrage inédit; 6 vol. in-8° et 12 vol. in-12, ornés de figures.

CES OEUVRES SE COMPOSENT DE :

Adèle de Sénange. — Charles et Marie. — Eugène de Rothelin. — Eugénie et Mathilde. — La Comtesse de Fargy. — Emilie et Alphonse. — Mademoiselle de Tournon.

Prix des 6 vol. in-8., 36 fr. ; et des 12 vol. in-12, 32 fr. Il sera tiré du papier vélin pour l'in-8. Prix, 72 fr. Vingt exemplaires seulement seront imprimés sur papier vélin double satiné, gravures avant la lettre, les eaux-fortes en regard. Prix, 100 fr. — L'ouvrage parait en six livraisons d'un volume in-8. et de deux in-12. Le prix de chaque livraison, pour l'in 8., est fixé à 6 fr. ; et, pour l'in-12, à 5 fr. 40 c.

IMPRIMERIE DE J. TASTU,
Rue de Vaugirard, n. 36.



Julie Albani

1821

Simonet del.

*„Te n'accepte, dit elle; une bague de
mort et de deuil, doit être sacrée..”*

OEUVRES

COMPLÈTES

DE

MADAME DE SOUZA,

Revues, corrigées, augmentées, imprimées sous les yeux
de l'auteur, et ornées de gravures.

TOME ONZIÈME.

MADemoiselle DE TOURNON.



PARIS.

ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE MAZARINE, N° 30.



1822.



MADemoiselle DE TOURNON.

MADAME DE TOURNON, issue d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons du royaume, était alliée à la reine Catherine de Médicis. Cette princesse l'avait fait nommer dame d'honneur de Marguerite de Valois, au moment de son mariage avec le roi de Navarre. Elle joignait à beaucoup d'orgueil une austérité de caractère et des manières graves, qui semblaient faire de sa personne et de ses actions une critique vivante de la cour où sa place l'obligeait de vivre. Aussi elle y était peu aimée. On vantait son courage; on admirait l'héroïsme avec lequel elle avait deux fois défendu sa ville de Tournon contre les protestans, et les avait forcés d'en lever le siège. Mais les courtisans se plai-

saient à la désigner sous le nom de *dame rude et terrible*, que lui avait donné, dans sa gaieté, la jeune et belle reine de Navarre.

La famille de madame de Tournon ne l'approchait qu'en tremblant. Elle ne permettait point la résistance, ne souffrait même pas les représentations. C'est ainsi que, sans consulter sa fille aînée, elle venait de la marier à monsieur de Balançon, nommé, par le roi d'Espagne, gouverneur du comté de Bourgogne.

Madame de Tournon n'avait peut-être pas assez cherché à connaître le caractère d'un homme qu'elle savait jouir d'une bonne réputation et d'une grande fortune. Elle ignorait qu'il fût égoïste, intéressé, dur pour ses domestiques, froid et despote avec ses parens. Comme on ne l'avait jamais surpris manquant aux convenances; qu'on ne lui connaissait point de ces entraînemens de jeunesse qui font craindre l'avenir, il avait su obtenir l'estime générale, et l'on ne soup-

çonnait pas qu'il eût déjà les vices d'un âge avancé.

Monsieur de Balançon était parvenu, seulement en respectant les petits devoirs de la société, à faire donner le nom d'une vertu à chacun de ses défauts. Son avarice était nommée de l'ordre ; sa fausseté paraissait de la prudence. Il prouvait ce qu'une longue observation du monde apprend : c'est que la jeunesse, avec un peu de sérieux, obtient des égards, inspire de la confiance ; comme les vieillards, en se montrant parfois indulgens et faciles, passent pour bons, quelque exigeans qu'ils soient dans leur intérieur.

Madame de Tournon avait préféré monsieur de Balançon, précisément parce qu'il était étranger. Incapable d'éprouver aucune des faiblesses de l'amour maternel, elle voyait sa fille s'éloigner sans y être sensible, et ne sentait que le bonheur de la savoir à l'abri des dangers de la cour de Catherine.

Le mariage de madame de Balançon fut célébré au Louvre , en présence du roi et des reines. Bientôt après , elle aperçut tout ce qu'elle aurait à souffrir du caractère de son mari. Effrayée d'aller dans un pays nouveau , de se trouver sans consolation, au milieu d'une famille qu'elle ne connaissait point, elle pria sa mère de lui permettre d'emmenner sa jeune sœur avec elle.

Hélène de Tournon venait d'avoir seize ans. Elle avait été élevée chez sa mère dans une profonde retraite, et n'avait jamais paru à la cour. Madame de Tournon, satisfaite de voir ses filles quitter en même temps la France , sans que Catherine pût s'offenser de leur éloignement , consentit au départ d'Hélène.

Les deux sœurs, fort heureuses de rester ensemble , partirent pour les Pays-Bas. Dès qu'elles y furent arrivées , les fêtes que l'on donna à madame de Balançon , enchantèrent Hélène , et lui causèrent un plaisir mêlé de surprise qui la disposait fort à trouver ce pays un séjour délicieux.

Cependant les principes sévères de madame de Tournon restèrent gravés dans son ame ; mais une extrême douceur en tempérerait l'âpreté. L'éducation éclairée qu'elle avait reçue , la solitude de ses premières années , lui inspiraient une grande défiance du monde qu'elle ne connaissait pas , et d'elle-même dont elle s'avouait l'inexpérience. Une sorte de réserve craintive réglait toutes ses démarches , et leur donnait un charme inexprimable. Ce n'était qu'auprès des personnes affligées qu'elle retrouvait cette jeunesse du cœur qui croit à toutes les peines qu'on lui confie. Alors son regard , naturellement si doux , devenait bienveillant ; toutes ses paroles étaient consolantes , et le malheur la cherchait avec confiance.

Après quelques jours passés au milieu de ces fêtes dont l'orgueil de monsieur de Balançon était flatté , il mena sa jeune épouse dans une fort belle terre qu'il avait près de Namur. Mademoiselle de Tournon les accompagna.

Léopold , troisième frère de monsieur de Balançon , les attendait au château. C'était la première année qu'il jouissait d'une entière liberté. Dans l'ivresse de son indépendance , il avait abandonné ses études pour les plaisirs de la chasse ; cet amusement était devenu une passion. L'arrivée de madame de Balançon ne changea rien à sa manière de vivre. Il voyait peu sa famille , ne revenait guère que le soir , adressait à mademoiselle de Tourñon quelques phrases insignifiantes qui ne laissaient aucune trace dans son esprit , et , après un mot d'égard à son frère et de respect à sa belle-sœur , il se retirait , pour ne reparaitre que le lendemain aux mêmes heures. C'est ainsi qu'après avoir passé plusieurs semaines près d'Hélène , s'était établie entre eux cette espèce de familiarité que donne l'habitude de se voir , quoique restant parfaitement étrangers l'un à l'autre.

Monsieur de Balançon , plus âgé que ses frères , se croyait le droit de diriger leur conduite , et prétendait avoir sur eux l'autorité

d'un père. Il gémissait de la vie dissipée, insouciant, que menait Léopold. Un soir qu'il était seul entre sa femme et sa belle-sœur, il se plaignit de lui avec amertume. — « Il faut convenir, leur dit-il, que je ne suis pas heureux en frères. Celui-là est un évaporé qui laisse du moins l'espoir que l'âge le fixera ; mais le marquis de Varambon, sévère, grave, est encore plus insensé que lui. Cependant il s'estime beaucoup, parce qu'il n'a que des folies sérieuses. »

Cette expression parut si singulière à madame de Balançon, qu'elle pria son mari de lui en donner l'explication. Il y consentit d'autant plus volontiers qu'il aimait à être écouté. — « Pour vous faire entendre mon idée, reprit-il, je dois revenir au temps où nous étions enfans l'un et l'autre, et vous faire connaître ma famille.

» Ma mère avait deux frères. L'aîné possédait, comme il est d'usage, tous les biens de sa maison ; le second avait été destiné à l'église. Cet aîné mourut peu après le ma-

riage de sa sœur avec mon père. Sa fortune passa donc à son jeune frère qui , fort heureusement pour nous , était déjà engagé dans les ordres. Lorsqu'il parvint à l'électorat de Trèves , il se plaisait à répéter qu'il nous regardait comme ses héritiers.

» Ma mère en mourant recommanda à mon oncle Auguste mon second frère, aujourd'hui marquis de Varambon. L'électeur de Trèves voulut disposer de lui comme s'il eût été son fils. Mon père eut la faiblesse d'y consentir ; et un beau jour l'enfant partit avec lui. Nous restâmes avec mon père. Mais depuis ce moment, Léopold et moi nous fûmes regardés par mon oncle comme des collatéraux incommodes. Toute son immense fortune était réservée pour mon frère ; il lui accorda même une pension considérable. Auguste , loin d'économiser pour augmenter le patrimoine de la famille , dispersait en prétendus actes de bienfaisance tout ce que mon oncle lui donnait. Voilà ce que j'appelle une première folie sérieuse.

» L'électeur l'avait fait élever pour être son coadjuteur et lui succéder. Cependant, lorsque monsieur Auguste a eu vingt ans, non-seulement il n'a point voulu entrer dans les ordres, mais il a refusé positivement de prendre l'habit ecclésiastique, déclarant qu'il ne se soumettrait à la volonté de mon père et aux désirs de mon oncle, que lorsqu'il aurait vingt-cinq ans. Et voilà ce que j'appelle une seconde folie très-sérieuse; car, en attendant cette époque, l'électeur peut mourir, et monsieur mon frère rester avec toutes les belles phrases qu'il nous débite :
« De ne consentir à prendre cet état, qu'a-
» près en avoir bien connu les devoirs...; de
» ne se résigner à sacrifier son indépendance,
» sa liberté, qu'après avoir eu la certitude
» que ses regrets ne seront pas plus forts
» que sa raison.... »

» Pendant qu'il se refuse à assurer les avantages de sa situation, à prendre l'habit qui prouverait du moins qu'il se destine à l'église, mon très-cher frère se soumet à la vie sévère et retirée qu'elle prescrit. J'appelle

cela encore une folie si sérieuse qu'elle m'en fait rire. Auguste me paraît un homme au bord d'un précipice, n'osant ni le franchir ni s'en détourner. Il reste là, mesurant l'abîme, sans pouvoir se dégager des sermens qu'il a faits à mon père mourant, ni se soustraire à la voix de la reconnaissance qui lui crie de ne point affliger un oncle à qui il doit tout. »

« Et que dit l'électeur de ses retards, de ses incertitudes ? » demanda madame de Balançon ? — « Mon oncle a pour mon frère une faiblesse inconcevable. D'ailleurs, il se reproche de l'avoir rendu malheureux dans son enfance, en le confiant à un homme dont il connaissait les talens, mais dont il n'avait pas assez examiné le caractère. Mon oncle est presque aussi sentimental que son cher neveu. Cependant, soyez certaine qu'Auguste finira par se résoudre au grand effort d'accepter une place si brillante que tout le monde l'enviera.

» Quoique j'aie trois ans de plus que lui,

que mon père m'ait légué toute son autorité sur mes frères , la position indépendante de monsieur de Varambon m'oblige à des ménagemens que je n'aurais point dans d'autres circonstances. Il m'écrit qu'il vient ici pour vous être présenté ; je vous recommande donc de chercher à captiver son amitié. »

Cette expression « captiver l'amitié » blessa également les deux sœurs. Elles se regardèrent ; et madame de Balançon répondit : « Je tâcherai de la mériter. » — « C'est fort bien, » repartit son mari ; « mais puisqu'il y a des exemples qu'on n'obtient pas toujours ce qu'on mérite , je vous prie de mettre tous vos soins à ce que mon frère se plaise ici , et considère ma maison comme la sienne. Cela peut m'être fort utile un jour ; car je ne doute point qu'il ne soit nommé coadjuteur de mon oncle. » Alors monsieur de Balançon entra dans le détail des espérances que lui faisait concevoir la fortune de son frère , espérances dont tous les résultats étaient pour lui des avantages personnels , et des sacrifices pour monsieur de Varambon.

Hélène, qui travaillait en silence près de sa sœur, s'indignait de l'égoïsme de son beau-frère, et ne put s'empêcher de lui dire : « Mais si monsieur de Varambon éprouvait une répugnance invincible ? » — « Mon frère est en effet fort à plaindre ! » reprit monsieur de Balançon, avec un sourire ironique. « Changer une triste légitime contre une immense fortune ! Devenir souverain d'un pays qui, dans l'état où sont les affaires de la religion, lui donnera une grande prépondérance en Allemagne ! Ah ! véritablement cela excite la compassion ! Au surplus, mon oncle était de même le second frère de ma mère ; de même il fut destiné à entrer dans les ordres ; et un exemple utile, honorable, devient, dans les grandes maisons, la règle et le devoir des générations suivantes. Si Dieu m'accorde des enfans, mon second fils sera également consacré à l'église. »

Quelques jours après, Hélène remarqua dans le château un mouvement extraordinaire. Il régnait sur tous les visages un air de satisfaction qui lui paraissait nouveau. Les

domestiques semblaient se préparer à une fête : leur agitation lui plaisait. Jusqu'alors elle leur avait vu l'exactitude que donne la crainte, et non le zèle qu'inspire l'attachement. Elle écoutait leurs propos avec curiosité. — « Il est si généreux ! » disaient les uns ; — « si bon, malgré sa gravité ! » répondaient les autres ; — « il devine et soulage les peines qu'on n'oserait lui confier, » reprenait un troisième.

« Il est donc bien différent de ses deux frères, » se disait Hélène intérieurement. « L'aîné ne pense qu'à ses intérêts, et s'inquiète toujours de l'avenir ; l'autre est un étourdi qui, s'il ne craint pas le malheur pour lui-même, ne se doute pas qu'il y ait des infortunés. »

Mademoiselle de Tournon, en traversant le vestibule du château pour aller dans le parc, observa que l'on préparait au rez-de-chaussée un appartement qu'elle avait vu fermé jusqu'alors. Les portes, les fenêtres étaient toutes ouvertes ; plusieurs domes-

tiques y travaillaient. Ce qui ajouta à sa surprise, fut de voir dans ce vestibule une vieille gouvernante, qui avait élevé monsieur de Balançon et ses frères. Elle sortait peu de sa chambre ; mais dans ce moment elle était assise , ayant devant elle un panier rempli de fleurs. Elle paraissait attendre que l'on eût fini d'arranger l'appartement pour y entrer. Cette femme respectable était , depuis quarante ans, à la tête de la maison de ses maîtres. Une dignité naturelle dans ses manières, et une grande bonté de cœur, la faisaient considérer par tous les domestiques. Le village, le château, les vieillards, les enfans, tous s'adressaient à dame Geneviève.

Hélène, frappée de son air de parure et de son panier de fleurs, lui dit avec un gracieux sourire : — « Hé ! dame Geneviève, pour qui sont tous ces préparatifs ? » Après une profonde révérence, elle répondit : « Mademoiselle n'ignore point que c'est moi qui ai élevé les trois frères ; mais monsieur de Varambon est celui que j'ai toujours préféré. Je me le reprochais autrefois ; depuis,

je vois bien que mon cœur ne me trompait pas. » — « C'est cependant mal, » reprit Hélène, avec l'air naïf et tendre d'un enfant qui joue en grondant, « c'est bien mal d'avoir des préférences. — « Oh ! repartit Geneviève, c'est lui qui a soin de ma vieillesse : les deux autres savent à peine si j'existe ; lui, s'informe de moi ; il m'envoie de ces petits souvenirs qui prouvent qu'il n'a pas oublié les goûts qu'il me voyait dans son enfance. Aussi je l'aime comme j'aimais sa mère. »

Hélène fit rasseoir dame Geneviève, et se plaça près d'elle. Alors cette vieille femme lui dit d'un air timide : « Voulez-vous voir les portraits de la famille ? Ils sont tous ici. Là-haut, on s'est fait peindre en pied, avec un bel uniforme tout brodé d'or : ici, l'on respecte son père et sa mère ; ce qui les rappelle est religieusement conservé. » Elle se leva, et mademoiselle de Tournon la suivit avec plaisir.

Dame Geneviève la mena d'abord dans une vaste bibliothèque, éclairée par trois fe-

nêtres donnant sur un petit bois solitaire , qui faisait de ce lieu une espèce de retraite séparée du château. Une nombreuse collection de livres à reliures sombres en faisait le seul ornement. Il n'y avait que des meubles de velours noir , sans aucune broderie. Cet aspect sévère offrait un contraste singulier avec les fleurs qu'apportait dame Geneviève. Hélène le lui fit observer. — « Je le sais , » répondit-elle avec un peu d'humeur, et comme si cette remarque la contrariait , « je le sais ; mais les fleurs sont le seul goût que mon cher Auguste se permette encore de conserver : sa mère les aimait tant ! Il en a été entouré dans son enfance. Peut-être , si je le consultais , ne voudrait-il pas en avoir chez lui une si grande profusion. Cependant, je suis bien sûre qu'il ne rejettera point celles que sa vieille gouvernante se plaît à lui présenter. »

Hélène lui demanda si monsieur de Varambon avait présidé à l'ameublement de cette bibliothèque ? — « Non , c'est son oncle l'électeur de Trèves. Madame de Balançon

lui avait consacré cet appartement qui n'était occupé que par lui. Mais, comme il ne vient plus ici depuis long-temps, il a exigé qu'on le donnât à celui de ses neveux qu'il regarde comme son successeur et son héritier. »

Elle conduisit Hélène dans un salon qui tenait à la bibliothèque ; et, prenant mademoiselle de Tournon par la main, elle la plaça devant le portrait d'une femme de la plus grande beauté. — « C'est madame, c'est ma bonne et chère maîtresse, » dit Geneviève ; « voilà, comme elle était, toujours environnée de fleurs. » En effet, le peintre l'avait représentée près d'une table, sur laquelle il avait placé un vase d'albâtre rempli de fleurs, et entouré d'une guirlande de roses. Geneviève dit, en montrant une table qui se trouvait au milieu du salon : — « Voilà ce vase d'albâtre, cette table, qui ont servi de modèle au peintre ; mais les fleurs et madame n'y sont plus ! » Hélène demanda si ce vase était cher à monsieur de Varambon ? — « Tout

ce que madame affectionnait lui est précieux. »

Alors Hélène se mit à placer des fleurs dans ce vase; elle tâchait de les arranger comme elle les voyait dans le tableau; ensuite elle commença la guirlande. Dame Geneviève la regardait travailler avec une sorte de satisfaction; mais tout-à-coup, revenant à elle-même, elle lui dit : « Ne craignez-vous pas que cette imitation ne lui cause plus de peine que de plaisir ? » — « Vous avez bien raison, » répondit Hélène; « rappeler une perte irréparable, c'est renouveler une douleur. » A l'instant, elle rejeta sur la table ce qui lui restait de fleurs, laissa sa guirlande à moitié finie, et, se levant, elle demeura pensive devant ce tableau qui lui offrait la jeunesse, la beauté, les fleurs et la mort. Elle s'oubliait dans ses réflexions mélancoliques, lorsqu'un cri, échappé à dame Geneviève, la fit tressaillir. Elle se retourna, et vit près d'elle monsieur de Varambon occupé à la considérer. A son ex-

trême ressemblance avec sa mère, elle jugea que c'était lui. Embarrassée d'avoir été surprise ainsi dans son appartement, elle se troubla, n'osa lui parler, et se mit à fuir, oubliant même de le saluer.

Sa rougeur, sa timidité craintive, cette fuite soudaine, causèrent à monsieur de Varambon un étonnement mêlé d'intérêt. Ses yeux se portèrent sur la table où elle avait laissé toutes ses fleurs éparses; il remarqua la guirlande commencée; et, s'adressant à Geneviève, il lui demanda quelle était cette jeune personne? Au lieu de répondre, Geneviève, qui craignait de lui avoir déplu en laissant entrer mademoiselle de Tournon dans son appartement, balbutia quelques mots sans suite : « Elle m'a suivie..... Elle jouait avec ces fleurs..... Elle est si charmante!..... » Monsieur de Varambon se rapprocha de la table, prit la guirlande, et la regardait en la comparant au tableau. « Que ce soit un hommage autant qu'un souvenir! » dit-il en soupirant; et il l'attacha au portrait de sa mère.

Sans faire une seconde question à Geneviève, il la pria de tout arranger, pendant qu'il irait chez son frère. Monsieur de Varambon, persuadé que c'était sa belle-sœur qu'il avait vue, ne s'expliquait pas trop pour quoi sa présence l'avait si fort effrayée. Cependant, il lui savait gré de l'avoir trouvée contemplant le portrait de sa mère avec une si profonde mélancolie. — « Elle sera pour moi une sœur véritable, » se disait-il; « enfin j'aurai dans ma famille un cœur qui entendra le mien. » — Pour la rejoindre plus vite, il montait avec empressement le grand escalier du château, lorsqu'il rencontra madame de Balançon qui venait au-devant de lui. Elle était belle, agréable; mais ce n'était point celle qu'il venait de voir. Ils retournèrent ensemble dans le salon.

Après les premiers complimens d'usage, monsieur de Varambon resta dans le silence. Il se rappela en ce moment que mademoiselle de Tournon était chez sa sœur, et se flatta que c'était peut-être elle qu'il avait vue. Mais comment espérer de trouver cet

intérêt dans une personne étrangère à sa famille?

Il se perdait dans ses rêveries, lorsque monsieur de Balançon entra. Après lui avoir demandé, pour la forme, de ses nouvelles, et de celles de son oncle, il commença à lui faire de grandes plaintes de Léopold. Il le blâma surtout de n'avoir pas été au château, pour recevoir un frère auquel il devait beaucoup, et dont sa fortune dépendait. — « Son amitié me serait chère, » répondit sèchement monsieur de Varambon; « mais d'avides et froids calculs me deviendraient odieux. Ses plaisirs n'ont rien d'utile, il est vrai; mais, comme ils n'ont rien de blâmable, laissons-le être heureux à sa fantaisie, sans prétendre soumettre ses goûts aux nôtres. »

Monsieur de Balançon sentit que toutes ces phrases lui étaient indirectement adressées. Toutefois ayant pris le parti de ne jamais répondre qu'à ce qu'il lui convenait d'entendre, il changea de conversation, et demanda à sa femme pourquoi Hélène n'é-

tait pas dans le salon. — « J'ignore où elle a passé la matinée, » répondit-elle; « je l'ai à peine vue. » — Monsieur de Varambon se dit avec une joie secrète : « C'est elle, je l'avais pressenti! » Mais, quoiqu'il n'eût que vingt-deux ans, l'habitude d'une vie solitaire, d'occupations sérieuses, l'avait accoutumé à renfermer ses sentimens; et il n'avoua point qu'il croyait l'avoir rencontrée.

On vint annoncer que le dîner était servi. Mademoiselle de Tournon parut. Son beau-frère lui présenta monsieur de Varambon, qui la reconnut aussitôt. Dans cet instant, sa beauté le frappa d'une admiration nouvelle; car chez lui il n'avait fait que l'entrevoir. Combien il était plus touché encore de son air timide, de ses yeux qui n'osaient point se lever jusqu'à lui! Cependant averti par l'extrême réserve d'Hélène, il se borna à lui faire un profond salut.

Le dîner se serait passé dans un fort grand silence sans monsieur de Balançon, qui paraît toujours en homme dont le rang et les

places l'avaient habitué à trouver des oreilles attentives ; on n'entendait que sa voix.

Monsieur de Varambon considérait Hélène avec émotion. Il se la représentait encore debout , regardant le portrait de sa mère , de cette mère qu'il avait si tendrement aimée ! Il lui faisait un mérite de l'avoir trouvée dans son appartement , lorsque c'était madame de Balançon qu'il eût été si naturel d'y rencontrer.

En sortant de table, Hélène se retira. Son air embarrassé , l'étonnement de sa sœur , firent sentir à monsieur de Varambon que pour l'ordinaire elles restaient ensemble , et que c'était lui qu'elle évitait. Il se promit de ne jamais lui dire combien il était attendri de l'émotion qu'il lui avait vue. Rien n'échappait à son cœur ; et il devinait qu'elle voulait cacher un si bon sentiment avec le soin qu'une autre eût mis à dissimuler une faute.

Près d'un mois s'était écoulé sans qu'il eût osé se rapprocher d'Hélène. Cette timidité

la rassurait : elle reprit la naïve confiance de son âge ; et si la présence de monsieur de Varambon la troublait encore , c'était par la douce pitié que inspirait son air triste et pensif.

Dame Geneviève avait été bien touchée en voyant mademoiselle de Tournon considérer le portrait de son ancienne maîtresse avec tant d'intérêt. Elle s'était attachée à cette aimable personne, et venait chaque matin la voir. Toujours elle avait à raconter quelques traits généreux de monsieur de Varambon. Hélène remarquait avec plaisir que sa figure , si belle et si noble , peignait bien l'élévation de son ame. Elle attribuait sa sévérité à l'état qu'il était au moment d'embrasser ; et cette existence retirée , qu'il conservait au milieu du monde , lui paraissait une vertu plutôt qu'un tort.

Cependant elle demanda un jour à Geneviève pourquoi monsieur de Varambon avait l'air si mélancolique ? Cette vieille femme soupira et répondit : — « Il y a des

secrets de famille que les maîtres croient ignorés de leurs gens , et qui leur sont trop connus. Un véritable attachement les sait et les cache ; mais la curiosité les pénètre et en parle. Je crois donc pouvoir vous les confier , puisque d'autres serviteurs de la maison les ont en quelque sorte rendus publics.

» Monsieur le comte de Balançon , père de ces messieurs , rendait sa femme très-malheureuse. Il avait tous les défauts que vous voyez à son fils aîné. J'avais été élevée avec madame de Balançon , pour lui servir de compagnie, et partager les jeux de son enfance. Toujours près d'elle , il me fut facile de profiter de l'éducation qu'on lui donnait. Je la suivis ici lors de son mariage ; j'étais sa femme de chambre devant le monde , et son amie dans la solitude. Aussi ai-je souvent vu ses larmes, et mon attachement a pu quelquefois adoucir ses peines.

» Elle souffrait tant des inconvéniens du caractère de son mari , qu'elle découvrit

bientôt les mauvaises dispositions de son fils aîné. Nous nous appliquions à le corriger ; mais il fallait le gronder ou le punir à l'insu de son père, dont il était la vivante image et l'idole. Madame remarqua avec une vive satisfaction qu'Auguste , son second fils , était tout l'opposé de son frère.

» L'aîné , orgueilleux , avare , égoïste , dissimulé , épiait jusqu'à nos pensées , nous cachait toutes les siennes , et se plaignait sans cesse à son père de la préférence que madame avait pour Auguste. Alors monsieur de Balançon venait comme un furieux quereller sa femme ; il déclarait qu'il m'ôte-rait le soin des enfans, si nous continuions à persécuter son fils aîné , qui , comme chef de la maison , avait droit à toutes les préférences. — « C'est le maître , » disait ce père insensé ; « il me représentera , et je lui soumettrai ses frères. » — Auguste , quoique bien jeune encore , se révoltait à cette menace.

» De son côté , madame , pour consoler son cher Auguste , le comblait de caresses ,

mais attendait qu'elle fût seule avec moi , et que le petit despote de fils aîné fût avec son père. Auguste s'apercevait bien que sa mère n'osait ni le louer, ni l'embrasser devant son frère ; et une haine invétérée s'établissait entre les deux enfans. Auguste était encore plus fier , plus impétueux que l'aîné ; mais du moins un noble orgueil remplissait son ame. Il était généreux , ardent , passionné ; il aimait sa mère avec une tendresse si vive , qu'il devenait jaloux , jusqu'à en être malade , si madame parlait à ses autres enfans avec plus d'affection que de coutume , ou si elle s'occupait moins de lui.

» Léopold , plus jeune et plus heureux que ses deux frères , obtenait les soins de ses parens , sans devenir l'objet d'un attachement particulier qui pût exciter l'envie. Cependant la santé de madame déperissait. Tourmentée sans cesse par l'humeur de son mari , par les caprices et l'exigence de son fils aîné , par la sombre jalousie de son cher Auguste , il lui fallait trop de soins pour maintenir la paix dans sa maison. Elle languit

encore quelques années ; mais chaque jour je la voyais s'affaiblir et s'éteindre. Quand elle sentit sa fin approcher , je l'entendis se regretter elle-même , en pensant combien son pauvre Auguste allait être malheureux.

» Elle fit un testament par lequel elle lui laissa tout ce dont elle pouvait disposer. Cette préférence , peut-être devenue excusable par la prédilection de son mari pour ce fils aîné , n'en était pas moins une injustice. La terre que possède aujourd'hui monsieur de Varambon , lui vient de madame. C'est une ressource ; mais ce n'est pas une fortune pour un homme de son rang , et surtout avec sa générosité , car il donne tout ce qu'il a.

» Quand sa mère fut morte , son père , encore plus aigri par les dernières dispositions de madame , ne voyait jamais ce malheureux enfant sans lui jeter des regards de colère , et lui adresser des reproches. Je dois avouer que mon pauvre Auguste paraissait né pour souffrir. Tout ce que faisait son frère était bien ; et ses moindres fautes

étaient punies avec la dernière rigueur. Presque tous les soirs il venait pleurer près de moi ; et je ne pouvais le calmer, qu'en lui promettant de le mener le lendemain prier et pleurer sur la tombe de sa mère.

» Cette enfance si malheureuse lui a ôté toute la joie , toute la gaieté d'un âge qui, pour l'ordinaire , laisse les plus doux souvenirs de la vie. L'affection exclusive accordée à son frère aîné a achevé de développer cette inquiétude jalouse , cette mélancolie , qui lui font craindre de s'attacher. Il se défie de lui-même et des autres. Cette disposition ne change rien à sa conduite , n'empêche pas ses bienfaits , n'altère point sa bonté ; mais il souffre , et se fait encore plus de mal que ses parens n'ont pu lui en faire.

» L'électeur était en voyage au moment de la mort de madame. Il ne put revenir que plusieurs mois après que nous l'eûmes perdue. J'espérais tout de sa présence ; et le lendemain de son arrivée , j'allai le trouver avant que personne fût éveillé dans le châ-

teau. Je lui portai une lettre que madame m'avait chargée de lui remettre secrètement. Je savais qu'elle lui avouait ses inquiétudes pour son cher Auguste. Elle le suppliait de veiller sur lui, et l'assurait qu'elle l'en bénirait du haut des cieux.

» L'électeur est pieux et bon; il me fut facile de voir que l'injustice de son beau-frère l'affligeait. D'après ses ordres, je lui racontai tout ce que je viens de vous dire. Il réfléchit long-temps, et me demanda où était la chambre de ses neveux. Je lui répondis que c'était la même qu'ils occupaient du vivant de leur mère.—« Ah ! me dit-il tristement, » je serai bien aise de la revoir. Retournez-y; » j'irai bientôt, et, lorsque je paraîtrai, vous » affecterez une grande surprise devant ce » petit aîné qui est le vrai tyran de la maison. »

» J'étais occupée à servir le déjeuner de ces messieurs, lorsque l'électeur entra dans leur chambre. Il me salua comme s'il ne m'avait pas encore vue. L'aîné, ainsi que Léopold, allèrent au-devant de leur oncle, en té-

moignant une joie bruyante. Auguste resta à sa place : monseigneur s'approcha de lui. — « Comme il ressemble à sa mère ! » me dit-il ; « voilà ses grands yeux noirs, son air noble, » et, je le crains bien, son ame trop sensible. » Il soupira en ajoutant : « Si jeune, » il a déjà la réserve et la dignité que donne » le malheur ! »

» L'extrême beauté d'Auguste était un des motifs de l'éloignement de son père ; car, lorsque j'allais me promener avec ces enfans, on ne regardait que lui, on ne parlait qu'à lui, on le suivait même ; et monsieur son frère aîné venait toujours en porter ses plaintes.

» Comme tout le monde, l'électeur ne s'occupait que d'Auguste : il avait l'air enchanté de ses réponses et de ses sentimens. J'étais debout, priant de cœur ma bonne maîtresse d'inspirer à son fils toutes les paroles qui pourraient plaire à son oncle. — L'aîné, voyant monseigneur tout rempli d'Auguste, sortit, et je me doutai qu'il

était allé en avertir son père. Je le fis entendre à monseigneur, sans que Léopold pût me comprendre.

» En effet, nous vîmes bientôt paraître monsieur de Balançon suivi de son fils aîné. Il affectait de sourire; mais il était aisé de voir combien il était mécontent. — « Qui a » pu vous porter à venir, de si bonne heure, » vous ennuyer près de ces enfans? » dit M. de Balançon à son beau-frère. — « Je » voulais me retrouver dans cette chambre » où j'ai tant vu ma pauvre sœur! La res- » semblance d'Auguste avec sa mère m'a » attendri.»

» Monsieur de Balançon ne pouvait cacher son déplaisir, et moi j'étais debout, en silence; j'avais l'air impassible.

» Pourquoi Auguste n'a-t-il pas l'air aussigai, » aussi heureux que ses frères? » demanda monseigneur, « il a déjà un sérieux qui m'im- » pose. » — « C'est un enfant taciturne, d'une » humeur intraitable, » reprit son père; « sa vue » trouble la joie des autres, et me donne à

» moi-même des impressions pénibles. » —
« Ah ! » repartit l'électeur, « l'éducation mal
» dirigée produit souvent plus de défauts
» qu'elle n'en corrige. Je me chargerai de
» cet enfant ; nous verrons si je ne parvien-
» drai pas à rajeunir son cœur. »

» Mon pauvre Auguste prit la main de son oncle, qu'il baisa avec la plus tendre émotion. — « M'aimeras-tu bien ? » lui dit-il. « Je vous aime déjà, » répondit l'enfant. — « Mais sais-tu que je t'élèverai pour être » un grave prélat, et qu'il faudra te rendre » digne d'être mon coadjuteur ? » — Monsieur de Balançon interrompit son frère, en lui rappelant qu'il lui avait promis cette place pour Léopold. — « Ah ! je n'en veux pas, » s'écria ce petit, qui dès-lors était aussi étourdi qu'il l'est resté ; « j'aime bien mieux » que mon oncle me donne un cheval et » une épée. Sa vilaine robe longue et noire » me fait peur. » — Monseigneur s'amusa de la gaieté de Léopold, montra un vif intérêt pour Auguste, et ne dit pas un mot à cet aîné, qui en témoignait déjà le ressen-

timent d'un homme, quoiqu'il eût à peine douze ans.

» Son père et son oncle sortirent ensemble. Je les voyais se promener dans le jardin, en causant d'un air fort animé. J'ai su depuis que monsieur de Balançon s'était d'abord refusé au bien-être qui se présentait pour Auguste; mais l'électeur avait déclaré que, si on ne le lui confiait point, il choisirait, pour l'objet de ses affections et de ses bienfaits, un parent plus éloigné. Monsieur de Balançon, que cette menace effrayait, finit par lui permettre de disposer du sort de cet enfant.

» Ils revinrent dans la chambre où nous étions restés. — « Auguste, » lui dit son oncle, « ton père me donne tous ses droits sur toi; je t'emmènerai ce soir. » — L'enfant, pour toute réponse, se jeta dans ses bras, en disant: « Dame Geneviève viendra-t-elle avec nous? » — Cette demande me fit pleurer; je l'aimais tant! elle me parut déplaire beaucoup à son père; car elle

prouvait trop qu'il ne regrettait que moi. Comme monseigneur l'avait annoncé, il partit avec Auguste le soir même.

» L'électeur est un excellent homme, mais peu éclairé. Destinant son neveu à devenir son successeur, il le remit entre les mains de l'ecclésiastique le plus savant de son chapitre, mais qui était plus propre à converser avec des personnes instruites qu'à élever un enfant. Jamais un sourire n'éclaircissait son front. Constamment préoccupé, il passait tout son temps dans son cabinet, et bornait ses soins à imposer à Auguste un travail forcé, bien au-dessus de son âge, et qu'il était obligé de faire toujours dans une chambre éloignée. Mon pauvre Auguste, livré à des études sérieuses et continuelles, entouré de gens austères, abandonné à une solitude complète, prit dès lors cette tendance à une vie intérieure et méditative, qui l'a rendu tel que vous le voyez aujourd'hui.

» Cependant, un jour qu'il se trouva

seul avec son oncle , il osa lui parler de l'ennui qu'il éprouvait. — Monseigneur , pénétré de respect pour les lumières de l'homme à qui il avait confié son neveu , dit à l'enfant d'un air sévère : « Ton père avait- » il donc raison en se plaignant de toi ? » — Auguste , déjà trop fier , ne répondit pas une parole. Le malheur avait fait prendre à son caractère et à son esprit un développement prématuré. Il se soumit à son sort , mais en détestant sa situation. On le croyait tranquille ; tous les orages se passaient dans son ame. Je ne pourrais le comparer qu'à cette pendule , dit Geneviève : l'aiguille marche , les ressorts travaillent , et l'on ne voit rien au dehors.

» Mon cher Auguste ne m'avait plus pour l'adoucir , et quelquefois l'égayer. Cette nouvelle éducation ne dilata pas son jeune cœur , ne le disposa point à la confiance. Elle le laissa généreux tel qu'il était né ; mais sans lui donner ces formes douces et pénétrantes qu'avait sa mère : elles ne vien-

nent guère qu'à ceux qui ont eu une enfance heureuse.

» Il avait près de seize ans, lorsque monsieur de Balançon fit une chute de cheval. Les médecins ayant annoncé qu'il n'y pouvait survivre, il demanda son beau-frère et ses enfans. L'électeur était malade ; Auguste vint seul.

» J'épiais le moment de son arrivée. Je le vis la première ; combien je fus contente de ses sentimens ! Il ne pensait plus qu'au danger de son père, et en ressentait une profonde douleur. Monsieur de Balançon eût pu profiter de cet instant pour le rattacher à sa famille ; il aima mieux employer les menaces, faire parler son autorité. Ce père, je n'ose pas dire impitoyable, déclara qu'il était résolu à ne lui accorder sa bénédiction, qu'autant qu'il s'engagerait à assurer un sort à Léopold, quand il aurait obtenu la place de son oncle.

» Le caractère d'Auguste ne permettait

pas de douter qu'il ne partageât sa fortune avec ce jeune frère ; mais la condition que son père en faisait pour le bénir, comme ses autres enfans , l'éloigna aussi de Léopold , qu'il était disposé à aimer. Enfin , il semblait que chaque circonstance vint blesser cette ame ardente , et la fermer à toutes les affections douces et naturelles. Cependant il tient plus qu'il n'avait promis ; car , dès à présent , il partage avec Léopold la moitié de la pension que son oncle lui donne, et sans que l'électeur en soit instruit.

» Avant de mourir , monsieur de Balançon ordonna à ses trois enfans de s'embrasser. Il leur fit jurer de vivre ensemble comme frères ; tous en prononcèrent le serment. Depuis ce temps , monsieur de Varambon vient ici chaque été passer quelques semaines. C'est un moment de bonheur pour les habitans de cette terre ; car il n'est pas un infortuné que ses bienfaits n'aillent chercher et secourir. Mais lui-même n'est pas heureux ; il a été trop froissé , trop irrité dans son enfance.

• D'ailleurs , monsieur de Balançon , père de ces messieurs , non-seulement a laissé tous ses biens à son fils aîné , mais , en bornant les autres à une légitime , il l'a nommé encore leur tuteur et leur guide. C'est une autorité sans lois , contre laquelle , pourtant, ils ne peuvent s'élever , sans désobéir à la volonté paternelle , et enfreindre les promesses qu'ils ont faites à un père mourant.

» Ah ! ma chère demoiselle , dit Geneviève les mains jointes , et s'adressant d'une manière suppliante à Hélène , engagez madame votre sœur à aimer monsieur de Varambon. Croyez-moi , il le mérite. Peignez-le lui tel qu'il est , avec des défauts apparens et mille vertus cachées. C'est une ame inquiète qui aurait besoin d'être rassurée , j'oserais dire adoucie. Madame de Balançon trouvera en lui le frère le plus tendre , si elle peut le convaincre qu'il a en elle une sœur indulgente et une véritable amie. »

Combien mademoiselle de Tournon plai-

gnait ce trop sensible Auguste ! Elle se représentait tout ce qu'il avait dû souffrir de cette éducation austère que Geneviève venait de dépeindre. Ce caractère passionné, qui pouvait le rendre bien malheureux , causait à Hélène des battemens de cœur qui jusqu'alors lui avaient été inconnus. Quel bonheur d'être l'amie d'un homme qui n'avait encore senti que les peines de la vie ! de le voir sourire , de le ramener à toutes les affections douces , enfin de lui créer une existence nouvelle ! Hélène n'imagine pas qu'une félicité si pure lui soit réservée. C'est à sa sœur qu'elle appartient ; mais du moins elle la disposera à aimer monsieur de Varambon ; et c'est par elles deux que la paix rentrera dans cette famille.

Elle demanda à Geneviève pourquoi elle n'avait pas raconté tous ces détails à sa sœur , et par quelle raison elle allait si peu la voir ? Geneviève lui répondit : — « Je me sens plus à l'aise avec vous ; votre jeunesse , votre bonté me rassurent : d'ailleurs monsieur de Balançon m'aime peu , et je n'ai

guère de goût pour lui ; il ne l'ignore point. S'il me rencontrait souvent chez sa femme, il pourrait en prendre de l'ombrage, en montrer de l'humeur; et je ne voudrais pas, qu'à mon occasion, madame votre sœur connût les défauts de celui qu'elle doit respecter. » — Cette réflexion si sage persuada à mademoiselle de Tournon qu'elle ne devait point parler à sa sœur d'un récit qui ne pouvait que l'éclairer sur le caractère de son mari.

Cependant elle avait toujours quelques nouvelles questions à faire ; il lui fallait encore bien des éclaircissemens sur l'intérieur d'une famille à laquelle le hasard l'avait liée. Elle voulut savoir le motif qui engageait monsieur de Balançon à conserver Geneviève, puisqu'elle avouait que sa présence ne lui était pas agréable. — « Il m'est venu, à ce sujet, bien des pensées que je me reproche, » répondit cette excellente femme ; « mais enfin, madame m'a laissé en mourant une somme, en vérité, trop forte pour mes besoins. Comme dans l'article de

son testament, qui me concerne, elle a ajouté « que cette somme me serait remise, si je sortais du château, » je crois qu'elle voulait s'assurer que l'on ne me renverrait pas, et qu'ainsi je resterais près de son cher Auguste. L'événement a justifié sa prévoyance, puisqu'il paraît que monsieur de Balançon préfère me laisser végéter ici. Il est donc vraisemblable que je finirai mes jours dans cette maison; car sûrement je ne demanderai rien qui puisse gêner un des enfans de ma bonne maîtresse. »

Mademoiselle de Tournon descendit chez sa sœur, en éprouvant pour monsieur de Varambon un intérêt bien différent de celui qu'il lui avait inspiré jusqu'alors. Elle devinait ses peines, elle connaissait son mérite, mieux que sa propre famille. Loin de s'inquiéter de ces sentimens, elle ne songeait même pas à les examiner. Pouvait-elle croire que, s'étant à peine parlé, ils fussent vifs ou dangereux ?

Monsieur de Varambon n'avait pas au-

tant de sécurité. S'il parvenait à cacher à tous les yeux l'attrait qui le portait vers elle, il était forcé de se l'avouer à lui-même. Quoiqu'il formât chaque jour la résolution d'éviter Hélène, jamais il ne pouvait se déterminer à quitter l'appartement où elle se trouvait. La regarder, l'écouter, suivre tous ses mouvemens, la voir traverser une chambre, faisaient tressaillir son cœur.

Il passait toutes les soirées dans le cabinet de madame de Balançon, où son frère ne daignait point rester. C'étaient les seuls momens auxquels monsieur de Varambon attachât du prix. Il les désirait avec une impatience qui lui rendait le poids du jour insupportable. Près des deux sœurs, il se sentait pénétré de ces sentimens doux et tendres qui seuls donnent du prix à la vie. Quelquefois il leur faisait une lecture pendant qu'elles travaillaient. Plus souvent, redoutant l'avenir dont il était menacé, il se retirait dans un coin comme s'il eût été seul, tenait un livre sans le lire, et s'abandonnait à d'amères réflexions. D'autres fois, il se livrait à des

accès de gaieté que les deux sœurs partageaient, heureuses de le voir se plaire avec elles !

Un jour qu'il se livrait à un de ces accès d'humeur sombre auxquels il était sujet, madame de Balançon dit tout bas à sa sœur : « Dessinez-le comme le voilà ; et, quand il s'abandonnera à sa mélancolie, nous lui montrerons ce portrait, pour le rappeler à lui-même. » — Hélène, surprise, n'osait ni refuser sa sœur, ni commencer ce dessin. — « J'ai peur de le fâcher, » disait-elle. — « Non, non, » reprit sa sœur, « c'est moi qui l'aurai voulu. »

Monsieur de Varambon s'aperçut qu'il était l'objet de leur entretien, et demanda ce qui les occupait. Hélène baissa les yeux, et madame de Balançon répondit : « Je la priais de me faire un dessin qui vous représentât dans l'attitude d'un désespéré où vous étiez tout à l'heure, après avoir été si aimable hier au soir. Elle m'a fait observer qu'il faudrait faire votre portrait tous les

jours , pour se flatter qu'il fût quelquefois ressemblant. »

Cette plaisanterie le fit sourire ; et causa à mademoiselle de Tournon un trouble qui le ravissait : « Je n'ai point dit une pareille folie , » s'écria-t-elle. — « L'avez-vous pensée ? » lui demanda-t-il d'une voix tendre et craintive. — « Ah ! » répondit-elle , avec le plus touchant abandon , « sûrement vous ne le croyez pas. » — Ces mots retentirent dans le cœur de monsieur de Varambon. La gaieté de la veille , le désir de se plaire , la douce confiance , revinrent embellir cette soirée. Il pria mademoiselle de Tournon de faire le portrait de sa sœur ; mais il lui voulait un air d'ironie. — « Je veux même qu'il soit un peu perfide , » dit Hélène en souriant ; « car enfin elle m'a prêté des paroles moqueuses et mensongères. »

Elle se mit à travailler : pour la première fois , monsieur de Varambon osa s'approcher d'elle ; appuyé sur le dos de son fauteuil , paraissant suivre son crayon , il ne sentait que

l'enchantement d'être près d'elle. A chaque instant , les yeux d'Hélène le consultaient, pour savoir si les traits de madame de Balançon devenaient assez malins, s'ils inspiraient assez de défiance. C'était tout haut, c'était en riant qu'ils prétendaient la punir, et se venger ensemble. Madame de Balançon, amusée par leur feinte colère, assura qu'elle déchirerait cette œuvre des méchants; mais monsieur de Varambon s'en saisit, et l'emporta en triomphe, trop satisfait de posséder un ouvrage d'Hélène.

Revenu chez lui, les émotions qu'il avait éprouvées lui laissaient de cette soirée un souvenir délicieux. Quelle félicité de pouvoir se livrer sans contrainte à toutes ses impressions ! Cependant, il se rappela bientôt les engagements qu'il avait promis de contracter. La volonté de son père prononcée à ses derniers momens, la bonté de son oncle, ses bienfaits, se retraçaient à son esprit. « Grâce, grâce, » disait-il à sa pensée, « ne me poursuivez point par l'image de mes devoirs : je céderai aux désirs de ma famille ; mais

accordez-moi un seul jour , un seul instant pour jouir de mon cœur, et me laisser charmer par de si douces illusions. »

Un matin Geneviève avait manqué de venir à son heure ordinaire. Hélène en fut inquiète , et , passant à la hâte une robe légère , nouant à peine ses beaux cheveux , elle courut chez cette excellente femme. Geneviève était assez malade pour ne pas sortir de sa chambre , mais ne gardait pas le lit. Elle fut pénétrée de reconnaissance lorsqu'elle vit mademoiselle de Tournon. Elle voulut se lever , et n'en eut pas la force. Ce mouvement ayant déplacé tous les oreillers qui la soutenaient dans son grand fauteuil , Hélène , avec l'aimable empressement d'un cœur jeune et sensible , les arrangeait , l'aidait à se remettre plus à l'aise , lorsque monsieur de Varambon entra.

Il arrivait aussi pour demander comment sa vieille amie se trouvait. Son émotion fut extrême , en devenant le témoin imprévu de la bonté de mademoiselle de Tournon. Elle

était encore debout : il craignit qu'à sa vue elle n'eût envie de s'éloigner, et il lui présenta une chaise. Elle la prit, et, sans trop savoir ce qu'elle faisait, lui en indiqua une pour lui-même. Assis près de Geneviève, ils se mirent à causer sur son état. C'étaient deux enfans, deux amis, et presque deux docteurs qui consultaient ensemble. Ils proposaient tour à tour ce qui pouvait la soulager. Leur présence paraissait lui causer un si grand plaisir, lui faire tant de bien, qu'ils restèrent chez elle plus qu'ils n'avaient compté. Imperceptiblement, il s'établissait entre eux une douce confiance, une innocente familiarité, une tendre estime : tous deux sentaient qu'ils étaient bons, bienfaisans, et se savaient gré de l'être.

Hélène remarqua la première qu'il était tard : elle se leva et dit à Geneviève : « Je vous amènerai ma sœur, qui sûrement ignore que vous soyez souffrante. » En les quittant, elle alla chez madame de Balançon ; mais, par malheur, elle y trouva son mari. Hélène, encore émue, dit à sa sœur :

— « Savez-vous que Geneviève est malade? » — « Je crois que cela n'importe guère à personne? » répondit monsieur de Balançon. « C'est une vieille enthousiaste qui m'a bien tourmenté dans ma jeunesse : je ne l'ai jamais oublié. » Mademoiselle de Tournon, sans lui répondre, s'adressa encore à sa sœur, et lui demanda si elle n'irait pas la voir. — « Voilà une singulière idée! » répliqua monsieur de Balançon. « Avec le nombre inconcevable de gens inutiles que mes parens m'ont laissés, si ma femme se rendait chez tous les domestiques, dès qu'ils se plaignent, il faudrait qu'elle s'érigât en dame de charité; ce qui serait assez ridicule. D'ailleurs, je lui défends d'avoir aucune préférence pour Geneviève, qui n'en mérite point de ma part; et ma femme, c'est moi. » — Hélène n'osa pas ajouter un mot, ni convenir qu'elle avait été chez Geneviève; mais elle se promit d'y retourner tant qu'elle serait malade.

En rentrant dans le salon pour dîner, elle passa devant monsieur de Varambon, et le pria bien bas de ne point dire où il l'avait

vue le matin. » Les voilà donc ayant de petits secrets entre eux, des intérêts communs qui sont ignorés de la famille ! La bonté de leur cœur les entraîne, l'innocence de leurs intentions les aveugle : mais que le moindre mystère avance l'intimité ! qu'il leur causera de trouble !

Dans l'après-dinée, ils allèrent s'asseoir à leur place ordinaire. Ils ne se parlaient pas, et se tenaient par habitude à une assez grande distance l'un de l'autre. Leur manière d'être aurait paru de l'éloignement à des personnes indifférentes. Mais il régnait entre eux une telle conformité de goûts, d'opinions, que, si un mot touchait leur cœur ou le blessait, leurs yeux se rencontraient à l'instant : une impulsion vive et soudaine semblait les avoir frappés en même temps.

Le jour suivant, monsieur de Varambon alla de grand matin chez Geneviève. Il ne vient plus, amené seulement par l'intérêt qu'elle lui inspire ; c'est l'espoir de rencontrer mademoiselle de Tournon qui le conduit.

Son oreille attentive écoute, reçoit le moindre bruit ; le pas le plus léger fait battre son cœur. Enfin Héléne paraît. Son air est gracieux, et pourtant un peu inquiet. — « Il m'a fallu attendre que tout le monde fût retiré, » dit-elle à Geneviève, car « je n'aurais pas voulu être rencontrée. »

Monsieur de Varambon laissa Héléne s'occuper de la malade ; puis il lui demanda très-bas le motif de la défense qu'elle lui avait faite la veille. Elle hésitait pour le lui apprendre. — « Madame votre sœur, » reprit-il, « a sûrement trouvé mauvais que vous ayez eu des attentions pour une femme qu'elle néglige, et qui cependant était chérie par ma mère ? » Il croyait bien que si quelqu'un avait blâmé ces soins, c'était son frère ; mais il voulait s'en assurer ; et il ne doutait pas qu'en accusant madame de Balançon, sa sœur, pour la défendre, ne laissât échapper un secret qu'il désirait savoir.

En effet Héléne, indignée qu'il osât soupçonner madame de Balançon de cette dureté,

s'écria tout en colère : « Vous la connaissez bien peu ; c'est son mari. » A ces mots le visage de monsieur de Varambon se montra si sévère, qu'Hélène redevint douce et craintive. « Mon Dieu ! » reprit-elle, « je voulais vous le cacher ; car il est bien mal d'aigrir deux frères l'un contre l'autre. Mais je n'ai pu vous entendre blâmer ma sœur, et conserver ma prudence. Promettez-moi, ajouta-t-elle du ton de la prière, que vous ne direz pas un mot, ne ferez pas un reproche à monsieur de Balançon. » — « Je vous le promets, » répondit monsieur de Varambon ; et pour vous tranquilliser tout-à-fait, j'avouerai que vous n'avez rien appris. Je suis certain que si madame votre sœur n'est pas un ange de bonté comme vous, c'est lui qui la contraint et l'arrête. » — « Eh bien ! » dit Hélène, « puisque vous en étiez sûr, il est très-mal de m'avoir fait tomber dans une faute que je me reprocherai dès que je serai seule. » — « Ne sentez-vous pas combien je jouis d'avoir votre confiance sans réserve ? » Je ne vous la dois pas, et je suis obligée de respecter les devoirs de ma sœur. » — « Oui, devant le monde, mais avec

moi! » — Sa figure avait repris une expression si douce, sa voix était si touchante, qu'Hélène ne savait plus que répondre. Elle croyait aussi monsieur de Varambon bien différent du reste de la terre.

Toutefois, elle ne voulait pas lui céder, et ne pouvait trouver qu'il eût tort. Ils restèrent quelque temps à disputer en riant, comme de vrais enfans. Chez Geneviève ils étaient gais, contents, et n'avaient rien de caché l'un pour l'autre. Mais aussi qu'avaient-ils à se dire? de ces petits détails, de ces riens, auxquels l'indifférence ne s'arrêterait pas, et qui, dans ces premiers momens d'amour, paraissent si importans. Chaque regard est une préférence; chaque mot vient du cœur, et semble en être le secret.

Monsieur de Varambon se rapprocha de Geneviève, en lui disant : « Ma bonne amie, c'est la faute de mon frère, si sa femme ne vient pas ici, comme nous. » — « Voyez, » reprit Hélène, « voyez comme vous tenez votre parole ! Voilà que vous dites justement ce que vous m'avez promis de taire. C'est fort

mal, et je vais me fâcher encore. » — Il lui fit comprendre que Geneviève, habituée à l'indifférence de son frère, y était peu sensible; tandis qu'elle aurait pu être affligée de l'oubli de madame de Balançon, accoutumée qu'elle était aux bontés de son ancienne maîtresse.

« Il est écrit que vous aurez toujours raison, » lui dit Hélène. « Cependant je veux que, par vos égards pour monsieur de Balançon, par votre silence sur ce qui m'est échappé ce matin, vous me prouviez que votre frère est mon frère, et que ma sœur est votre sœur. » — Imprudente ! qui ne sent pas les droits qu'elle donne sur elle, en parlant avec autorité. Elle reçoit la soumission, accepte l'obéissance; et son cœur ne lui appartient déjà plus ! Bientôt elle sera subjuguée par un sentiment invincible, qui ne lui paraît aujourd'hui qu'une amitié remplie de charmes !

« Ah ! » lui dit monsieur de Varambon, « je sens avec délice ces liens qui me rapprochent de vous; et par vous ils me de-

viennent plus chers.» — « Vous le disiez sévère, mélancolique, » reprit Hélène en s'adressant à Geneviève, « et le voilà flatteur ! lui connaissiez-vous ce vilain défaut ? » — Geneviève, qui aimait passionnément monsieur de Varambon, était ravie de lui voir un instant de gaieté. Cependant elle les engagea à ne blesser monsieur de Balançon, ni par leurs propos, ni par leurs démarches. — Hélène sortit ; mais ce ne fut pas sans prendre la précaution de regarder, s'il n'y avait personne dans le corridor qui pût la voir passer.

Monsieur de Varambon resta avec Geneviève. Il était assez mécontent qu'elle l'eût accusé d'être sévère et mélancolique. Quelle belle idée cette jeune personne avait dû prendre de lui ? Geneviève fut obligée de répéter tous les détails qu'elle avait racontés à Hélène. Monsieur de Varambon voulait savoir exactement les choses qu'elle avait dites, les mots dont elle s'était servie. Mais en revenant lui-même sur ces années où il avait été si malheureux, il sentait se réveiller

l'éloignement que son frère lui avait inspiré dès l'enfance. Aussi, en reparaissant dans le salon, il n'était plus le même homme. Ce visage riant avait repris sa gravité ; cette douceur dans sa voix, cet abandon de sentiment dans ses expressions, étaient remplacés par des phrases courtes, dites d'un ton sec. Hélène ne le reconnaissait plus.

Elle observa que sa sœur avait l'air triste. Monsieur de Balançon se promenait en silence dans la chambre, avec une humeur qu'il dissimulait à peine. Enfin il dit à son frère : — « Vous avez donc fait parvenir des secours à ces fermiers que je voulais renvoyer, parce qu'ils tardaient à payer leurs arrérages ? » — « Oui. » — « Il me semble que vous auriez pu me consulter, pour savoir de moi s'ils méritaient vos bienfaits. » — « Leur malheur m'était connu ; cela suffisait. » — « Vous ignorez s'ils l'ont mérité ; d'ailleurs ils me déplaisaient. J'avais une occasion de m'en débarrasser ; car ils auraient été obligés de me remettre leur ferme. Mais, à présent qu'ils ont payé ce qu'ils me devaient, les

âmes sensibles crieraient à l'injustice, si je prenais des gens plus exacts. C'est pourtant bien le moins que ceux que j'emploie restent dans ma dépendance. »

Monsieur de Varambon sentit que l'épithète d'*âmes sensibles* lui était adressée. Il commençait à s'irriter; mais il se contenta de répondre : « Si les âmes sensibles se trompent quelquefois, du moins elle sont bénies par les infortunés. » — « Je conçois que ce concert de louanges soit très-flatteur, » répartit monsieur de Balançon; » toutefois, dans la circonstance dont il s'agit, les bienfaits ne font qu'encourager le désordre. Ce fermier, loin d'être économe, de travailler, affectait une profusion répréhensible. C'était chez lui des repas continuels; il traitait tous les fermiers des villages voisins; il avait toujours sa bourse ouverte à tous les vagabonds. Enfin sa ferme était plus connue que le château; et le dimanche, ses filles étaient plus parées que ma femme. J'espère que vous trouverez cela fort peu convenable. »

Monsieur de Varambon ignorait des détails que sa sévérité était loin d'approuver ; mais il se persuada qu'ils étaient exagérés ; et plus son frère accusait le fermier, plus il se sentait disposé à le défendre. Aussi répliqua-t-il : « Un peu de faiblesse pour ses filles est pardonnable à l'orgueil d'un père. Ces repas du dimanche, que vous lui reprochez , n'étaient qu'une réunion d'amis. Leur interdirez-vous d'avoir , entre eux, un seul jour de la semaine où ils oublient leurs travaux et leurs peines ? Quant à ces aumônes accordées à des pauvres errans , elles lui faisaient sentir les douceurs de la bienfaisance. » — Et jetant sur son frère un coup d'œil dédaigneux , il ajouta : « Celui-là serait bien à plaindre, que l'on condamnerait à ne jamais avoir le plaisir de donner. » — « Assurément , mon frère, je ne dis pas cela pour vous , » repartit monsieur de Balançon : « mais , après celui qui ne paie point ce qu'il doit et demande toujours , ce que je déteste le plus , c'est le prodigue qui jette ses biens , sans savoir où ils tombent. » — « Et moi, mon frère, je ne dis pas cela pour vous

non plus, » répliqua monsieur de Varambon : « mais je hais ces gens durs, secs, armés d'une raison impitoyable, qu'aucun malheur ne touche, qu'aucune faute ne trouve indulgens. Je les vois, le scalpel à la main, disséquer toutes les actions des autres, sans jamais considérer les leurs. Ce sont de savans anatomistes; ils savent comment sont les choses, où elles doivent être placées; mais rien n'a de la vie, ne s'émeut autour d'eux; aucun cœur ne bat à leur approche. »

Mademoiselle de Tournon, entendant cette vive sortie, trembla qu'à l'instant les deux frères n'en vinsent à une séparation. Elle regarda monsieur de Varambon d'un air si craintif, qu'aussitôt sa figure, d'irritée qu'elle était, devint calme, et il ne répondit plus une parole. — Son frère continuait à se fâcher, et ne cessait de répéter tout ce qu'il avait dit. Lorsque des mots piquans auraient pu blesser monsieur de Varambon, les yeux d'Hélène cherchaient les siens, et semblaient le supplier de pardon-

ner. Un seul de ses regards , tout-puissant sur son âme , suffisait pour l'adoucir.

Il alla s'asseoir près de madame de Balancon , et , s'apercevant combien l'humeur de son mari l'inquiétait , il dit à son frère : « Je regrette d'avoir secouru cette famille , sans vous consulter : mais c'est à vous qu'elle devra de conserver un bien que ses pères cultivaient depuis long-temps ; et j'aurai soin qu'ils ne l'ignorent pas. » — C'était la première fois que monsieur de Varambon daignait condescendre à faire quelques excuses à son frère. Qu'il en fut récompensé par la joie qui parut sur tous les traits d'Hélène ! Combien elle est émue , en sentant qu'elle a le pouvoir d'arrêter le ressentiment de cette âme ardente ! Les regards , la prière d'une amie peuvent donc imposer à cet esprit trop prompt à s'offenser !

Le cœur d'Hélène en est profondément touché. Elle se promet de le rendre à toutes les affections de famille , et d'assurer ainsi son bonheur. Dans son esprit , elle s'érige en

conseil , en juge ; elle sera pour lui une amie tendre , surveillante , et ne voit pas que son repos se perd pour toujours.

Uniquement occupée de lui , elle ne prête plus qu'une faible attention aux entretiens les plus animés ; et n'écoute que lorsque monsieur de Varambon se mêle à la conversation. Alors , s'il parle , elle le suit des yeux ; s'il se fâche , et que sa voix s'élève , elle se montre mécontente , et il se tait. La distance ne les sépare plus ; sans se dire un mot , il s'établit entre eux un langage commun qui les guide.

Ni monsieur de Varambon , ni Hélène , ne remarquaient combien leur manière d'être était changée. Chaque matin , mademoiselle de Tournon avait l'habitude de faire de grandes promenades dans le parc. Au commencement du séjour d'Auguste chez son frère , elle l'y avait souvent rencontré. Alors ils s'étaient bornés à se saluer avec politesse ; quelques jours après , ils se saluaient encore , mais avec un doux sourire , se disaient quel-

ques mots obligeans, et poursuivaient leur chemin. A présent, ils s'arrêtent; ils causent. Un beau jour, un temps sombre, une fleur plus belle, leur donnent l'occasion de rester un moment ensemble. Peu à peu monsieur de Varambon ose retourner sur ses pas, et marcher auprès d'elle : peu à peu ces momens deviennent des heures, des matinées, et ils ne se quittent presque plus.

C'est ainsi que monsieur de Varambon s'abandonne à son amour, persuadé qu'il saura toujours le renfermer dans son âme, et que mademoiselle de Tournon ne le connaîtra jamais. Il jouit même du bonheur de se livrer sans résistance, et ne compte dans la vie que les instans qu'il passe près d'elle. Il ne la quitte plus, sans penser à sa promenade du lendemain..... Aussi fut-il très-contrarié, lorsqu'un soir, en rentrant dans sa chambre, on lui remit une lettre qui le forçait à s'éloigner, au moins pour tout le jour suivant.

Un homme très-estimable lui mandait

qu'un malheur imprévu venait d'accabler sa famille , et le suppliait de les sauver du désespoir. Ce n'est pas au moment où toutes les dispositions bienveillantes remplissaient son âme, qu'il aurait pu être inaccessible à la pitié. Il n'hésita point; mais il était inquiet de partir, sans en avoir prévenu mademoiselle de Tournon. Il pensait tristement que le lendemain elle se promènerait seule; que, dans son ennui, elle l'accuserait peut-être de négligence. Cette crainte le troublait. Il vint de grand matin chez Geneviève. Lui, qui cachait avec soin le bien qu'il pouvait faire, il confia à cette bonne femme qu'il allait consoler des personnes malheureuses. Assurément il ne songeait pas à se vanter d'une action si naturelle; mais il espérait que Geneviève, toujours empressée de parler de lui, dirait à mademoiselle de Tournon le motif qui le forçait à s'éloigner, et qu'elle lui pardonnerait son absence.

L'empressement qu'il avait de la retrouver, lui fit presser sa course et hâter son retour. Vers le soir, il parut dans le salon.

Monsieur et madame de Balançon y étaient encore. Mais que devint-il, en voyant Hélène jouer au volant avec Léopold ! Elle était gaie, animée par le plaisir et par l'exercice de ce jeu ; et lui, avait passé la journée à dévorer les heures ! c'était avec effort qu'il avait écouté la plainte de l'infortune ! Les sentimens de la reconnaissance lui étaient devenus importuns, parce qu'ils retardaient son départ ! Pendant qu'il était si vivement occupé d'elle, Hélène l'oubliait, et riait avec Léopold !

Monsieur de Varambon était entré dans le salon, avec cette joie de cœur qu'on éprouve en venant retrouver ce qu'on aime. Il changea de visage, et s'assit en silence. Monsieur de Balançon, accoutumé depuis peu à le voir plus sociable, plus communicatif, lui demanda où il avait été. Il ne répondit point. — Hélène, étonnée, regarda monsieur de Varambon : leurs yeux ne se rencontrèrent plus. Elle alla reprendre sa place ordinaire, sans dire un mot.

Le pauvre Léopold, s'attribuant le déplaisir de son frère, sortit, et monsieur de Balançon se retira à son heure ordinaire. Dès qu'il fut parti, sa femme demanda à son beau-frère s'il avait quelque chagrin. Monsieur de Varanbon l'assura qu'il n'en avait aucun ; qu'il était, au contraire, fort satisfait. Elle l'invita à venir s'asseoir près d'elle. Il obéit. — « Mais enfin, » lui dit-elle, « je vois bien qu'un sentiment pénible vous trouble : défendrez-vous à ma sincère affection de s'en inquiéter ? » — « Non, sûrement ; » reprit-il ; « et puisqu'il faut vous l'avouer, j'ai découvert qu'une amie, à qui j'avais donné toute mon âme, ne pensait même pas à moi ; qu'il lui était bien indifférent que je fusse présent, ou éloigné. »

Hélène, les yeux baissés sur son ouvrage, ne perdait pas une de ces paroles. Elle s'indigne de trouver tant d'injustice. — Le voilà donc cet Auguste, qui lui a été si soumis quand il s'agissait des autres ? Mais lorsque c'est elle qui a excité, sans le vouloir, son

humeur bizarre, il n'y a plus entre eux, ni regards qui s'entendent, ni signes qui arrêtent un caprice inexplicable. Oh ! elle ne lui pardonnera jamais ! — Hélène quitte sa sœur bien avant l'heure où elle a coutume de se retirer. En s'en allant, elle voit que les yeux de monsieur de Varambon la suivent, et elle saisit sur son visage l'expression du regret. Ce vain retour la porte à s'éloigner encore plus vite.

Cependant, le lendemain, elle se rend dans le parc, et devance beaucoup l'heure où ils s'y rencontraient. Monsieur de Varambon l'attendait depuis long-temps, tourmenté par la crainte qu'elle ne daignât point venir, et par le désir de la voir arriver. Ils s'arrêtèrent en se voyant ; c'était presque entre eux à qui ne parlerait point le premier. Plus elle paraissait fâchée, plus il devenait timide. Enfin il lui dit : « Je crains de vous déplaire, en me promenant près de vous. » — « Je vous assure, » répondit-elle, « que cela m'est fort indifférent. » — « Je le crois sans

peine , » répliqua-t-il avec amertume ,
« mais je n'attendais pas ce méprisant dé-
dain. »

Il s'en allait, Hélène le rappela : « Je vou-
drais bien savoir , » lui dit-elle, « ce qui vous
a offensé hier. » Monsieur de Varambon ne
voulait point convenir qu'une funeste dispo-
sition à la jalousie avait un instant bouleversé
son âme. « Sera-ce assez de vous dire , » re-
prit-il, « que j'ai senti une impression de dou-
leur telle, qu'elle a troublé ma raison? Je
n'ai plus été à moi-même. »

Hélène attribuait l'humeur de monsieur
de Varambon à ce caractère sombre qu'il
avait aux chagrins de son enfance. Elle
s'affligeait de le savoir malheureux : mais ,
loin de le lui dire, ils passèrent la matinée,
elle, à l'accuser, lui, à se défendre : il ne
reconnaissait aucun de ses torts; car il n'aurait
pu supporter l'idée qu'elle lui crût un défaut.
Elle insistait pour qu'il s'avouât coupable,
persuadée qu'aussitôt il serait corrigé. Ne

s'entendant plus, ils étaient toujours prêts à se fuir, et ne pouvaient se quitter.

Monsieur de Varambon, ne parlant que d'amitié, peignait toute l'exigence de l'amour; il voulait que des préférences, une occupation continue, répondissent à un entier dévouement. Hélène n'admettait qu'une affection douce, confiante et remplie de charité, comme celle qu'elle avait ressentie. — « Mais enfin, » lui dit-il tout-à-coup, « pourquoi appelez-vous mon jeune frère, *Léopold*, et ne me nommez-vous jamais, *Auguste*? » — « Ah ! » lui répond-elle vivement, « je l'appelle *Léopold*, sans y penser, comme fait toute la famille. Mais si je vous nommais *Auguste*, il me semble que tout le monde me regarderait. »

Ces mots le pénètrent de joie. Il revient à elle, avoue que son caractère est inégal, ombrageux; et se blâme avec tant de rigueur, qu'elle est obligée de le défendre contre lui-même. Il lui promet de se mo-

dérer. Dorénavant, un seul mot d'elle maîtrisera jusqu'à sa pensée; car il ne connaît plus qu'une seule puissance sur la terre. Sa complaisance devient de la soumission; et, s'il veut être parfait, c'est parce qu'il désire de plaire. Chacune de ses paroles se grave dans le cœur d'Hélène. Non-seulement, elle retrouve la certitude qu'à l'avenir aucun nuage ne viendra troubler une amitié si tendre, mais elle croit à peine qu'elle ait eu à se plaindre de lui. Elle s'accuse à son tour; et convient, qu'avec plus d'attention, ils n'eussent pas eu ce chagrin, si heureusement dissipé.

Depuis long-temps, monsieur de Varambon souhaitait d'être instruit de tout ce qui jusqu'alors avait intéressé mademoiselle de Tournon; il voulait revenir avec elle sur tout le temps passé. « Ce sera là mon avenir, » se disait-il; « car désormais je ne serai plus occupé que d'elle. » Inquiet, malgré lui, des mœurs légères qui régnaient à la cour de France, il cherchait à savoir quelle impression elle en avait conservée.

Hélène lui apprit avec quelle sévérité sa mère l'avait élevée; dans quelle solitude elle avait toujours vécu; comment, au milieu de la cour, elle en avait toujours été séparée. Chaque parole semblait dégager monsieur de Varambon d'une peine, le délivrer d'un tourment; et si une volonté suprême l'eût forcé tout-à-coup à dévoiler ses pensées, que d'expressions de joie et d'amour se seraient échappées de son âme! N'osant laisser connaître à mademoiselle de Tournon le bonheur qu'il éprouvait, il dit en levant les yeux: « Que le ciel est pur! » et c'était à elle qu'il pensait. — « Oui, » répondit-elle, « mais hier l'orage m'a effrayée. » Elle était si émue, il était animé d'une affection si tendre, qu'ils ne pouvaient plus s'aveugler sur leurs sentimens. Ils se regardèrent étonnés, restèrent en silence un moment, et se quittèrent en même tems, tous deux livrés à des réflexions qui ne s'étaient pas encore présentées à leur esprit.

Tant que monsieur de Varambon avait cru aimer seul, il n'avait considéré que ses

devoirs envers sa famille ; mais à présent qu'il osait se flatter d'intéresser mademoiselle de Tournon, il ne voyait que l'injustice de ses parens. Cependant il n'était pas encore engagé ; il pouvait encore refuser son consentement, et dès-lors il serait libre ! La seule pensée d'être libre lui donnait de si fortes émotions, qu'il se sentait comme hors de lui-même. Et pour qui, se demandait-il, voulait-on qu'il se sacrifiât ? Son frère aîné possédait tous les biens de leur maison. Léopold méritait-il un tel acte de dévouement ? Où était-il dans cet instant ? il dissipait sa jeunesse dans des chasses fatigantes : il vivait sans soin, laissant perdre ses beaux jours dans des sociétés qui l'amusaient sans l'intéresser. Il leur consacrait son existence, sans rien aimer, rien prévoir, rien se rappeler. Il sera bien partout, puisqu'il ne sera malheureux nulle part.

Tout en accusant ses frères, monsieur de Varambon revient sur lui-même : pourra-t-il être heureux ? Cette vie intérieure à laquelle

il s'était habitué, ne le rendra-t-elle pas trop étranger aux plaisirs frivoles que la jeunesse de mademoiselle de Tournon voudra peut-être chercher? — « Ah! » se disait-il, « mon âme soupire après un amour égal à celui que je ressentirais. Et cet amour ardent, qui m'apparaît comme une félicité suprême, ou que je redoute comme le malheur, ne rougirai-je pas de l'avouer? » — Il pensait ensuite que sa fortune, si différente de celle de monsieur de Balançon, était un obstacle invincible; que si Hélène daignait s'en contenter, il ne pouvait, lui, se résoudre à la voir soumise à des privations inevitables. Il revenait accablé par ses réflexions, lorsqu'il se trouva près de mademoiselle de Tournon, qui s'acheminait aussi vers le château.

La plus douce sérénité régnait sur son visage, et lui prêtait de nouveaux charmes! Elle avait aussi réfléchi; mais combien toutes ses pensées lui promettaient de bonheur! Monsieur de Varambon ne paraissait avoir aucun désir d'embrasser l'état auquel

on l'avait destiné; alors elle ne prévoyait point ce qui pourrait empêcher son mariage, si elle en était aimée. — « Je resterais près de ma sœur, » disait-elle; « c'est ma première amie : pas un de mes souvenirs où le sien ne vienne se confondre. Nous finirions nos jours l'une près de l'autre; nous aurions le même nom, les mêmes intérêts de famille. » Ces sentimens si doux l'animaient, lorsqu'elle rencontra monsieur de Varambon. Elle le salua avec un sourire qui détruisit tout ce que ses pensées avaient eu de pénible. Ils s'arrêtèrent en se voyant; ils allaient se parler, lorsqu'un domestique vint dire à mademoiselle de Tournon que sa sœur la priait de venir promptement. Elle courut au château; monsieur de Varambon la suivit.

Ils trouyèrent monsieur de Balançon d'une humeur insupportable. Don Juan d'Autriche, que Philippe II, son frère, venait d'envoyer dans les Pays-Bas, pour en prendre le gouvernement, lui avait écrit que, pas-

sant près de chez lui dans deux jours, il s'y arrêterait vingt-quatre heures.

« Il pouvait bien me surprendre, ou ne m'avertir que le matin même de son arrivée, » disait monsieur de Balançon, « sans me forcer ainsi à faire des préparatifs incommodes et ruineux. » Il voulait être magnifique, et craignait de dépenser. Il grondait ses gens, et querellait sa femme, qui ne lui offrait aucune ressource. En effet, comme madame de Balançon ne connaissait personne dans ce pays, elle ignorait quelles invitations l'on devait faire, et ne devinait pas quel genre de fête il convenait de donner. Elle ne savait ni aider son mari dans son embarras, ni se défendre de ses reproches.

Mademoiselle de Tournon, croyant venir au secours de sa sœur, dit : « Un bal et un souper sont bien vite imaginés. » — « Un bal, » répliqua monsieur de Varambon confondu, « un bal ! » — « Sûrement, » dit

son frère , d'un ton brusque. Monsieur de Varambon , que l'idée d'un bal surprenait et troublait , ajouta que don Juan serait sans doute peu amusé par un plaisir qu'il trouvait dans toutes les villes. — « Est-ce que vous auriez mieux aimé un spectacle ? » repartit son frère ; « une pièce de circonstance , n'est-ce pas ? Il y a des personnes à qui il faut toujours de l'esprit ! Moi je me détermine pour le bal : cela aura l'air d'une fête , sans obliger à de grands apprêts. »

Les deux sœurs passèrent la journée à écrire des listes d'invitation , à arranger leur parure. Ce mouvement détournait Hélène de tout autre souvenir : non que cette agitation lui plût , mais parce qu'une occupation forcée distrait , et remplit le temps.

On bouleversait le château , pour préparer une salle de bal. Madame de Balançon donnait un ordre , son mari le changeait : Hélène intervenait par ses conseils lorsqu'ils ne pouvaient s'accorder. Les domestiques couraient en tous sens , et monsieur

de Varambon voyait tout ce bruit avec une sorte de stupeur. Il était très-mécontent que mademoiselle de Tournon eût proposé des plaisirs que les habitudes de sa vie lui défendaient de partager.

A l'arrivée de don Juan, monsieur de Balançon se montra flatté de l'honneur qu'il lui faisait; car il avait pris sa bonne humeur avec son habit de gala. On servit un dîner somptueux. Combien monsieur de Varambon souffrait, de voir mademoiselle de Tournon l'objet de tous les regards ! Don Juan était placé entre les deux sœurs. Tandis que l'aînée, comme maîtresse de maison, avait pour ce prince des soins attentifs, lui n'était occupé que d'Hélène. Son extrême beauté le ravissait; sa réserve, son peu de désir de plaire, piquaient son amour-propre et sa curiosité.

Don Juan se montrait si empressé, si charmé près d'elle, que monsieur de Varambon, toujours disposé à la jalousie, prit un simple désir de plaire, pour le premier

trouble de ces passions qui décident de toute la vie. Placé en face de ce prince, il ne le perdait pas de vue un instant, suivait ses regards, écoutait ses paroles, leur donnait souvent un sens qu'elles n'avaient pas; enfin il se faisait un tourment de toute chose. Don Juan, fils naturel de Charles-Quint, mais prince légitimé, ne pouvait-il pas chercher à plaire à mademoiselle de Tournon, dont une des proches parentes avait épousé Laurent de Médicis, et dont le père était allié à la maison royale de France? Cette idée, qui venait de se présenter à son esprit, lui parut aussitôt un malheur trop à craindre.

Dès que l'on fut sorti de table, des airs de danse se firent entendre. Avant de se retirer, monsieur de Varambon s'approcha d'Hélène, et lui dit : « Soyez gaie, soyez satisfaite; mais n'oubliez pas vos amis absents. » — « Je n'en ai qu'un, qui sera absent, » répondit-elle; et sa rougeur le nommait. — Monsieur de Varambon fit quelques pas pour s'éloigner; puis, reve-

dant près d'elle, il lui dit : « Que ces plaisirs diffèrent du bonheur ! » Et il s'échappa, comme s'il sentait qu'un moment de plus, il n'aurait pas la force de la quitter.

Revenu chez lui, il y était poursuivi par le bruit des violons. L'appartement où l'on dansait était au-dessus du sien ; tous les pas retentissaient. Il est inquiet de ce qui se passe dans le salon, il n'a pas un instant de repos ; il fait appeler Geneviève, et, oubliant toute prudence, il lui dit : « Ma bonne, ma chère amie, allez voir le bal ; sachez ce que fait mademoiselle de Tournon. » — « Elle danse, Monsieur, j'en viens. » — « Avec qui ? » demande-t-il en tremblant. Il le prévoyait, il le savait, et il le demandait ! espérait-il une réponse qui pût calmer sa jalousie, passion cruelle dont il devait tant souffrir ?

« Mademoiselle de Tournon danse avec le prince, » répond Geneviève ; « il ne voit qu'elle, n'a dansé qu'avec elle ; c'est la reine du bal ! » — « Comment reçoit-elle ses attentions ? » reprend-il vivement. — « Sans les

remarquer ; elle est aussi modeste que belle. »

Les danseurs se faisaient toujours entendre ; monsieur de Varambon aurait pu compter la mesure de leurs pas. Ce nouveau supplice lui devient insupportable ; il s'enfuit dans le parc. Ces allées sombres, cette nuit paisible , ne pouvaient le rendre à lui-même. Les yeux constamment fixés sur les fenêtres du château, il voyait des ombres fugitives se dessiner sur le plafond de la salle ; des plumes agitées se montraient , disparaissaient , suivant les mouvemens animés des danseuses : il ne cherchait qu'une seule femme , et ne pouvait la distinguer.

• Tout-à-coup il vit arriver des domestiques, qui s'empressèrent d'allumer des lampions pour éclairer les jardins. Les chiffres de don Juan brillaient en verres de couleur. Monsieur de Varambon revint dans son appartement, plus vite encore qu'il ne l'avait quitté. Il éteignit ses lumières, ne voulant point être vu du dehors ; et, dans l'obscu-

rité, attaché à sa fenêtre, il regardait ce qui se passait dans le parc. Au-dessus de sa tête, la musique, la gaieté, le tourbillon du bal ; devant lui, l'éclat des lumières ; ces jardins, brillans de chiffres odieux ; lui, seul, dans le silence, dans l'ombre, et plus agité que personne.

On était dans les plus beaux jours de l'année. Bientôt il vit plusieurs femmes qui étaient sorties du bal, pour venir se promener dans les jardins. Don Juan parut, donnant le bras aux deux sœurs. Monsieur de Varambon ne se possédait plus. Mais combien il fut touché de voir Hélène se retourner plusieurs fois, et regarder son appartement. Elle a l'air triste : elle pense donc à lui ! et des larmes s'échappaient de ses yeux, sans qu'il les sentît couler.

Après quelques pas, Hélène quitta don Juan, et revint lentement du côté du château. Elle s'arrêta devant cette fenêtre où monsieur de Varambon venait d'éprouver des angoisses si cruelles. Qu'il était ému ! le

bal, don Juan, les chiffres importuns, avaient disparu ; il ne voyait plus qu'Hélène. Il se dit qu'elle sera heureuse dans la retraite ; ils y vivront uniquement l'un pour l'autre ; elle se contentera de la modeste fortune qu'il peut lui offrir. — O amour ! toi seul peux peindre ces orages du cœur, qu'un rien fait naître, qu'un mouvement dissipe ! Le son de la musique, des pas légers, les ondulations de ces plumes flottantes, avaient bouleversé son âme ; un regard le calma. Déjà il ne redoute plus l'avenir, et passe le reste de la nuit à espérer une félicité parfaite.

Le jour suivant, madame de Balançon offrit à don Juan un superbe déjeuner, au moment de son départ. Lorsqu'on eut fait avancer sa voiture, ce prince se leva, mena monsieur de Varambon dans l'embrasure d'une fenêtre, lui reprocha de s'être retiré si précipitamment la veille, et, baissant la voix, il ajouta : « Le gouvernement espagnol, comme l'inquisition, pénètre dans le fond des cœurs : votre tristesse m'a éclairé. Si j'ai bien deviné

vos sentimens ; si un état respectable , mais auquel tous ne sont pas apeplés , vous répugnait , adressez-vous à moi : vous me trouverez toujours disposé à vous servir. » Il se retourna vers madame de Balançon , et , la remerciant de ses bontés , il lui dit : « Votre sort est fixé , Madame ; j'espère qu'il sera heureux : mais il m'est encore permis de souhaiter à mademoiselle de Tournon le bonheur qu'elle mérite. » Don Juan partit , en faisant aussi quelques complimens assez froids à monsieur de Balançon ; car ses défauts ne lui avaient pas échappé.

Toute la famille ayant reconduit don Juan jusqu'à sa voiture , monsieur et madame de Balançon rentrèrent dans le château. Hélène alla s'asseoir dans le parc près de son arbre favori. Elle était triste du souvenir de la veille , et regrettait d'avoir proposé un bal qui avait séparé monsieur de Varambon de la société. Elle l'attendait avec impatience ; aussi dès qu'elle le vit , elle alla au-devant de lui , et lui dit , d'un air timide : « Êtes-vous encore fâché ? » — Monsieur

de Varambon la retrouvant si sensible et si bonne , se reprochait , avec amertume , son injuste jalousie ; et cependant , sa présence réveillait en lui les sensations douloureuses qu'il avait éprouvées. Aussi , après un effort pénible , il lui dit tristement : « Croyez-vous au bonheur ? » Cette demande la troubla , et , d'une voix incertaine , elle lui répondit : « Est-ce que vous doutez qu'il existe ? » — « Pas en vous voyant , » reprit-il ; « mais loin de vous , il est des sentimens que votre âme douce et paisible ne peut deviner. » — Leur émotion était si vive , qu'ils respiraient avec peine. Ils ne se disaient plus que des mots sans suite ; leurs paroles expiraient sur leurs lèvres. Elle veut fuir : monsieur de Varambon la supplie de rester un seul instant. — Elle persiste à vouloir s'éloigner. « Au moins , » lui dit-il , « demain , à votre promenade , voudrez-vous m'entendre ? » — Elle craint d'avoir une condescendance répréhensible , et prononce bien bas un refus qui lui coûte. « Quoi ! » s'écrie-t-il désolé , « vous ne voulez pas m'accorder un seul moment ! » — Elle ne peut suppor-

ter la douleur qu'elle voit sur tous ses traits ; ne sait plus le sens attaché à ses paroles ; ne s'entend plus elle-même, et lui dit : « Pourquoi me demander de vous écouter ? ne viens-je pas ici tous les jours ? » — Monsieur de Varambon tombe à ses pieds ; il l'arrête, l'implore. — « Ah ! du moins, » s'écrie-t-il, « jusqu'à demain, je vous en conjure, ne parlez à personne, ni de vous ni de moi. » Elle n'a plus la force de l'affliger, et prononce tout bas un consentement qu'il devine plutôt qu'il ne l'entend.

Mademoiselle de Tournon, trop éclairée sur les sentimens qu'elle inspire, sur ceux qu'elle éprouve, le quitte ; mais, comme de coutume, elle passe le reste du jour avec sa famille, et y retrouve monsieur de Varambon.

Assise à sa place ordinaire, elle travaille en silence, paraît calme, tandis qu'elle peut à peine résister aux divers sentimens qui l'agitent. Mille fois elle se promet de ne point sortir le lendemain : mais monsieur

de Varambon a sur elle un empire dont naguère elle ne se doutait pas. Sa figure, si noble et si belle, avait une sévérité qui lui inspirait une véritable crainte. Ses grands yeux noirs la suivaient, sans qu'elle pût s'y soustraire. Il lui semblait qu'ils lisaient dans sa pensée, et elle tremblait de l'affliger. Les combats qu'elle se livrait à elle-même ne lui permirent de prendre aucune résolution.

Le jour suivant, son incertitude fut bien plus grande encore : elle faisait un pas pour descendre dans les jardins, et rentrait aussitôt chez elle. Quelle démarche va-t-elle se permettre ? Que lui dira-t-il, qu'elle ne sache déjà ? Enfin, il lui vient à l'esprit qu'elle pouvait s'armer de rigueur, et le fuir à l'instant où il oserait lui parler de son amour. Obligée de le voir sans cesse, ne vaut-il pas mieux lui bien dire qu'elle ne peut l'écouter sans l'aveu de sa mère ? Elle croit ce procédé plus sincère. L'amour est un si dangereux sophiste ! Elle se résout donc à aller dans le parc, comme de coutume.

Elle avance : son air froid et sévère frappe monsieur de Varambon qui l'attendait. Il la regarde étonné, et ne sait que lui dire : elle s'assied ; il reste debout près d'elle ; ses manières sont contraintes ; il n'a plus aucune liberté d'esprit. Elle s'en aperçoit, et partage le trouble qui l'agite ; mais elle parvient du moins à le renfermer dans son cœur.

Après un assez long silence, elle lui dit : « Vous m'avez priée, Monsieur, de me rendre ici ce matin. » — Que ce mot *Monsieur*, dont elle ne se servait plus depuis long-temps, est loin du nom d'*Auguste*, auquel il avait aspiré ! Incertain, agité, il la regardait sans oser lui parler. Hélène, aussi émue que lui-même, se lève : « Ah ! non, non, » s'écrie-t-il ; « par pitié, ne me fuyez pas ! écoutez-moi ! Je renonçais sans peine, sans regret, à tout ce qui fait le charme de la vie. Vous avez paru ; et toutes les images de bonheur intérieur, d'attachement mutuel, se sont offertes à mon esprit. J'ai pris en horreur l'état qu'on m'a destiné ; je

déteste l'égoïsme de ces parens qui veulent m'y condamner. L'amour, la haine, sont entrés à la fois dans mon âme : vous seul pouvez me ramener à des sentimens plus doux. Disposez de ma vie ; car je suis plus à vous qu'à moi-même. »

Mademoiselle de Tournon n'osait pas le quitter dans l'agitation où elle le voyait ; et pourtant, une voix secrète l'avertissait qu'elle ne devait pas entendre l'aveu de son amour, quoiqu'il fût libre de lui offrir sa main. S'efforçant de paraître calme, elle lui dit : « Vos parens ont décidé de votre sort. » — « Oui, ils m'ont voué au malheur : mais ils n'ont point mon consentement ; ils ne l'auront jamais. Qu'un mot de vous, qu'un seul regard me permette de croire que le temps viendra, où vous ne dédaignerez pas mes sentimens, et je saurai bien me soustraire à leurs ambitieux projets. »

En disant ces mots, sa voix soumise n'a plus que l'accent de la prière. Hélène ne peut retenir ses larmes ; elle lui demande

pourquoi il ~~ne~~ s'adresse pas à sa sœur, et l'assure qu'il trouverait près d'elle des conseils, ou du moins des consolations. — « Votre sœur, » reprend-il, « n'osera pas manifester une opinion différente de celle de son mari; et mon frère est vain, despote : l'éclat de son nom l'éblouit; les enfans de petits-enfans, qu'il ne verra jamais, sont plus considérables à ses yeux que le frère qu'il devrait aimer. L'insensé parle de la ruine des empires, et il croit à l'éternelle durée de sa maison! Ah! nous aurons bien des obstacles à surmonter. »

Elle éprouve un mouvement de joie involontaire. Monsieur de Varambon l'unissait dans sa pensée à leur avenir, sans avoir même obtenu son aveu : elle lui savait gré de ne point douter de son affection, avant qu'elle eût donné un consentement qu'il ne lui était pas permis d'accorder. — Cependant elle exigea qu'il parlerait à madame de Balançon.

Il parvint à obtenir d'Hélène qu'elle ne

désavouerait rien de ce qu'il voudrait lui dire. — Elle répondit bien bas et en tremblant : « Rien. » — Dans un transport de joie qui ne laissait plus de place à aucun sentiment pénible, il ajouta : « Si même j'osais l'assurer, que vous daigneriez associer votre sort au mien ? » — « Je ne puis répondre de vos paroles, dit-elle en s'enfuyant ; adressez-vous à ma sœur. » Elle s'en alla, sans lui permettre de la suivre.

Il resta comme enchanté de la nouvelle existence qui s'offrait à ses yeux. La pensée de consacrer sa vie à mademoiselle de Tournon lui causait des sensations si vives, que son cœur ne pouvait les contenir. Dès qu'il put reprendre un peu de pouvoir sur lui-même, il courut chez madame de Balançon, qu'heureusement il trouva seule; mais dans le trouble qui l'agitait, il n'eut que la force de tomber à ses pieds et de lui dire : « Mademoiselle de Tournon et moi, nous ne vous quitterons jamais. »

Madame de Balançon était si tourmentée dans son intérieur, que tout entière à ses

peines, elle n'avait point remarqué le penchant qui entraînait sa sœur vers monsieur de Varambon, dont elle croyait le sort fixé. Sa surprise fut si grande, qu'elle ne trouvait pas de mots pour l'exprimer. L'espoir de garder Hélène près d'elle vint consoler son âme comme un bonheur inespéré. — Il lui dit que c'était par son ordre qu'il osait lui avouer leurs sentimens; que tous deux lui demandaient ses conseils, son appui. — Elle le considérait avec étonnement : l'air de félicité qui animait tous ses traits, lui faisait faire de tristes retours sur les mariages de convenance. « Qu'un mutuel attachement doit rendre heureux ! » dit-elle en soupirant. — Aussi émue que son frère même, elle faisait des vœux pour leur bonheur, mais craignait de rencontrer une opposition presque égale dans les deux familles : tour à tour elle espérait et tremblait.

Elle ne revit Hélène qu'en présence de son mari; cependant elle parvint à lui dire tout bas : « Nous serons deux fois sœurs. » Le soir, dès que monsieur de Balançon se fut

retiré, sa femme et son frère se livrèrent aux plus douces espérances. Dans les épanchemens de leur joie, chacun d'eux donnait son avis sur la manière de faire réussir un mariage dont leurs parens n'avaient aucune idée. Hélène n'osait pas dire un mot pour en assurer le succès : mais, attentive à toutes leurs paroles, si une proposition lui paraissait devoir nuire, elle la discutait vivement; et l'on ne pouvait douter qu'elle n'y prît un intérêt aussi tendre que monsieur de Varambon lui-même. Qu'il était heureux ! — Il fut décidé que madame de Balançon écrirait d'abord à sa mère, pour savoir si elle consentait à ce mariage; car il lui paraissait fort inutile d'exciter la colère de son mari, sans être sûre de l'approbation de madame de Tournon.

Ce point résolu, ils se mirent tous les trois autour d'une petite table, pour composer cette lettre. Monsieur de Varambon la voulait pressante; les deux sœurs pensaient qu'elle ne devait être que soumise. Madame de Balançon, avec la patience qu'une

amitié parfaite peut seule donner, écrivait, effaçait, souvent pour revenir à ce qu'elle avait d'abord jugé convenable. Enfin, après avoir exprimé à sa mère la peine qu'elle aurait à se séparer d'Hélène, elle lui parla du mérite de monsieur de Varambon, de son attachement pour sa sœur. Madame de Balançon glissa légèrement sur les difficultés qui existaient encore; mais elle eut soin de lui bien dire que, ni monsieur de Varambon, ni elle-même, ne voulaient point faire part à monsieur de Balançon de ce projet, avant de s'être assurés qu'il lui serait agréable.

Madame de Tournon fut flattée de la déférence respectueuse de monsieur de Varambon. Elle répondit que dès que le frère aîné, comme chef de la famille, lui demanderait la main de mademoiselle de Tournon, elle accorderait son consentement. Sa lettre montrait d'ailleurs un esprit mécontent. Les intrigues de la cour blessaient l'austérité de ses principes. Dégoûtée de la place qu'elle occupait, elle paraissait, de plus, fort inquiète des malheurs de la France qui allaient tou-

jours en croissant , et félicitait ses filles d'en être à jamais éloignées.

L'agrément de madame de Tournon , quoique conditionnel , causa une grande satisfaction au petit comité qui se tenait tous les matins dans le parc. Madame de Balançon voulait que l'on amenât par degrés son mari à la pensée que son frère pouvait changer d'état. Monsieur de Varambon , à qui tout retard était insupportable , décida qu'il lui parlerait le soir même. Seulement , il pria sa belle-sœur d'assister à cet entretien , pour qu'elle pût dire quelques mots en faveur de sa demande. Il fut convenu qu'Hélène prendrait un prétexte pour se retirer dans son appartement. Tous ces points arrêtés , ils se séparèrent , et ne parurent qu'à l'heure du dîner , afin que monsieur de Balançon n'aperçût pas le trouble qui les agitait.

Monsieur de Balançon avait toujours à sa table quelques-unes des personnes considérables de la province. Il était trop rempli de sa dignité , pour faire grande attention à son

frère et à sa belle-sœur; ainsi la journée se passa tranquillement. Mais le soir, lorsque tout le monde se fut retiré, il remarqua une sorte d'embarras sur la figure de monsieur de Varambon, et lui demanda ce qui le préoccupait. — « C'est, » répondit-il, « que je renonce à l'état ecclésiastique. » — Cette déclaration qu'il avait promis d'amener de loin et habilement, il la fit du premier mot, parce que ce n'était point là le secret de son cœur; aussi monsieur de Balançon fut-il frappé d'une surprise qui tenait du saisissement. « Que dites-vous? » s'écria-t-il. — « Je dis, » reprit monsieur de Varambon, appuyant sur chacune de ses paroles, comme s'il eût voulu y donner plus d'importance, « je dis que je renonce à un état auquel on m'a destiné, avant que je connusse les devoirs et les sacrifices qu'il impose; que ma raison ni mon goût ne peuvent me soumettre à un pareil engagement. » — Monsieur de Balançon transporté de colère, repartit : « Il me semble que vous auriez pu me consulter. » — « M'a-t-on consulté pour disposer de moi? » — « Mon

père a disposé du sort de chacun de nous.» — « Il n'est plus, pour juger de la répugnance invincible que j'éprouve. » — « Il n'est plus, pour vous relever du serment de lui obéir, » s'écria monsieur de Balançon, « et il m'a laissé ses droits. » — « Eh bien! » reprit son frère, « je vous conjure de m'écouter; je ne puis m'y résoudre, tout mon cœur se révolte; je ne veux pas d'un état qui répugne à tous mes sentimens. » — « Et moi, je dois à l'honneur de notre maison, de vous rappeler les démarches qui ont été faites pour que vous succédiez à mon oncle. Vous les avez sues; vous y avez acquiescé. » — « J'y renonce. » — « Ce ne sera jamais de mon consentement. »

A ces mots, madame de Balançon perdit tout espoir. Elle se rappelait trop la lettre de sa mère et son caractère. Voyant que les deux frères s'aigrissaient, au lieu de se rapprocher, elle voulut interrompre un entretien qui ne devait avoir que des suites funestes; mais cela fut impossible.

Monsieur de Varambon, ayant une fois oublié les égards qu'il devait à celui que son père, en mourant, avait désigné comme chef de la famille, à celui à qui il avait délégué ses droits, se laissa aller à toute sa colère. Il déclara de nouveau sa détermination, en ajoutant que rien ne pourrait le ramener.

La voix des deux frères s'élevait ; leur emportement rendait toutes leurs paroles plus amères ; chaque mot les séparait d'intérêt et d'affection. Madame de Balançon, effrayée, ne sait comment rappeler à son beau-frère la condition que madame de Tournon a mise au mariage de sa fille. Peut-il espérer que la main d'Hélène lui sera demandée par le chef de la famille, lorsque chaque mot l'irrite davantage ? — Elle se lève, s'approche de monsieur de Varambon ; les mains jointes, les regards suppliants, elle lui dit : « Ma mère ! » et retombe dans le silence.

Cette démarche révèle à son mari l'appro-

bation qu'elle donne au projet de son frère; il en est frappé d'étonnement : mais il attend qu'ils soient seuls pour s'en éclaircir. « Quel motif, » dit-il à son frère, « vous fait renoncer à un état auquel vous étiez résigné ! » A cette question si positive, le souvenir d'Hélène occupe uniquement monsieur de Varambon; sa colère s'éteint, et il ne répond plus. Loin de braver son frère, il est prêt à se jeter à ses pieds, pour le prier de consentir à leur bonheur. Ce trouble, ce silence, sont un trait de lumière qui avertit monsieur de Balançon. Il regarde sa femme : son émotion, son inquiétude, achèvent de l'éclairer.

Il était bien déterminé à ne point céder aux sentimens de son frère. La fortune de sa famille lui tenait trop à cœur; et d'ailleurs, il se trouvait offensé de n'avoir pas été consulté. La tête appuyée sur ses mains, il ne pensait qu'aux moyens de détourner cet orage

Pendant qu'il se livrait à des réflexions

toutes contraires au bonheur de son frère , sa femme , ainsi que monsieur de Varambon interprétaient son silence suivant leurs désirs. — « Ma sœur est charmante , » dit madame de Balançon avec timidité ; « sa présence , celle de votre frère , jetteraient tant d'agrément dans notre intérieur ! » — « Madame , » reprit sévèrement monsieur de Balançon , « la volonté , les intérêts de votre mari , doivent seuls vous guider. J'estime mademoiselle de Tournon ; je rends justice à ses qualités , à ses vertus ; mais je doute que sa mère consente à la donner à un homme qui ne peut lui offrir qu'une légitime très-bornée. Au surplus , j'écrirai demain à madame de Tournon. » — « Ah ! chargez-moi de ce soin , » s'écria madame de Balançon ; « je connais mieux que vous ce qui peut blesser ou ramener ma mère. » — « C'est parce que je ne veux point de ces moyens captieux , de ces voies indirectes , présentées avec art , que j'écrirai moi-même. Si , après lui avoir déclaré la situation de mon frère , elle consent à lui donner sa fille , j'appellerai le ciel à té-

« moin que j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir, pour exécuter les dernières volontés de mon père. Je dois ajouter, madame, que si, par la suite, mademoiselle de Tournon se trouve heureuse, j'en serai satisfait; mais que, si elle a des peines, ni vous, ni elle, ne pourrez me les reprocher. »

Il se retira, laissant son frère et madame de Balançon désolés. Ils savaient trop que la moindre incertitude, la plus légère objection, révolterait l'orgueil de madame de Tournon, et qu'après, il serait impossible de la ramener. Madame de Balançon promit de se trouver chez son mari pendant qu'il écrirait cette lettre, et de chercher à adoucir et à modifier tout ce qu'elle jugerait pouvoir déplaire à sa mère. Cette promesse rendit un peu de calme à monsieur de Varambon; et il quitta sa belle-sœur dans une disposition d'esprit plus tranquille.

Cependant madame de Balançon ne put obtenir que son mari se prêtât à aucun des ménagemens que le caractère de sa mère

rendait nécessaires; elle ne put même lire cette lettre dont le sort de sa sœur dépendait. Son mari se borna à lui en dire les phrases qu'il croyait les plus douces, et qu'elle trouva bien propres à offenser madame de Tournon. Aussi lui écrivit-elle de son côté : elle lui peignit l'affection mutuelle d'Hélène et de monsieur de Varambon, et le bonheur qu'elle éprouverait en les conservant près d'elle, puisque sa propre destinée la séparait d'une mère qu'elle regrettait chaque jour. Elle lui parla avec effusion du noble caractère de son beau-frère; de ses talens, qui le rendaient propre à remplir toutes les places que le roi d'Espagne voudrait lui confier; de la faveur de don Juan, qui lui promettait pour l'avenir une situation brillante : enfin elle n'oublia rien de ce qui pouvait déterminer sa mère. N'osant pas lui rappeler que, sans interroger son cœur, elle l'avait donnée à un homme qui était loin de la rendre heureuse, elle revenait à cette affection mutuelle par laquelle elle espérait pouvoir la toucher. « Un mariage de convenance, » lui disait-elle, « peut donner

de la considération, placer dans un état que le monde envie, sans accorder aucune des jouissances dont l'âme soit satisfaite. »

— Elle n'avouait point que telle était sa situation; mais on sentait qu'elle désirait pour sa sœur un bonheur dont elle ne jouissait pas.

Le courrier qui devait porter sa lettre en France étant parti, elle alla rejoindre sa sœur, qu'elle trouva effrayée de tout ce que monsieur de Varambon lui racontait de l'entretien de la veille. En vain cherchait-il à la tranquilliser, le caractère de sa mère lui était trop connu.

Jusqu'au retour du courrier qui devait apporter la réponse de madame de Tournon, Hélène ne voulut voir monsieur de Varambon qu'en présence de sa sœur. Elle se sentait plus rassurée près d'elle; il lui semblait que leurs sentimens devenaient plus sacrés, plus solennels, lorsqu'elle entendait leurs sermens. « Que prétend mon frère? » s'écriait monsieur de Varambon. « Dites-lui

que ma résolution est irrévocable ; dites-le-lui chaque jour ; ajoutez même que, si madame de Tournon refusait son consentement, je n'en quitterais pas moins l'état qu'il veut me faire embrasser. » — « Ah ! » répondait Hélène, « si ma mère refuse son consentement, je renoncerai au monde, je prendrai le voile ; aucune autorité du moins ne pourra rien contre cette détermination. » — Monsieur de Varambon rejetait avec horreur un si cruel sacrifice. — Madame de Balançon cherchait à consoler sa sœur, et lui donnait des espérances qu'elle était loin de concevoir.

Monsieur de Balançon voyait la douleur de sa femme, le désespoir de son frère, les larmes d'Hélène. Ces trois personnes faisaient une famille à part ; et il sentait qu'elles le regardaient comme l'ennemi commun, à qui elles avaient à reprocher tous leurs chagrins. Il s'en inquiétait peu, et se persuadait que le temps en adoucissait l'amertume. Le temps ? Ah ! malheur à ce frère dénaturé ! malheur à celui qui voit des larmes sans

pitié , parce qu'il dit espérer du temps ! qui met sa dureté à l'aise , en appelant de froids calculs , pour s'absoudre des peines qu'il cause !

Cependant , gêné par les reproches qu'il aperçoit dans tous les yeux , il prend , pour s'absenter quelques jours , le prétexte d'aller faire sa cour à don Juan , et emmène avec lui Léopold qui voulait entrer au service.

Ce jeune homme ne pouvait se dissimuler qu'il y avait entre ses parens des dissensions dont le motif lui était inconnu. Choqué de se voir traité en enfant à qui l'on ne parlait point des affaires de famille , il partit avec une humeur qu'il se crut un grand mérite de ne pas manifester.

Les deux sœurs restèrent à la campagne avec monsieur de Varambon. Ils étaient inséparables. Que de momens de douce espérance ! Que de fois aussi leur cœur prévoyait un avenir affreux ! mais du moins celui que l'inquiétude tourmentait plus vivement , trouvait dans les deux autres ces soins

attentifs, ces promesses consolantes qu'une tendre affection peut offrir. Aussi malgré leurs peines, ces momens de douleur laissèrent dans leur âme le souvenir d'un temps heureux.

Monsieur de Balançon revint le jour où il avait calculé que la réponse de madame de Tournon pourrait arriver. Sa présence jeta toute la famille dans un état de contrainte qui gênait leurs mouvemens, et absorbait leurs pensées. Dans ce grand salon, séparés les uns des autres, placés à distance, c'était avec effort que chacun d'eux laissait échapper quelque mots à de longs intervalles.

Vers le soir, leur attention fut réveillée par le bruit d'une voiture. Bientôt ils virent paraître une femme de confiance, appartenant à madame de Tournon. Quel saisissement dans tous les cœurs ! Elle remit à madame de Balançon une lettre dans laquelle sa mère, dédaignant de parler du mariage proposé, redemandait Hélène, qu'elle di-

sait regretter d'avoir laissée trop long-temps loin d'elle.

Il était très-facile de voir que monsieur de Balançon l'avait offensée. Au lieu de lui répondre, elle chargeait sa fille de l'excuser en disant que des affaires l'empêchaient de lui écrire. Sa lettre était courte, sèche, et ne laissait rien connaître de ses intentions, quoiqu'elle les fit toutes deviner. — « Quand devez-vous partir ? » demanda madame de Balançon à cette femme. — « Demain, madame. » — « Ma sœur sera prête à vous suivre : jusque-là, allez prendre un repos dont vous devez avoir besoin après les fatigues du voyage. »

Dès qu'elle fut sortie, monsieur de Varambon s'approcha de son frère, avec une fureur concentrée qui donnait à tous ses traits une expression déchirante. — « Voyez votre ouvrage ! » lui dit-il ; « voilà ceux qui s'aimaient, qui auraient pu vous devoir leur bonheur ; les voilà à jamais malheureux ! et par vous ! Tout ce qui vous appartient, ceux que

vous ne voulez ni ne pouvez quitter, s'en prendront à vous de toutes leurs peines ! félicitez-vous ! »

Hélène s'était jetée dans les bras de sa sœur. Ses sanglots la suffoquaient : « Devant ta famille , » lui dit-elle , « parle ! rends-moi la justice de dire que je n'ai jamais conçu d'espérance qui pût blesser l'autorité de ma mère. » — Madame de Balançon, plus morte que vive, portait alternativement ses regards sur son frère, sur Hélène, sans pouvoir les arrêter sur son mari. Un détestable égoïsme le portait à n'aimer que lui seul, et il restait seul au milieu de sa famille.

Mal avec lui-même, fatigué des reproches des siens, il voulut prendre le ton d'une impérieuse autorité, en parlant à sa femme. — « Pourquoi vous fâcher ? » lui dit-elle ; « tout ici vous obéit. Ma sœur partira demain ; et, près de vous, je demeurerai soumise, mais désolée des peines que je vois à ceux qui me sont chers. »

Madame de Balançon passa la nuit près d'Hélène. La présence de leurs femmes occupées des préparatifs du départ qui devait avoir lieu de grand matin, forçait les deux sœurs à se contraindre. Que les courses de ces femmes, leurs voix aiguës, s'appelant entre elles, les ordres qu'elles avaient à demander, leur étaient importuns ! Ah ! qui ne sait combien le malheur craint le bruit, combien il aurait besoin de repos et de silence !

Dès que le jour parut, les deux sœurs se rendirent dans le parc ; monsieur de Varambon les y attendait. Il tomba à leurs pieds dans un état d'angoisse qui lui laissait à peine sa raison. — Hélène allait s'éloigner ! aucune puissance ne pouvait la retenir ! Il tenait sa main, celle de sa sœur, dans les siennes ; il les pressait sur ses lèvres, sur son cœur, avec un désespoir effrayant.

Madame de Balançon, uniquement occupée de leurs douleurs, s'oubliait elle-même ; il semblait qu'elle eût remis à souf-

frir, jusqu'à l'instant où elle ne pourrait plus rien pour les consoler. « Hélène, » dit-elle à son frère, « ne nous oubliera jamais..... Elle reviendra..... ma mère la rendra à mes prières. » — Monsieur de Varambon l'entendait sans la regarder, sans lui répondre. Occupé tout entier de mademoiselle de Tournon, il cherchait à pénétrer jusqu'à quel point elle croyait aux espérances qu'on voulait lui donner. — « Oui, » lui dit Hélène, « je vous reverrai; une voix secrète me l'assure. » — « Ah! » s'écria-t-il, « cette mère si absolue vous permettra-t-elle de vous rappeler le malheureux qu'elle vous oblige à délaisser? » — « Ne doutez jamais de mon affection, » reprit Hélène les yeux baignés de larmes. « Il m'est défendu de disposer de ma main; mais je puis me conserver libre. Je vous l'ai déjà dit : le voile, ou votre nom, voilà mon avenir. »

Monsieur de Varambon, à genoux près d'elle, lui répondait par des cris de douleur. — « Oh ! souvenez-vous, » lui dit-il, « du pouvoir que vous avez sur mon âme. Ces

défauts qui vous ont quelquefois effrayée, un seul regard ne les faisait-il pas disparaître ! Je devenais tout ce que vous vouliez que je fusse.... Avant de vous connaître, je croyais que le bonheur n'était qu'un vain nom ; en vous voyant, tous les sentimens qui donnent du prix à la vie sont entrés dans mon âme, je n'existe plus que pour vous !.... Ah ! par pitié, ne m'oubliez pas, ne m'abandonnez pas.... Si vous saviez combien vous pouvez me rendre malheureux, peut-être frémiriez-vous de votre empire. »

Hélène était effrayée de son désespoir. Pour la première fois, elle osa presser sa main dans les siennes; pour la première fois, elle le nomma « Auguste, son cher Auguste ! » Elle lui dit, en levant les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de son serment : « Pendant l'absence, n'ajoutez pas vous-même aux tourmens dont on nous accable; dites-vous chaque jour : elle n'appartiendra qu'à Dieu ou à moi. » — Le cœur de monsieur de Varambon était déchiré. Il trouvait affreux de recevoir une pa-

reille promesse , et ses lèvres se refusaient à la rejeter.

Quoiqu'il vît encore mademoiselle de Tournon , il lui semblait qu'elle était déjà loin de lui. Ce n'était plus que dans sa pensée qu'il croyait vivre. Ne sachant quel souvenir lui donner , une puissance inconnue offre à ses yeux l'anneau de mariage de sa mère , qu'il avait toujours porté depuis qu'il l'avait perdue. Il y tenait comme à la vie ; il le lui présenta. — « Je l'accepte, » dit-elle ; « une bague de mort et de deuil doit être sacrée. »

Madame de Balançon , voulant les arracher à cette horrible situation , dit à sa sœur : « J'aperçois la femme qui doit vous emmener ; tâchez qu'elle ne voie pas vos larmes. » Hélène tendit encore une fois sa main à monsieur de Varambon , et, saisissant le bras de sa sœur , elle se mit à fuir avec une vivacité qui prouvait la violence qu'elle se faisait. Elle ne voulut point entrer au château. Après avoir pressé madame de Balançon con-

tre son cœur, elle s'élança dans sa voiture. La femme qui devait l'accompagner s'y plaça. Hélène jeta un triste regard sur l'allée du parc où elle venait de laisser monsieur de Varambon. Elle le vit qui accourait. Pour lui éviter une séparation trop pénible : « Partez, partez, » dit-elle à ses gens ; et se cachant à tous les yeux, elle disparut.

Il arriva trop tard pour lui adresser un dernier adieu. Les bras étendus vers cette voiture qui fuyait, il ne remarquait pas la douleur de madame de Balançon. Elle s'approcha de lui : « Venez avec moi, » lui dit-elle. — « Non, non, » s'écria-t-il ; « jamais je ne reverrai mon frère ; mais croyez que je vous conserverai la plus tendre amitié : je reporte sur vous l'attachement que j'avais voué à ma famille. Je vous écrirai ; répondez-moi, une lettre de vous pourra toujours adoucir mes souffrances. Jugez si je vous aime ! » Il partit à l'instant sans qu'elle pût le retenir.

Madame de Balançon, abandonnée à elle-même, sentit pour la première fois l'isole-

ment où elle allait se trouver. Elle pleurait, et restait à cette place d'où elle avait vu s'éloigner tout ce qu'elle aimait. Elle regardait ce chemin, pleurait et restait. La voix de monsieur de Balançon se fit entendre. La crainte de le voir lui rendit des forces; elle se réfugia dans la chapelle du château. A genoux devant Dieu, elle pria pour son frère, pour Hélène, pour elle-même. Elle osa demander du courage, et se releva douce et patiente; si le poids de sa chaîne l'accablait encore, elle avait du moins la résignation d'une âme qui avait renoncé au bonheur.

Mademoiselle de Tournon poursuivait son voyage dans un état d'accablement qu'elle ne pouvait surmonter. La femme qui l'accompagnait lui rendit tous les soins d'une pitié respectueuse et discrète. La voyant un jour encore plus absorbée que la veille, elle osa lui dire : « Ne vous contraignez point, Mademoiselle; il est bien juste de s'affliger en quittant une sœur à qui vous êtes si chère. »

Hélène la regarda avec étonnement. Ce n'était donc point au souvenir de monsieur de Varambon qu'elle attribuait ses regrets ! Quel soulagement , de pouvoir se livrer à sa peine , et donner à ses larmes un motif que l'on ose avouer ! Elle pleure , et du moins elle ne sent plus cette oppression qui ne lui permettait pas de respirer. Cependant , à la dernière journée , cette femme hasarda de lui représenter qu'elle devait rappeler son courage ; car madame de Tournon serait justement offensée de lui voir plus de regret que de plaisir à revenir près d'elle. Hélène eut besoin d'un grand effort, pour paraître devant sa mère avec un visage tranquille.

Madame de Tournon la reçut avec l'air froid et grave qui lui était habituel. Cependant, elle se sentait intérieurement surprise et flattée de sa beauté. Ces six mois d'absence, de liberté, peut-être aussi ce premier amour, semblaient faire d'elle une personne nouvelle. Ses manières nobles n'avaient plus cet embarras que sa mère lui inspirait, avant

qu'elle en eût été séparée. Elle regardait sa fille avec un sentiment d'orgueil qu'elle dissimulait; et, dans la peur de paraître faible, plus elle était satisfaite, plus elle se montrait sévère.

Il y avait peu d'instans qu'Hélène était arrivée au Louvre, où sa mère demeurait, lorsque les portes de son appartement s'ouvrirent avec fracas : on annonça la reine de Navarre. Cette princesse venait souvent causer avec madame de Tournon. Elle cherchait près d'elle des conseils, plus que des consolations. Madame de Tournon donnait les siens avec l'âpreté de son caractère, mais gardait fidèlement les secrets qui lui étaient confiés.

Marguerite fut si frappée de la beauté d'Hélène, qu'elle en oublia le motif qui l'avait amenée. — « J'espère, » dit-elle à madame de Tournon, « que cette belle personne ne sera plus soustraite à tous les regards. C'est moi qui la présenterai à la reine ma mère. » — Voyant que cette proposition ne convenait point à madame de Tournon, elle ajouta : « Je veux ainsi témoigner l'affec-

tion que j'ai pour vous.» — Marguerite était si séduisante quand elle voulait plaire, qu'elle finissait par subjuguér tout ce qui l'environnait. Quelquefois même, elle était parvenue à dominer madame de Tournon.

Cette princesse , très-affable lorsqu'elle aimait, devenait d'une hauteur imposante dès qu'on lui avait déplu. Quel attrait pour ceux qui en étaient distingués ! Quoique légère dans ses goûts , elle était amie fidèle ; et son esprit gai , son air d'insouciance , laissaient deviner à peu de personnes qu'elle fût susceptible de passions qui pussent l'égarer. On ne soupçonnait pas non plus, qu'elle fût capable de ces desseins qui demandent une suite sérieuse. Très-jeune encore , ses mouvemens , son regard , son sourire , avaient un charme qui rendait son premier abord irrésistible. Hélène la contemplait avec une admiration dont elle fut flattée.

Madame de Tournon dit à Marguerite qu'elle était résolue à garder sa fille dans la retraite jusqu'après son mariage. La

seule pensée d'un mariage arrêté par sa mère, fit trembler mademoiselle de Tournon. Dans le besoin qu'elle avait d'un appui, la reine lui parut une puissante protectrice qui pourrait la défendre ; ses yeux imploraient sa pitié.

« Je ne souffrirai point, » dit Marguerite, en s'adressant à madame de Tournon, « que vous disposiez de votre fille, comme vous avez fait de sa sœur aînée. Elle doit embellir la cour ; elle sera près de vous, lorsque vous m'accompagnerez. N'y consentez-vous pas, Mademoiselle ? » — « Je serai trop heureuse de suivre madame, » répondit Hélène avec reconnaissance. Sa mère lui lança un regard de courroux qui n'échappa point à la reine : — « Ne vous fâchez pas, » dit-elle ; « je ne prétends point vous séparer de votre fille : mais je désire qu'elle connaisse le monde, avant que son sort soit décidé ; qu'elle jouisse des plaisirs de son âge. Vous serez témoin de sa conduite ; vous pourrez toujours la guider. Dès demain je présenterai Hélène à ma mère : jusque-là ne parlez point de son

arrivée. Je veux jouir de la surprise qu'excitera ce nouvel astre ; on peut , sans être bien habile , deviner qu'il embrasera plus d'un cœur. »

Madame de Tournon ne pouvait être séduite par ce langage hyperbolique , si fort de mode alors. Elle observa qu'il lui fallait plus d'un jour , pour arranger la parure de sa fille , et la préparer à sa présentation. Marguerite , toujours entraînée par les impressions du moment , ne souffrait point qu'on apportât d'obstacles à ses désirs. Plus madame de Tournon se montrait difficile , plus la volonté de la reine devenait absolue. — « Si la toilette de votre fille vous inquiète , » lui dit-elle , « je me charge de la diriger. Nous sommes à peu près de la même taille ; je vais lui envoyer un habit que j'avais fait faire pour moi : elle portera mes couleurs ; et je veux que tout en elle annonce une favorite. »

Assurément ce titre n'était point celui que madame de Tournon désirait pour sa fille , et

Marguerite s'amusait beaucoup de la colère qu'elle n'osait manifester. Son inquiétude lui causait une secrète satisfaction. Elle se plaisait à la punir du dédaigneux orgueil qu'elle mettait à blâmer ses plaisirs. Hélène n'était pas trop fâchée d'entrevoir un moyen d'échapper un peu à l'autorité de sa mère : son innocence ne lui permettait point de connaître le danger de cette faveur. D'ailleurs, elle était dans l'âge où l'on croit encore qu'avec des intentions pures, il est possible d'éviter les atteintes de la calomnie, ou les fautes de l'inexpérience.

La reine de Navarre resta long-temps. Toujours préoccupée du désir de voir souverain des Pays-Bas son frère le duc d'Alençon, qui avait pris depuis peu le nom de duc d'Anjou, elle voulait faire parler mademoiselle de Tournon de ces provinces, qu'il lui importait de connaître. Elle fut fort étonnée d'apprendre qu'Hélène avait peu quitté la terre de monsieur de Balançon. — « A quoi passiez-vous donc votre temps dans cette solitude ? » lui dit-elle. — « Je

jouissais de la campagne, Madame; un beau jour suffisait pour me rendre contente. » — Marguerite fut touchée de cette réponse. — « Un beau jour vous suffisait ! » dit-elle, en faisant un douloureux retour sur elle-même. — Elle à qui la variété des plaisirs laissait toujours de nouveaux désirs; pour qui l'importance, l'agitation des affaires n'étaient qu'un délassement; qui, au milieu de ces fêtes, de ces bals où elle paraissait ne chercher que l'amusement, n'était occupée qu'à conduire des intrigues politiques.

Elle considérait Hélène avec ce regard d'aigle qui lui était particulier, et qui semblait vouloir pénétrer dans la pensée. Tout-à-coup elle lui dit : « N'y avait-il donc personne dans ce vieux château ? » — Madame de Tournon s'empressa de répondre qu'il était seulement occupé par son gendre et sa fille. — « Alors, » s'écria la reine, « je conçois qu'un brillant soleil réjouisse plus le cœur qu'une conversation monotone. Mais revenons à mes projets pour demain. Je ne veux point que personne sache qu'Hélène

paraîtra à la fête que la reine ma mère doit donner au roi. Je me charge d'obtenir, un instant d'avance, la permission de l'amener avec moi. Elle me suivra, comme faisant partie de ma maison ; et je prononcerai son nom si bas, que je veux jouir de l'étonnement, et surtout de l'admiration qu'elle excitera. »

La cour de Catherine n'avait rien de stable, pas même l'étiquette. On ne la respectait, qu'autant qu'elle n'entravait point les affaires, ou ne troublait aucun des arrangemens de la vie. Marguerite savait très-bien que ce qui surprenait sa mère lui plaisait, et qu'elle serait satisfaite, si son fils paraissait amusé. C'était la servir, que de causer un instant d'intérêt, ou de curiosité, à ce prince ennuyé de toutes choses.

Après être restée quelques momens encore, Marguerite s'en alla. Aussitôt madame de Tournon dit avec humeur à sa fille : « Ne pouviez-vous pas répondre que ce voyage vous avait fatiguée ? Ne pouviez-vous pas

annoncer, une fois pour toutes, que vous détestiez le monde et ses fêtes tumultueuses ? » — « Comment haïr ce qu'on ne connaît pas ? » répondit Hélène. « La reine de Navarre m'a comblée de bontés ; j'y étais sensible. » — « Eh bien ! sachez, qu'à l'avenir, vous devez regarder dans mes yeux ce qui me convient, ou me déplaît, avant d'accepter, ou refuser aucune des propositions qu'elle vous fera. Un air froid affaiblira bientôt son engouement : au surplus, c'est un air qui n'éloignera point un mari ; et je le préfère, dans cette cour, à des succès dont vous pourriez rougir. » — « Mais, Madame, » reprit Hélène d'une voix douce et craintive, « pourquoi n'abandonnez-vous pas cette cour qui vous est si odieuse ? » — A ces mots madame de Tournon ne se posséda plus. Hélène lui opposa un silence respectueux qui redoublait sa colère. Heureusement qu'un page vint lui dire que la reine de Navarre la demandait à l'instant. Elle fut donc obligée de quitter sa fille, qui du moins put reporter ses pensées vers les heureux jours qu'elle avait passés chez sa sœur. — Quel contraste ! se disait-elle ; que

monsieur de Varambon ne peut-il me voir en ce moment ! il aurait pitié de ma situation. Un seul de ses regards qui paraîtrait me plaindre , suffirait pour me consoler.

Marguerite n'avait fait appeler madame de Tournon, que pour l'éloigner de son appartement. Dès qu'elle en fut sortie, deux femmes de la reine apportèrent à Hélène un habit de velours d'Espagne orangé, brodé en or; une fraise godronnée, de grandes manches tout en clinquant, la toque de même étoffe, ornée de plumes et de perles. Ces deux femmes dirent à mademoiselle de Tournon qu'elles avaient l'ordre de lui essayer cet habit, pour y ajouter ce qui pourrait manquer, afin qu'elle fût parfaitement habillée le lendemain. — Hélène, les yeux encore pleins de larmes, se laissa parer comme une victime. Combien elle eût préféré de rester seule, livrée à ses souvenirs et ses oraintes !

La reine de Navarre ne put garder longtemps madame de Tournon. Elle avait trop

à cœur de venir retrouver sa fille. Quoiqu'elle l'aimât avec passion, elle voulait par la crainte regagner l'empire que l'absence lui avait fait perdre. Quelle fut la surprise de cette ame altière, en voyant Hélène éclatante d'or et de perles ! Son air indifférent ne put même l'adoucir. La présence des femmes de la reine la forçait à se contraindre : mais elle n'attendit pas qu'elles fussent parties, et s'approchant de sa fille comme pour considérer sa coiffure, elle lui dit avec fureur : « Je crois que c'est un parti pris ; cependant nous verrons qui l'emportera. »

Dès que Marguerite avait formé un projet, quelque frivole qu'il fût, elle le suivait avec une ténacité dont rien ne pouvait la distraire. Le lendemain, sa première pensée fut pour mademoiselle de Tournon. Elle l'envoya chercher plusieurs heures avant le bal, et se fit un amusement du soin de sa toilette. Ses coiffeurs, ses femmes, ses brodeuses, furent employés à la parer. Hélène ne pouvait s'expliquer tant de bonté, qu'en

pensant que la reine de Navarre se plaisait à rendre heureux tout ce qui l'entourait.

A l'heure du bal, Marguerite entra chez la reine-mère, suivie de madame de Tournon, d'Hélène, et d'un grand nombre de dames belles et brillantes. Mademoiselle de Tournon les effaçait toutes ; et, comme Marguerite l'avait prévu, elle devint l'objet de la curiosité, de l'admiration générale. Catherine l'accueillit avec une bienveillance particulière ; le roi même lui adressa quelques mots obligeans.

Le duc de Guise vint la prendre pour danser. C'est lorsqu'elle fut au milieu de cette salle, éclairée par des milliers de flambeaux, que tous les yeux se portèrent sur elle. Hélène paraissait une personne divine ; on se rapprochait pour la voir, et l'on entendait de toutes parts un murmure d'étonnement et d'éloge. Son air de candeur, sa jeunesse, touchaient tous les cœurs, comme sa beauté attirait tous les regards.

Personne ne l'admirait plus que monsieur de Souvré. Dès qu'elle eut fini de danser, il s'approcha d'elle avec un empressement qui fut remarqué par la reine de Navarre. Sa charge de maître de la garde-robe, son crédit auprès du roi, l'estime publique, en faisaient un homme si considérable, qu'elle sentit une véritable satisfaction en le voyant occupé d'Hélène.

Monsieur de Souvré était favori de Henri III, qu'il avait suivi en Pologne; mais il n'avait jamais été confondu par le public avec ceux à qui l'on reprochait la conduite de ce prince. Le roi le voyait avec plaisir, lui parlait des affaires de l'état sans réserve, et prenait ses avis comme venant d'un attachement véritable, et d'une loyauté éprouvée. Plusieurs fois, il avait essayé d'arracher ce prince à la vie molle et efféminée qui lui faisait perdre l'amour de ses peuples. N'ayant pu y parvenir, ses tristes regards l'accusaient sans l'offenser. Le roi savait que, sujet fidèle, quoiqu'il le blâmât intérieurement, ses paroles tendraient toutes à le faire

respecter, que son épée serait toujours prête à le défendre. Aussi était-il consulté dans les affaires importantes, appelé dans tous les chagrins qui environnaient le trône; il jouissait de la considération que donnent une faveur reconnue et une estime méritée.

Ce favori, d'un caractère si rare, avait une sensibilité exaltée qui devait le rendre difficilement heureux. Il désirait que la femme qui consentirait à unir son sort au sien, voulût le suivre à la campagne, où il espérait pouvoir se fixer un jour. Son cœur était vertueux, ses goûts étaient simples, et la solitude lui faisait entrevoir un bonheur que la cour était loin de lui offrir. Dans les rêveries d'une ame tendre, il souhaitait que celle à qui il se dévouerait réunit tous les contrastes. Il fallait que l'innocence fût assez éclairée pour dédaigner le monde, et que l'expérience eût vécu assez retirée pour n'en pas connaître les dangers.

Poursuivi par ses pensées qui faisaient le charme et le tourment de sa vie, il soupirait

après une perfection qu'il ne rencontrait jamais, lorsque Hélène parut à ses yeux. Sa beauté, son air timide, cette mélancolie qu'elle ne pouvait vaincre, car elle regrettait toujours ceux qu'elle avait quittés, causèrent à monsieur de Souvré une émotion indéfinissable. Il resta comme frappé par un de ces enchantemens qui décident de tout l'avenir.

Marguerite avait suivi tous ses mouvemens et deviné presque toutes ses pensées, sans paraître l'avoir observé. Elle conçut dès-lors l'idée de faire servir cette passion naissante au succès du projet qui l'occupait depuis long-temps.

La reine de Navarre, au fond de son cœur, détestait Henri III, et ne pouvait oublier qu'il venait de la faire trembler pour le duc d'Anjou, qu'elle chérissait uniquement. Elle avait toujours devant les yeux la sûreté de ce frère bien-aimé compromise, et son bonheur impossible tant qu'il resterait en France. Aussi accueillait-elle avec pas-

sion les plaintes des Flamands mécontents. Elle entretenait des intelligences dans leur pays : elle savait qu'un grand nombre d'entre eux appelait ce prince pour les aider à secouer le joug espagnol, mais qu'il était résolu à ne se mettre à leur tête, qu'autant que son frère lui donnerait des secours d'hommes et d'argent. Marguerite ne s'aveuglait point sur la difficulté de les obtenir. Le trésor était épuisé ; le roi était jaloux de son frère. Cependant, elle ne désespérait pas de déterminer Catherine à consentir que le dernier de ses fils devint souverain des Pays-Bas.

Quelquefois elle tâchait d'éveiller la tendresse d'une mère ; plus souvent elle agitait son esprit crédule et superstitieux, et lui demandait, s'il était vrai qu'un devin eût prédit que tous ses enfans porteraient des couronnes ? — Catherine, livrée aux rêveries de l'astrologie, ne manquait jamais de répondre, en racontant cette prédiction avec complaisance. — Marguerite lui en faisait répéter les détails, qu'elle écoutait avec l'attention d'un esprit frappé. C'est ainsi que,

sous le prétexte de les bien connaître, elle les rappelait fortement à sa mère. La reine de Navarre appelait cela « semer. » Lorsqu'elle laissait Catherine pensive, elle se flattait qu'il en résulterait quelque décision heureuse pour son frère.

A la vérité, le duc d'Anjou ne porterait point le titre de roi : cependant il serait souverain d'un pays assez riche, assez puissant pour satisfaire l'ambition de Catherine. La reine de Navarre se persuadait que monsieur de Souvré, si fier du nom français, appuierait ce projet dans le conseil ; et qu'il pourrait engager le roi à vouloir qu'un fils de France fût maître d'un pays sur lequel sa maison avait d'anciens droits. Elle entrevoyait que les faiblesses de sa mère, et les vertus de monsieur de Souvré serviraient également les intérêts du duc d'Anjou.

Dans ces pensées, elle sentait combien il lui était important de s'attacher monsieur de Souvré. Aussi avait-elle remarqué avec joie l'émotion qu'il avait éprouvée. Elle espéra

qu'il serait attiré plus souvent chez elle par le désir de rencontrer Hélène ; et que cette première impression , qui avait été si vive , deviendrait bientôt un véritable attachement. Elle en parla à madame de Tournon , en l'assurant qu'elle favoriserait de tout son pouvoir un mariage si désirable. Mais elle lui fit sentir qu'il était nécessaire que personne ne devinât leur intention , au moins jusqu'à ce que monsieur de Souvré connût lui-même un peu mieux ses propres sentimens.

La haine du roi pour sa sœur égalait celle que cette princesse lui portait , et la puissance souveraine en rendait les effets plus redoutables. La méchanceté de ce prince était malheureusement bien connue ; mais sa faiblesse s'effrayait promptement des suites que pouvaient avoir ses violences. Alors il s'empressait de traiter avec ceux dont il avait eu l'imprudence de souhaiter hautement la perte , et qui avaient été assez heureux pour lui échapper. C'est ainsi qu'en apprenant l'évasion de son frère , il avait d'abord com-

mandé au duc de Montpensier de le lui ramener « mort ou vif, » et qu'après avoir retenu Marguerite prisonnière au Louvre pendant plusieurs mois, il s'était adressé à cette princesse pour le réconcilier avec le duc d'Anjou.

Elle y avait réussi, et le roi venait de ratifier la paix que sa mère avait signée. Il affectait de répéter qu'il la devait à l'intervention de sa bonne sœur Marguerite. Peut-être espérait-il que ces expressions d'une fausse reconnaissance retentiraient dans le cœur des calvinistes ; qu'ils ne verraient plus en elle la reine de Navarre, mais la sœur des Valois. En la rendant suspecte au parti réformé, il détruisait l'influence que son esprit et son adresse auraient pu lui donner. Dans les discordes civiles, les éloges d'un ennemi deviennent des accusations. Ils commencent par étonner, ensuite font naître la défiance, inspirent des réserves offensantes, et finissent par brouiller ceux que l'union seule rendait importants.

Henri III célébrait la paix par des réjouissances publiques ; mais , pendant qu'il paraissait livré aux plaisirs , son oreille restait ouverte aux délations , et son cœur disposé à la vengeance. Il considérait la mort comme une manière prompte et sûre de se débarrasser des gens qui se faisaient craindre.

La mort était alors l'expédient ordinaire dans les cas difficiles. Elle servait la vengeance des maris, et la jalousie des amans; elle débarrassait des ambitieux : c'était une ouverture pratiquée pour arriver à la fortune et aux places. Lorsqu'on n'avait pu réussir à faire assassiner son ennemi, ou son concurrent, on se battait dans des duels à outrance où souvent les deux partis succombaient. Pas de degré entre un déplaisir et une offense : on ne connaissait que la mort pour se venger. Le souverain même n'avait plus que la mort pour punir. La disgrâce était méprisée; plusieurs s'en seraient fait un titre d'honneur. L'exil ne pouvait avoir lieu dans un temps où ceux qui fuyaient la cour trouvaient partout une ville prête à ouvrir ses portes , et des soldats

disposés à les suivre. Au Louvre, ils étaient des courtisans impérieux; dans les révoltes, des chefs sanguinaires; et le peuple gémissant ne savait plus qui aimer, qui craindre, qui haïr.

Au milieu de tant de troubles et de malheurs, Catherine donnait tous les jours de nouvelles fêtes, qui, en amusant l'indolence du roi, devenaient pour elle un moyen de le gouverner. Elle terminait souvent ses soirées par un bal, ou par un concert. C'était chez elle que la famille royale se réunissait. Le roi, en la voyant ainsi chaque jour, conservait l'habitude de lui ouvrir son cœur sur toutes choses; et elle restait le centre des affaires et des plaisirs.

Sa magnificence surpassait les rêves les plus brillans de l'imagination. Aussi, Hélène avait été comme éblouie en entrant dans son appartement. Les fleurs, les parfums, l'éclat des lumières, les parures étincelantes d'or et de diamans; cette réunion des hommes les plus considérables et les plus

polis, de ces femmes dont les noms illustres rappelaient mille souvenirs fameux dans l'histoire, et dont la beauté semblait être la seule prétention, enchantèrent Hélène. Sa jeunesse ne voyait que les dehors. Elle remarquait avec surprise que, dans cette cour, tous les regards paraissaient obligeans, que toutes les paroles étaient bienveillantes. Son ame pure ne pouvait deviner que ces regards si doux, ces paroles si flatteuses, cachaient presque toujours des desseins perfides. Elle pensait qu'assurément monsieur de Varambon reviendrait de sa sévérité, s'il pouvait juger par lui-même de cette féerie contre laquelle il avait tant de préventions.

Marguerite faisait une cour assidue à la reine sa mère. Madame et mademoiselle de Tournon l'accompagnaient. Monsieur de Souvré, que sa charge attachait à la personne du roi, le suivait aussi chez Catherine. Il ne manquait pas de s'approcher d'Hélène, et restait toujours près d'elle sans avoir la force de s'éloigner.

Mademoiselle de Tournon, accoutumée à entendre vanter ses vertus, admirer la sagesse de ses conseils, l'étendue de ses lumières, le croyait incapable de faiblesse ou d'erreurs. Le roi, les reines le traitaient avec des égards qui prouvaient une profonde estime. Au milieu de cette cour gaillante et gaie, monsieur de Souvré lui semblait un être à part. Elle se trouvait heureuse qu'il eût paru quelquefois s'intéresser à sa jeunesse, et vouloir guider son inexpérience. Quoiqu'il fût aimable et fort jeune encore, l'idée qu'elle pût lui inspirer un attachement trop tendre ne se présenta jamais à son esprit. Aussi sans réflexion, sans projet, il s'établissait entre eux mille petits rapports de confiance et d'amitié. Il l'avertissait des usages d'une cour difficile. Les yeux d'Hélène le consultaient dans tous ses embarras. Elle ne pouvait être distraite du souvenir de monsieur de Varambon, mais les soins, la douceur, l'indulgence de monsieur de Souvré, devenaient pour elle une consolation. En entrant dans le salon de Catherine, son premier regard était pour lui.

Il n'y avait pas là d'ami exigeant, jaloux, mais utile, qui pût l'avertir que la moindre imprudence serait interprétée par des femmes légères dans leur conduite, et promptes dans leurs soupçons. Le cœur pur d'Hélène était sans réserve, sans défiance. Monsieur de Souvré, qui la voyait craignant la louange, indifférente à l'admiration, et ne paraissant tranquille et libre qu'avec lui, se laissait toucher par de naïves préférences dont elle s'apercevait à peine, et qui cependant le rendaient heureux. L'innocence et la jeunesse accordent souvent ces flatteuses distinctions sans le savoir : c'est encore le sourire gracieux et fugitif de l'enfance.

Madame de Tournon remarquait, avec un secret orgueil, l'attachement de monsieur de Souvré pour sa fille. Il possédait tous les avantages qui pouvaient flatter l'ambition d'une mère ; mais il ne déclarait point ses intentions, et elle cachait ses espérances. Cependant, bien convaincue du sentiment qu'il éprouvait, et ne voulant rencontrer ni obstacle ni délai de la part de sa fille, elle

croyait , par la crainte , prévenir toute résistance. Chaque jour son autorité se montrait plus rigoureuse. Hélène ne disait pas un mot que sa mère ne trouvât à la reprendre; elle ne faisait plus un pas qu'elle ne le jugeât inconvenant ou ridicule.

Le caractère impérieux de madame de Tournon avait toujours déplu à monsieur de Souvré. Cependant , depuis le retour de sa fille , il passait chez elle tout le temps dont ses devoirs lui permettaient de disposer. Souvent il remarquait qu'Hélène avait pleuré. Alors il se tenait debout près de la petite table où elle travaillait , et s'appliquait à chercher ce qui pouvait l'avoir affligée.

Mademoiselle de Tournon avait l'habitude de se placer loin du cercle qui était réuni chez sa mère. Les yeux baissés sur son ouvrage , sa pensée errait dans ce parc où elle s'était promenée si souvent avec monsieur de Varambon; elle se le représentait aussi inquiet , aussi malheureux qu'elle l'était elle-

même. Étonnée du silence de sa sœur, elle s'imaginait que sa mère avait arrêté ses lettres. Sûrement elle aura parlé d'Auguste ! Est-elle donc condamnée à n'avoir jamais de leurs nouvelles ? et des larmes tombaient sur son ouvrage. — Que de fois monsieur de Souvré avait vu ses chagrins ! Il les attribuait à la sévérité de madame de Tournon, et venait se placer entre elles, pour aider Hélène à cacher ses pleurs à sa mère.

Ces tendres soins, cette attention vigilante, n'échappaient point à mademoiselle de Tournon. Il avait l'air si doux, il lui inspirait tant de confiance, que s'il ne savait pas ses secrets, c'est qu'elle n'avait pas eu l'occasion de les lui dire, car jamais ils ne se voyaient seuls.

Cependant, un soir qu'on avait demandé madame de Tournon dans la chambre voisine, monsieur de Souvré dit à Hélène : — « Il est des momens où un ami véritable serait peut-être une consolation. » — « Oh ! » répondit-elle, « ne parlez pas d'amitié ;

mon cœur se briserait : si je disais un mot, je pleurerai sans pouvoir m'arrêter. » — « Quoi ! » reprit monsieur de Souvré, « êtes-vous donc si malheureuse, que la plainte et les larmes vous soient défendues ? » — « Ma mère va revenir, » dit-elle en tremblant ; « ne m'attendrissez pas sur moi-même. » — Ne pouvant maîtriser son émotion, elle courut se renfermer chez elle.

Il se sentit pénétré d'une compassion si tendre, que cet instant fit cesser toutes ses incertitudes. Mais c'est d'elle seule qu'il veut obtenir la permission de demander sa main. Une douce joie l'anime ; il espère que ces yeux, qui ont tant pleuré, pourront un jour lui exprimer amour et confiance.

En rentrant, madame de Tournon, surprise de ne point voir Hélène, lui dit avec aigreur : « Où est donc ma fille ? » — Cette voix perçante et forte le blesse, et le rappelle à lui-même. Il la regarde d'un air si étouffé, qu'elle sent le ridicule de son humeur.

Monsieur de Souyré , tête à tête avec madame de Tournon , ne savait trop comment soutenir la conversation. Tout-à-coup il lui dit : « Je suis un homme singulier ! Je ne me résignerais point à une union disproportionnée ; et je ne pourrais souffrir ce qu'on appelle un mariage de convenance. Mon cœur aurait besoin d'être sûr de l'affection d'une jeune personne ; avant d'oser lui avouer mes sentimens , et surtout avant que sa famille se mêlât de vouloir diriger son choix. » — « Pensez-vous , » reprit sèchement madame de Tournon , « qu'une famille qui se respecterait , consentît à laisser un homme venir assidûment près d'une jeune personne , sans que ses intentions fussent déclarées ? » — « Aussi , Madame , n'ai-je point formé d'engagement jusqu'à ce jour ; et il est vraisemblable que je n'en prendrai jamais , à moins que je ne trouve une aimable indulgence qui se prête aux rêves de mon imagination. »

L'esprit rempli du souvenir d'Hélène , il la peint sans vouloir parler d'elle. Il désire

une naissance illustre , un caractère doux qui lui promette le bonheur attaché à tous les âges de la vie. Madame de Tournon allait l'interrompre, lorsqu'ils s'empressa d'ajouter : « Je veux , en me mariant , prévoir une longue suite d'années heureuses , ne pas craindre les vieux jours qui seront consolés par de tendres soins ; mais je désire aussi que l'amour embellisse ce qui me reste de jeunesse ; car, Madame, j'ai plus de trente ans ; si les jeunes gens ne me considèrent pas encore comme un vieillard, ils croient déjà que je ne suis plus des leurs. »

« Je ne suppose pas , » repartit madame de Tournon , « que vous trouviez une seule mère , ayant un peu de prudence , qui attende tranquillement que votre cœur soit décidé. » — « J'ignore si cette mère prudente daignera m'entendre ; mais je sais que je serais à jamais malheureux, si je croyais devoir à son autorité le consentement de sa fille. »

Madame de Tournon avait l'air pensif ;

lui, restait comme absorbé dans ses réflexions. Un long silence s'établit entre eux : plus il se prolongeait, plus il devenait difficile à rompre. Enfin monsieur de Souvré s'écria : « Je suis sûr que je vous parais fort ridicule. » — « Non, mais égoïste comme le sont tous les hommes. » — « Pour égoïste, je ne m'attendais pas à cette accusation ; moi qui sacrifierais ma vie à... » — Il allait nommer Hélène, mais s'arrêtant, il ajouta vivement : « Daigneriez-vous, Madame, m'expliquer pourquoi vous me supposez ce méprisable défaut ? »

« Parce qu'après avoir été admis dans l'intimité d'une mère crédule ; après avoir cherché à obtenir les affections d'un jeune cœur qui ne se connaîtrait pas lui-même, et que vos soins auraient attiré l'attention du public, vous vous éloigneriez peut-être, au premier mot qui semblerait déranger votre beau système. Ignorez-vous, Monsieur, que ce public, qui se mêle de tout, blâme également les deux familles, lors-

qu'un mariage qu'il croit arrêté vient à manquer ? »

« Ah ! Madame , » reprit-il , « que vous me connaissez mal , ou que je me suis mal expliqué ! Mon désir serait de trouver une mère assez tendre pour vouloir être mon amie et celle de sa fille. Alors , soumis d'avance , je la rendrais l'arbitre de mon sort. Est-ce être bien coupable , que de répugner à ces mariages entre deux personnes qui se connaissent à peine , et dont les parens ont seuls décidé l'union ? Ne faut-il pas , Madame , accorder quelque temps pour chercher à plaire , et pour oser se flatter d'être aimé ? Je voudrais que celle qui daignerait me donner sa main , fût convaincue que mon caractère peut la rendre heureuse. Enfin , je désirerais obtenir d'elle-même son aveu , ou qu'elle-même prononçât son refus. » — « Ainsi vous interdriez à une mère les conseils d'une expérience éclairée ? » — « Non , Madame , mais votre sévérité me ferait peur. » — « Eh ! » reprit-elle avec hauteur , « pourquoi mêler

ma sévérité aux réflexions générales de votre esprit incertain ? »

Monsieur de Souvré retomba encore dans le silence. Que n'eût-il pas donné, pour qu'un tiers fût venu suspendre un entretien dans lequel il s'était engagé sans le prévoir, et bien plus tôt qu'il n'en avait eu l'intention ? — Madame de Tournon jouissait de son embarras. Choquée de ce qu'il prétendait en quelque sorte attaquer sa puissance, en cherchant à plaire à sa fille, au lieu de la devoir à sa volonté, elle était déterminée à ne pas dire un mot qui l'encourageât à s'expliquer avec plus de franchise. Il souffrait, s'agitait, et elle le regardait avec un air sévère et froid qui repoussait sa confiance.

Après avoir bien hésité, avoir résolu de parler, s'être promis de se taire, il lui dit : « Comment risquer de vous avouer, Madame, une sensibilité peut-être trop craintive ? mais si j'avais osé déclarer mes sentimens à mademoiselle de Tournon, et qu'en revenant près d'elle je la trouvasse triste ; que je crusse

m'apercevoir qu'elle a passé dans les larmes le temps où j'aurais été loin d'elle, peut-être aurais-je l'injustice de croire qu'on la force à me donner sa main : alors je serais le plus malheureux des hommes ; et, s'il faut vous l'avouer, je fuirais au bout du monde. »

« C'est donc ma fille, Monsieur, qui est l'objet de notre singulier entretien? » — « Vous le savez bien, Madame ! » — « Oui, Monsieur ; car je suis plus sincère que vous ne vouliez l'être, et voici ma réponse : Je ne consentirai jamais qu'un homme parle de ses sentimens à ma fille, avant que je ne l'aie autorisée à les écouter. Si vous ne me promettez point, sur votre honneur, de ne pas lui dire un seul mot qui ressemble à de l'amour, je serai obligée, à regret, de renoncer à vous voir. Mais si vous vous contentez de chercher à lui plaire ; si vous vous bornez à faire naître une préférence que vous méritez, et qui, je veux bien vous l'avouer, aura mon approbation, je continuerai à vous recevoir comme de coutume. »

Monsieur de Souvré réfléchissait à cet étonnant traité. — « Quoi ! Madame, pas un mot qui laisse deviner que je voudrais lui consacrer ma vie ? » — « Non , Monsieur , soyez près d'elle un frère , un ami attentif ; ou , si vous prétendez à sa main , que ce soit avec les formes usitées parmi nous ; enfin , un mariage qu'un tiers propose , dont la famille examine les convenances , et qui se conclut aussitôt qu'elle l'a approuvé. Cependant , si votre incroyable et rare modestie vous porte à penser qu'il vous faut un long temps pour être sûr d'être aimé , je veux bien céder à ces délicatesses qui me paraissent au moins assez inutiles. Au reste , je veux bien aussi vous dire que vous êtes le seul homme pour qui j'aurais une pareille condescendance. C'est vous donner une assez grande preuve de ma parfaite estime. »

Le ton sec et froid de madame de Tournon , son air d'une indifférence imperturbable effrayait monsieur de Souvré. — « Pardonnez-moi , Madame , » lui dit-il ; « mais je ne puis dissimuler ce que j'éprouve. Vous me

faites trembler, comme si vous m'annonciez un malheur. Est-ce ainsi que l'espérance d'obtenir la main de mademoiselle de Tournon doit se faire sentir à mon ame ?» — «Je ne vous connaissais pas, Monsieur, un esprit si romanesque; il me laisse plus étonnée que vous ne pouvez l'imaginer. Mais je dois me trouver demain de bonne heure chez la reine de Navarre; permettez que je me retire. »

« Encore un seul mot, Madame; excuseriez-vous mon cœur inquiet, si je vous supplie de ne point parler à mademoiselle de Tournon de l'entretien que vous venez de m'accorder? Qu'elle ignore, Madame, que j'ose prétendre à sa main, que vous daignez me la faire espérer; qu'enfin je la revoie sans lui causer d'embarras, et qu'elle continue à me parler sans contrainte. » — «Je veux bien avoir encore cette déférence pour des délicatesses, des subtilités de sentiment que je n'approuve cependant point; mais en même temps je vous répète, Monsieur, que

si vos assiduités éveillent l'attention du public, il faudra penser de nous voir. »

A ces mots elle se leva, et salua monsieur de Souvré, qui n'eut pas le courage d'ajouter un mot de plus, quoiqu'il se persuadât qu'il n'avait rien dit de ce qu'il fallait dire; que surtout il n'avait pas dit la moitié de ce qu'il avait à dire. En s'en allant, il réfléchissait à ce caractère dur que rien ne pouvait émouvoir. Il reconnaissait que c'était de la raison, mais il eût préféré un peu de faiblesse.

Madame de Tournon était aussi restée à réfléchir. Elle désirait, avant tout, unir sa fille à monsieur de Souvré. Elle résolut de faire part de toute cette conversation à la reine de Navarre, qui, la première, lui avait donné l'idée de ce mariage.

Lorsque monsieur de Souvré revit mademoiselle de Tournon, il observa attentivement sa figure, ses moindres mouvemens. Le ton simple et naturel d'Hélène, son regard tranquille et doux lui prouvèrent que

les espérances qu'il osait concevoir lui étaient encore inconnues. Il redevint libre, confiant, et jamais il ne s'était senti plus heureux.

Cependant elle était triste, rêveuse, et ne cessait de penser à sa sœur et à monsieur de Varambon. Elle n'avait pas été longtemps éblouie par les magnificences de la cour de Catherine. Cette fausse gaieté, qui si souvent cachait de grands chagrins, l'importunait. Cette agitation, qui ne laissait le temps, ni d'éprouver un regret pour ses amis, ni de faire un retour sur soi-même, lui était insupportable. Bientôt il n'y eut plus que monsieur de Souvré qui obtint d'elle une demi-attention.

Un jour que Marguerite s'était retirée dans son cabinet, pour causer avec madame de Tournon, Hélène était restée dans le salon en attendant leur retour. Monsieur de Souvré arriva, et, satisfait de la trouver seule, il s'approcha d'elle, et se plaignit doucement de l'indifférence qu'elle paraissait montrer pour toutes choses. — « Vous ne savez donc

point que je ne vis pas ici ? » lui dit-elle avec un triste sourire : « je n'existe que chez ma sœur ; j'y étais si heureuse ! » — Je ne comprends pas trop , » répondit-il d'un air affligé, « comment un souvenir, quelque cher qu'il soit, peut empêcher d'accorder un léger intérêt aux amis présens ; enfin , je ne saurais expliquer ces mots : « *Je ne vis pas ici.* » — « Ah ! reprit-elle, je veux vous initier dans les mystères de cette existence intérieure qui a bien du charme. Par exemple , l'heure qui marque pour vous le temps où les devoirs et les plaisirs vous attendent , est pour moi l'heure qui me rappelle les douces occupations dont nos journées étaient remplies chez ma sœur. Ma mère m'ordonne de la suivre au bal ? alors ma personne danse , s'arrête , pour ainsi dire, sans que je m'en mêle ; mon esprit est à la petite table de ma sœur où je dessinais tous les soirs. Comprenez-vous ma pensée à présent ? » — « Beaucoup trop, Mademoiselle ; et je vois que personne ici n'obtient de vous la plus légère attention. » — « Voilà qui est exagéré , » lui dit Hélène d'un air doux , mais inattentif ; « de votre

part même, c'est une injustice : si je ne vous rencontrais pas dans le monde, je m'en irais souvent sans avoir parlé à qui que ce soit. »

Ces mots flatteurs étaient dits d'un air si tranquille, si distrait, qu'ils désolèrent monsieur de Souvré. Combien il eût préféré le silence, et même l'humeur, pourvu qu'il en eût été directement l'objet ! Il fut prêt à s'écrier ; « Pensez-vous à moi ? Est-ce bien à moi que vous parlez ? » — Cependant, faible comme on l'est en aimant, il n'osa pas se plaindre, et reprit : « Si vous daignez honorer mon dévouement d'un peu d'estime, ne pourriez-vous pas me confier ce qui cause si souvent vos larmes ? elles m'affligent quand je les vois ; et je m'en tourmente encore lorsque je ne suis plus auprès de vous. »

« J'ai été élevée avec ma sœur ; c'est ma première amie. Je l'ai suivie lorsqu'elle a quitté la France ; j'étais l'objet de ses plus tendres soins, de sa plus vive affection ; et depuis qu'on m'en a séparée, j'ignore tout ce qui la concerne. » — « Est-ce qu'elle ne

vous écrit pas? » — « Peut-être me blâmez-vous ; mais je ne puis m'empêcher de croire que ma mère ne m'a point données lettres. » — « Pourquoi donc ? » reprit-il étonné. Y a-t-il au monde un sentiment plus touchant que l'affection entre deux sœurs ? » — « Lorsque je suis revenue près de ma mère , mes regrets ont paru la blesser. Elle s'est moquée de ces amitiés passionnées. Ma tristesse la faisait rire ; et il ne m'a plus été permis de m'informer de ma pauvre sœur : du moins , quand je veux parler d'elle , ma mère se montre si mécontente , que je n'ose pas ajouter un mot. Ah ! que je serais consolée , de savoir seulement qu'elle se porte bien , et de lui dire que je ne l'oublie pas un instant ! »

Monsieur de Souvré fut bien tenté de proposer à mademoiselle de Tournon d'écrire à sa sœur , et de l'assurer qu'il se chargerait d'envoyer sa lettre. Mais est-ce lui qui engagerait une jeune personne à se cacher de sa mère ? Non : il n'aura point cette faiblesse ;

cependant, il voudrait bien consoler Hélène.

Revenu chez lui, son esprit ne s'arrêtait qu'à la résolution de ne l'entraîner dans aucune démarche à l'insu de sa mère. Après y avoir bien pensé, l'idée lui vint d'écrire à madame de Balançon. Il l'avait connue au Louvre, à l'époque de son mariage : sa place lui avait procuré plusieurs fois l'occasion d'obliger monsieur de Balançon. Il se persuada qu'elle lui saurait gré de lui apprendre l'inquiétude qui tourmentait sa sœur.

Il rêva long-temps aux moyens de donner à cette lettre une tournure assez simple, pour qu'elle ne surprît point madame de Balançon : mais fortement occupé d'Hélène, son intérêt se découvrait à chaque ligne. « Assez heureux, écrivait-il, pour voir quelquefois » mademoiselle de Tournon, je suis témoin » de la peine qu'elle éprouve d'être séparée » de madame sa sœur. »—O aveuglement des passions ! la délicatesse de monsieur de Souvré lui fait dire seulement qu'il voit Hé-

lène *quelquefois*, et cette lettre même ne prouve-t-elle pas sa confiance en lui, et le sentiment qu'elle lui inspire? Imprudent! qui n'aperçoit pas l'inconvenance d'une pareille démarche, et ne sait pas non plus quel cœur il va déchirer!

Il continuait à instruire madame de Balançon du chagrin de sa sœur. — « Made-
» moiselle de Tournon se désespère de n'a-
» voir jamais de vos nouvelles. Elle craint
» que madame sa mère, éprouvant un peu
» de cette jalousie maternelle qui tourmente
» souvent les mères les plus raisonnables, ne
» lui ait caché vos lettres. Me refuserez-vous,
» Madame, le bonheur de rassurer made-
» moiselle de Tournon? Elle désire unique-
» ment d'apprendre que vous vous portez
» bien, et que vous êtes convaincue qu'elle
» ne peut vous oublier. Je trouverai le moyen
» de faire parvenir à mademoiselle votre
» sœur ces paroles consolantes; car madame
» sa mère ignore qu'elle a daigné me parler
» d'une inquiétude si naturelle et si vive.

» Pardonnerez-vous, Madame, à un homme
» que vous ne vous rappelez peut-être plus,
» d'oser s'adresser à vous avec tant de con-
» fiance ? Il est au fond de mon cœur un
» espoir qui me servirait d'excuse, s'il m'é-
» tait permis de l'avouer ; mais le silence
» m'est prescrit. Je suis donc condamné,
» Madame, à vous dire seulement que per-
» sonne n'éprouve pour tout ce qui vous
» appartient, un attachement plus pur, et un
» respect plus profond.

» SOUVRE. »

Madame de Balançon reçut cette lettre devant son mari, et comme font beaucoup de gens, elle la considéra long-temps avant de l'ouvrir. Elle s'étonnait de voir une écriture inconnue, le timbre de France ; elle examinait le cachet. Sa surprise excita la curiosité de monsieur de Balançon. Il s'approcha de sa femme, qui fut obligée de lire haut la lettre de monsieur de Souvré.

Après l'avoir écoutée attentivement, monsieur de Balançon la prit et la relut, s'arrê-

tant à chaque expression. — « Rien de plus clair, » s'écria-t-il ; « c'est un mariage arrangé. Je serai charmé d'en donner la nouvelle à mon frère. » — « Seriez-vous assez cruel ! » — « Oh ! je n'aurais garde ! Il vaudrait mieux ménager sa folie ! Non, non, je vais moi-même lui faire parvenir cette bonne fortune ; » et prenant la lettre, il ramassa jusqu'à l'enveloppe que madame de Balançon avait jetée en brisant le cachet, et sur laquelle était son nom. — « Tout cela arrivera à la fois à mon sensible frère, » reprit-il, avec le rire d'une méchanceté satisfaite.

En quittant sa belle-sœur, monsieur de Varambon s'était retiré dans une petite terre qui lui appartenait. Là, seul, il s'abandonnait à la plus sombre mélancolie, et devenait chaque jour plus atrabilaire. L'injustice de ses parens, ce premier mécompte dans l'attachement des siens, lui faisait mépriser les hommes, et même douter d'Hélène : alors il détestait la vie. — « M'aimera-t-elle toujours ? » se demandait-il dans ses promenades,

dans sa solitude, le matin, le soir, à toutes les heures.» Elle m'a dit qu'elle n'appartient qu'à Dieu ou à moi... mais sa mère!... mais l'absence!...»

Dans des momens plus doux, il croyait à la fidélité de son affection, et se persuadait qu'elle pourrait adoucir le caractère de sa mère; qu'elle résisterait aux illusions d'une pour séduisante et dangereuse. Alors il embellissait sa maison; il s'entourait de tous les objets qu'il savait lui plaire. Avec quelle joie il arrangeait, dans le jardin, une place semblable à celle qu'elle avait choisie dans le parc de sa sœur, la place qu'elle nommait la sienne! Pendant qu'il y travaillait, il se représentait sa surprise, et il était heureux.

En renonçant à l'état ecclésiastique, monsieur de Varambon s'était empressé d'écrire à sa famille que, depuis bien des années, il méditait cette résolution, devenue irrévocable. Mais c'était surtout à Hélène qu'il voulait le persuader. Son amour jaloux aurait trop craint la reconnaissance de celle qu'il

aimait, si elle eût pu croire qu'il lui avait fait un grand sacrifice.

Aussitôt après avoir quitté le château de monsieur de Balançon, il s'était adressé à don Juan, pour lui rappeler la bienveillance qu'il lui avait promise. Il ne la désirait, que pour offrir à mademoiselle de Tournon un état plus considérable que celui qu'il pouvait naturellement lui donner. Son ame ardente recevait si vivement les impressions les plus opposées, que tantôt il regardait la médiocrité comme un bonheur, lorsque pour lui Hélène voudrait s'en contenter, et d'autres fois aucune fortune n'était assez brillante pour le satisfaire, quand il pensait qu'elle lui devrait chaque jour des jouissances nouvelles.

Il attendait la réponse de don Juan, lorsqu'on lui remit un paquet cacheté, qu'il ouvrit avec empressement. Que devint-il en trouvant la lettre de monsieur de Souvré, avec un mot de son frère, qui lui disait seulement : « Jugez et les autres et vous-même ! »

Monsieur de Varambon resta devant cette lettre, comme frappé de stupeur. Il la considérait sans pouvoir en croire ses yeux. Voilà donc celle qu'il adorait !... Avec quel déchirement de cœur il pense que monsieur de Souvré voit souvent mademoiselle de Tournon ! qu'elle lui parle de ses peines ! et dans le secret ! et à l'insu de sa mère ! Sûrement il possède toute son affection, puisque elle, si douce, si timide, se permet cette confiance mystérieuse et condamnable. Vingt fois il relit, en frémissant, ces mots : « Madame sa mère ignore qu'elle a daigné me parler d'une inquiétude si naturelle et si vive. » — Il ne doute plus de la perfidie d'Hélène ; et sa douleur s'exhale par des cris qu'il n'entend point, par des larmes qu'il ne sent pas. Furieux, il se demande : Quelles sont donc les espérances que cet homme présomptueux n'ose avouer ?

L'infortuné ! comme il remarque tout ce qui doit l'affliger ! et la pensée que peut-être cette lettre n'est pas autorisée par Hélène, qu'elle ignore peut-être cet espoir secret ;

cette pensée ne s'offre pas une seule fois à son esprit ! il souffre , il se désespère.

Son agitation l'ayant conduit dans le jardin, il renverse ce banc semblable à celui où il a reçu la promesse d'Hélène ; puis il reste saisi d'effroi , car c'est lui-même qui a détruit un souvenir consacré ! — Sûrement elle n'y viendra pas ! elle n'y viendra jamais !.... et il tombe anéanti par la douleur.

David , ancien valet de chambre qui l'avait soigné dans son enfance , le savait malheureux. Quoique simple et naïf , il étudiait son maître depuis trop long-temps , pour ne pas deviner ses peines ; et quand il le voyait plus affligé que de coutume , il ne permettait point qu'un autre que lui l'approchât. Dans cet instant même , il accourt le chercher , et le trouve épuisé par ses larmes. Il lui annonce l'arrivée d'un officier envoyé par don Juan , et lui remet une lettre qu'il avait apportée.

Ce prince lui renouvelait ses promesses , et pourtant lui représentait la grandeur du

sacrifice qu'il voulait faire. — Monsieur de Varambon y pense pour la première fois ; mais c'est parce qu'il ajoute aux torts d'Hélène. Il lui fait un crime de l'amour qu'il éprouve , de l'infortune qui le menace. Comme elle a récompensé sa tendresse ! lui qui n'aspirait qu'à donner sa vie pour elle ! S'il porte ses regards sur les avantages qu'il a rejetés , c'est parce que pour elle il les a perdus.

Cependant David ose lui rappeler que la personne envoyée par don Juan l'attend. — Monsieur de Varambon , forcé d'aller la trouver , ne sait comment il pourra cacher le trouble qui l'agite. — Cet officier lui apprend que le prince le demande sans retard , qu'il va faire un voyage , et désire lui parler avant de l'entreprendre. Monsieur de Varambon , trop malheureux pour supporter l'idée de voir des indifférens , refuse : mille obstacles invincibles se présentent. — Cet officier , jaloux d'exécuter les ordres qu'il a reçus , n'écoute rien : il exagère l'anxiété de don Juan , le besoin qu'il a de s'entretenir

avec un ami au moment de s'éloigner. —
« Un ami ! s'écrie monsieur de Varanbon. Savez-vous ce que c'est qu'un ami ? Apprenez que personne ne m'aime ; » et il retombe, honteux de s'être laissé emporter par la douleur.

Après un pénible effort pour revenir à lui-même, il articule quelques excuses, avoue qu'un profond chagrin l'accable. Cet homme, le croyant adouci, renouvelle ses importunes prières. Monsieur de Varanbon, excédé par l'entêtement d'un zèle qu'il est impossible d'arrêter, n'a plus la force de se défendre ; il consent à partir, pour ne plus entendre cette voix qui le blesse, ni se croire obligé d'y répondre.

Dès qu'il est arrivé chez don Juan, ce prince le prend à part, lui confie qu'un projet qui l'occupe depuis quelque temps, l'oblige de se rendre incognito à la cour de France, et il l'invite à l'accompagner. — Cette proposition lui découvre un nouvel avenir. Il lui serait donc possible de revoir

Hélène ! mais ce n'est pas à la cour qu'il veut la chercher. Il ira de son côté, ne se fera connaître à personne, prétend la trouver seule et lui reprocher amèrement sa perfidie. Tout à cet idée, il refuse, prétexte des affaires, allègue sa santé. Son changement est si grand, que don Juan n'insiste plus.

Cependant ce prince mettait un intérêt particulier à se faire suivre par un des beaux-frères de madame de Balançon. Il espérait que sa mère, par sa place, pourrait lui devenir utile ; que peut-être même, et sans qu'elle s'en doutât, il parviendrait par elle à connaître les ressorts mystérieux d'une cour si remplie d'intrigues. Après y avoir bien pensé, il dit à monsieur de Varambon qu'il emmènerait Léopold, et que ce jeune homme, entré au service depuis peu, serait sans doute charmé de faire ce voyage.

Encore une inquiétude pour monsieur de Varambon ! Le séjour de son frère à Paris peut le faire découvrir. Où se cacher ? que deviendra-t-il dans ces heures de souffrance,

avant d'avoir pu parler à mademoiselle de Tournon ? Tout se réunit donc pour le tourmenter !

Don Juan fut plusieurs jours occupé des préparatifs de son voyage. Monsieur de Varambon, obligé de rester près de lui jusqu'à son départ, pouvait à peine résister à l'impatience qui le dévorait. Au moment de monter en voiture, il reçut une lettre de madame de Balançon. Cette parfaite amie cherchait à affaiblir l'impression qu'avait dû lui causer la lettre de monsieur de Souvré. Elle lui faisait remarquer qu'il n'y avait de bien clair que la tristesse d'Hélène, les intentions de madame de Tournon, et les espérances de monsieur de Souvré, qui pouvaient être ignorées par sa sœur.

L'amitié de madame de Balançon ne voulut rien omettre de ce qui devait consoler monsieur de Varambon. Elle ajouta qu'il lui paraissait simple que sa mère désirât marier Hélène à monsieur de Souvré ; mais connaissant son extrême délicatesse, elle

était bien sûre qu'il s'éloignerait, dès qu'il saurait que son cœur était donné. Pour achever de calmer son beau-frère, elle faisait de monsieur de Souvré l'éloge qu'il méritait. Ah! qu'elle connaissait mal la jalousie! loin de l'apaiser, elle ne fit que l'irriter davantage.

Pendant qu'il éprouvait toutes ces douleurs, Hélène ne cessait de s'occuper de lui. Toujours en présence de sa mère, elle craignait qu'on ne devinât sa pensée. On observait son silence, on interrogeait ses yeux; ses paroles étaient relevées avec aigreur, tous ses mouvemens étaient contrariés. Ce n'était que le soir, retirée dans son appartement, qu'elle s'abandonnait à ses souvenirs. Elle regardait la bague que monsieur de Varambon lui avait donnée en la quittant; cette bague que sa mère avait portée jusqu'à sa mort. Hélène se promettait aussi de ne s'en séparer jamais. « Ce ne sera qu'après moi, » disait-elle, « qu'on pourra me l'ôter. » Une sorte de pieuse superstition la lui faisait tenir dans ses mains pendant sa prière. Avec

quelle tendre ferveur elle demandait à cette mère enlevée si jeune, de veiller du haut du ciel sur le bonheur de son fils !

Depuis que monsieur de Souvré avait écrit à madame de Balançon , il était plus gai ; il ne sentait que le bonheur d'avoir fait une démarche qui pourrait rendre un peu de tranquillité à mademoiselle de Tournon ; on lui voyait un air content qui le faisait paraître encore plus aimable.

Ces nouveaux sentimens n'échappèrent point à madame de Tournon. Elle se flatta que monsieur de Souvré commençait à plaire à sa fille , et qu'il ne tarderait pas à se déclarer. Comme elle se félicitait d'avoir, sans faiblesse , interrompu toute communication entre les deux sœurs ! elle pensait que cette séparation absolue avait pu seule guérir le cœur d'Hélène. — « Elle a souffert, sans doute , » se disait-elle, « mais c'était nécessaire. » Dans son orgueilleuse satisfaction, elle se demandait fièrement qui aurait été comme elle sans pitié ? Elle jetait les yeux

autour d'elle avec hauteur, et se grandissait encore, en se félicitant d'avoir mis fin à un amour d'enfans qui lui paraissait bien plus insensé, depuis qu'un parti plus considérable flattait son ambition. Cependant pouvait-elle oublier qu'ayant, en quelque sorte, promis à sa fille aînée de consentir au mariage d'Hélène avec monsieur de Varambon, elle avait contribué à entretenir le sentiment qui allait faire le malheur de deux ames jeunes, sensibles, et menacées d'un long avenir ?

La satisfaction de madame de Tournon la disposa à un peu plus d'indulgence; elle regardait sa fille avec moins de sévérité, se plaisait même à s'occuper de sa parure. Mademoiselle de Tournon jouissait de ce moment de calme, sans trouver ni dans son cœur, ni dans sa conduite, qu'elle eût mérité ou la rigueur passée, ou les bontés actuelles de sa mère.

On apprit à la cour de France que don Juan allait y arriver, et qu'il avait l'intention d'y paraître incognito. Dès-lors on ré-

solut de lui rendre assez d'honneurs, pour lui apprendre que l'incognito n'est qu'un transparent, à travers lequel le rang et la personne sont toujours reconnus. On voulait surtout lui prouver qu'on n'avait pas oublié la magnificence extraordinaire avec laquelle, dans son gouvernement du Milanais, il avait reçu le roi à son retour de Pologne.

Hélène était ravie de revoir don Juan. Elle pensait qu'en le rencontrant chez les reines, il se souviendrait de l'avoir vue au château de Balançon; que peut-être même il viendrait lui faire une visite. L'espérance de savoir des nouvelles de sa sœur, d'amener ce prince à parler de monsieur de Varambon, lui causait une joie qui l'embellissait; le sourire était sur ses lèvres; tout l'enchantait. Jusque-là, elle avait paru d'une beauté admirable; mais sa gaité la rendait charmante, et elle avait l'air d'une personne nouvelle. La reine de Navarre était assez embarrassée, de se trouver en présence de ce prince contre lequel elle ne cessait d'exciter les Flamands. Cependant, elle n'en soignait

pas moins sa parure avec une recherche particulière. La réputation de don Juan avait quelque chose de si merveilleux, que son nom seul, que le désir de s'en faire remarquer, animait toutes les femmes; l'agitation était générale.

Catherine préparait des fêtes pour chacun des jours qu'il resterait à Paris. Le faste des cérémonies pompeuses, un luxe élégant dans les plaisirs, rien n'était oublié. C'était le héros de l'Espagne, l'un des plus grands capitaines du siècle, qu'on voulait honorer; et l'incognito permettait à l'enthousiasme de passer les bornes de l'étiquette. Le roi nomma monsieur de Souvré pour aller recevoir don Juan, et l'accompagner. Ce prince, en le voyant, ne put se dissimuler que son arrivée était attendue. Il se promit du moins d'agir avec assez de prudence, pour que ses projets restassent ignorés.

Monsieur de Souvré ne pouvait se lasser d'admirer sa figure belle, noble et guerrière. Cette politesse d'un véritable preux, ce ca-

ractère passionné qui donnait du brillant à chacune de ses expressions, tout en lui avait de l'éclat. Les manières douces, l'esprit insinuant de monsieur de Souvré offraient un contraste qui ne lui faisait rien perdre. Son respect libre, et qui semblait volontaire, ses louanges sans adulation, enfin les habitudes que donnent une grande naissance et un état considérable, frappèrent également don Juan; ils se sentirent touchés d'une estime réciproque.

Le roi, les reines reçurent ce prince avec des égards d'autant plus flatteurs qu'ils paraissaient ne s'adresser qu'à sa personne. Il resta comme ébloui de la beauté de Marguerite; elle avait voulu l'enchanter, et elle y réussit. Il ne voyait qu'elle; et ne cessait d'admirer son extrême ressemblance avec sa sœur, l'infortunée reine d'Espagne.

Madame et mademoiselle de Tournon accompagnaient la reine de Navarre. Don Juan parut charmé de revoir Hélène; il le témoigna si vivement, que Marguerite en fut éton-

née. — La personne qu'elle se plaisait à distinguer serait-elle dévouée à ce prince? Devenirait-elle contraire aux intérêts du duc d'Anjou? — Elle saisit un moment où il s'était un peu éloigné, pour dire à mademoiselle de Tournon: « Vous ne m'aviez jamais parlé de don Juan; si j'avais su qu'il eût été admis dans le vieux château de monsieur de Balançon, je n'aurais pas plaint avec tant de candeur votre solitude. »

Hélène, un peu blessée du ton mécontent et railleur de la reine de Navarre, lui répondit: « Don Juan a passé une seule fois vingt-quatre heures dans ce vieux château, Madame; c'est peut-être assez pour n'avoir pas été oublié; mais ni sa présence, ni son souvenir, n'auraient pu dissiper l'ennui dont vous me supposiez accablée chez ma sœur. »

Monsieur de Souvré entendit cette réponse; elle lui rendit un calme, une douceur dont il lui savait gré, sans oser le lui dire. La joie que don Juan avait témoignée en retrouvant Hélène, lui avait aussi causé une

surprise pénible. Les sentimens de ce prince étaient si vifs; son regard, ses paroles étaient si animés, que chaque impression nouvelle semblait l'occuper uniquement.

Il échappa aux attentions du roi, et à l'entretien de Catherine, pour se rapprocher de la reine de Navarre. Henri III, sans qu'on en pénétrât le motif, cherchait depuis quelque temps à dire à sa sœur des choses flatteuses; il s'avança pour demander à don Juan, si Marguerite n'était pas le plus bel ornement de sa cour? — « Le plus bel ornement du monde entier, » répondit ce prince; « le ciel l'a créé dans un moment de magnificence. »

Marguerite ouvrit le bal avec lui; et bientôt l'admiration qu'elle lui inspirait devint l'histoire de la cour. Lorsqu'il eut ramené la reine de Navarre près de Catherine, tous les spectateurs se rangèrent pour faire place à un ballet en l'honneur de don Juan. Les plus grands seigneurs, les plus belles femmes, habillés dans les différens costumes

des pays composant la monarchie espagnole, représentèrent des danses de caractère. Mademoiselle de Tournon parut : elle portait une robe de gaze blanche, garnie de perles d'or. Un réseau d'or retenait ses beaux cheveux ; un long voile les couvrait sans la cacher, et retombait jusqu'à ses pieds. Habillée comme une prêtresse du soleil, elle conduisit cette troupe brillante devant don Juan, et lui présenta une couronne de laurier entrelacée avec une couronne de roses ; elles étaient unies et nouées avec un ruban sur lequel on avait brodé pour devise : *Amour et gloire*. C'était peindre toute la vie de don Juan. « Ah ! dit-il, gardez ces couronnes ; car je n'ose les offrir à la plus belle ! Tant de bonheur ne m'appartient pas. » En prononçant ces mots, il jeta sur Marguerite un de ces regards involontaires qui dévoilent toute la pensée.

Des femmes habillées à l'espagnole passèrent devant lui, en figurant une marche guerrière. Elles menaient, avec des chaînes légères, des danseurs en costume arabe.

La musique faisait entendre des airs héroïques, et des voix qui semblaient descendre du ciel célébraient les victoires que don Juan avait remportées sur les Maures de Grenade. Enfin , ce prince voyait partout des allusions aux traits les plus éclatans de sa vie.

FIN DU ONZIÈME VOLUME.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE

MADAME DE SOUZA.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI ,

A BRUXELLES ,

Chez DEMAT, imprimeur-libraire ;

A LONDRES ,

Chez TREUTTEL et WURTZ ; — BOSSANGE et C^e.

MADAME DE SOUZA, précédemment MADAME LA COMTESSE DE FLAHAULT, m'ayant cédé l'entière propriété de ses OEuvres, je place la présente édition sous la sauve-garde des lois, et je déclare que je poursuivrai tous contrefacteurs ou débitans d'éditions contrefaites ou non revêtues de ma signature.

Paris, le 25 novembre 1822.

A stylized signature in cursive script, reading "A. Eymery", enclosed within a large, hand-drawn oval frame.

OEUVRES COMPLÈTES de Madame DE SOUZA ; nouvelle édition, revue, corrigée par l'auteur, et augmentée d'un ouvrage inédit ; 6 vol. in-8° et 12 vol. in-12, ornés de figures.

CES OEUVRES SE COMPOSENT DE :

Adèle de Sénange. — Charles et Marie. — Eugène de Rothelin. — Eugénie et Mathilde. — La Comtesse de Fargy. — Emilie et Alphonse. — Mademoiselle de Tournon.

Prix des 6 vol. in-8., 36 fr. ; et des 12 vol. in-12, 32 fr. Il sera tiré du papier vélin pour l'in-8. Prix, 72 fr. Vingt exemplaires seulement seront imprimés sur papier vélin double satiné, gravures avant la lettre, les eaux-fortes en regard. Prix, 100 fr. — L'ouvrage paraît en six livraisons d'un volume in-8. et de deux in-12 Le prix de chaque livraison, pour l'in-8., est fixé à 6 fr. ; et, pour l'in-12, à 5 fr. 40 c.

IMPRIMERIE DE J. TASTU,
Rue de Vaugirard, n. 36.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE

MADAME DE SOUZA,

Revue, corrigée, augmentée, imprimées sous les
yeux de l'auteur, et ornées de gravures.

TOME DOUZIÈME.

MADemoiselle DE TOURNON.



PARIS.

ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE MAZARINE, n° 30.



1822.

MADemoISELLE

DE TOURNON.

PENDANT que la cour se livrait à ces plaisirs, monsieur de Varambon arrivait à Paris, se cachant à tous les yeux, et suivi seulement par David. Il alla se loger dans une maison isolée, hors de la ville. Celui qui l'avait indiquée le prévint qu'un des appartemens était occupé par un homme triste qui fuyait le monde, et cherchait à éviter tous les regards. Mais il l'assura que loin d'en être importuné, on l'obligerait en le laissant à sa solitude.

Dès que monsieur de Varambon fut établi dans cette retraite, il envoya David s'informer de tout ce qui concernait mademoiselle de Tournon, où elle demeurait, si on

pouvait la voir? Il fallait surtout tâcher de découvrir si monsieur de Souvré allait souvent chez elle. David, après avoir écouté son maître d'un air interdit, lui demanda : « Eh! à qui monsieur veut-il qu'un pauvre étranger comme moi fasse toutes ces questions? » — Cette réflexion si juste frappa monsieur de Varambon. Sera-t-il donc nécessaire qu'il attende long-temps, lorsqu'une heure lui paraît un siècle?

David ne revint que le soir. Monsieur de Varambon avait passé tout le jour dans les tourmens de l'impatience; aussi, en le voyant paraître, allait-il l'accabler de reproches, quand ce vieux serviteur lui dit d'un air joyeux : « Monsieur, j'ai vu le roi, les trois reines, don Juan; j'ai vu mademoiselle de Tournon, vous devez être satisfait. » — Monsieur de Varambon, rendu à lui-même lorsqu'il entendit le nom d'Hélène, s'écria : « Comment, tu l'as vue! en es-tu bien sûr? Qui était avec elle? » — « Je l'ai vue, comme je vous vois. Un seigneur était près d'elle; il la suivait des yeux, mais elle-n'y faisait point

d'attention. Toute cette compagnie avait l'air vif, animé; elle seule paraissait indifférente et ennuyée » — « Où était mademoiselle de Tournon ? » lui dit-il. — « Dans les appartemens du Louvre, Monsieur. » — « Comment as-tu fait pour y pénétrer ? » — « J'ai trouvé un bon Flamand, valet de chambre comme moi, mais appartenant à don Juan. A ce titre, des gens de service du roi lui montraient le château; il m'a présenté à ces messieurs, et toute la cour a défilé devant nous. » — « Où allait-on ? » — « A la messe. » — « Mademoiselle de Tournon y a-t-elle assisté ? » — « Oui, Monsieur. » — « Avait-elle l'air pieux, recueilli ? » — « Ah ! je l'ai retrouvée là, comme elle était chez monsieur de Balançon. Ses yeux se portaient vers le ciel avec tant de ferveur, que je croyais voir un ange; et je pense bien que Dieu ne peut lui rien refuser. »

Que monsieur de Varambon était ému ! une voix secrète lui disait : « Elle prie avec confiance ; elle n'a donc trompé personne ! » Il se sentit soulagé ; un calme bienfaisant

viut rafraîchir tous ses sens. Dans le besoin qu'il avait de se livrer à ces douces impressions, perdues pour lui depuis si long-temps, il dit à David d'aller se reposer. Il l'avait reçu avec impatience ; il le renvoya avec douceur. — David se retira, sans s'étonner de la mobilité du caractère de son maître, accoutumé qu'il était à l'emportement de ses passions, et à la bonté de son cœur.

Le lendemain, monsieur de Varambon écrivit à Hélène. Sa lettre était tendre et soumise. Il lui apprenait qu'il était à Paris sans que personne le sût, ayant eu des raisons personnelles de cacher son voyage. Il la conjurait de lui mander s'il y avait quelque moyen de la voir un instant ; et si elle jugeait convenable qu'il se présentât chez sa mère. — David, chargé de porter cette lettre, alla tout uniment chez madame de Tournon. Il trouva dans l'antichambre plusieurs domestiques, assez disposés à se moquer de ses habits simples, tels qu'on les portait à Namur.

Un de ces valets, plus avisé, l'ayant considéré avec attention, lui demanda ce qu'il

y avait pour son service ? — Alors David montra sa lettre pour mademoiselle de Tournon. — « Elle ne pourrait vous parler, » dit cet homme ; « mais je me chargerai de la lui faire parvenir, si vous voulez vous fier à moi. » — « Pourquoi pas ? » répondit-il ; « cependant, mon maître m'a ordonné de ne la remettre qu'à elle-même. » — « Eh bien ! mon ami, remportez-là ; car madame sa mère ne permet point qu'elle reçoive personne. J'ai voulu vous obliger ; cela ne vous convient pas : on est libre. »

David était très-mécontent ; faire mal sa commission, ou ne la pas faire du tout, lui paraissait également dangereux. Quand le domestique qui lui avait parlé avec tant de prévenance, le vit incertain, il se rapprocha de lui en disant : « Allons, ne faites pas l'enfant ; confiez-moi votre lettre, et venez demain chercher la réponse. » — David la donna à regret ; cet homme s'en saisit, et courut la porter aussitôt à madame de Tournon.

Depuis l'arrivée de don Juan, elle était par-

venue à découvrir que ce prince avait proposé à monsieur de Varambon de l'accompagner , mais qu'il s'y était refusé , et qu'on le croyait tourmenté par un amour malheureux. Dès lors , elle s'imagina que Léopold son frère pourrait bien avoir été chargé par lui de quelque lettre pour Hélène , et sa surveillance en devint plus active. Elle défendit, de manière à être obéie , qu'on portât aucun papier à sa fille; ni qu'on permit à aucune figure inconnue d'arriver jusqu'à elle. Dans le monde, elle la suivait de si près, qu'il était impossible qu'Hélène sût jamais ce qu'elle jugeait à propos de lui laisser ignorer.

Quelle fut sa surprise , en apprenant , par la lettre de monsieur de Varambon, qu'il était à Paris ! Après l'avoir lue plusieurs fois , elle sentit la nécessité d'y répondre. Mais comment s'adresser à cette ame ardente , à ce caractère indomptable ? car c'est ainsi que monsieur de Balançon lui avait peint son frère. Tantôt , elle voulait lui conseiller clairement de renoncer à un amour, qui n'obtiendrait jamais son aveu, et lui confier qu'elle avait

pris des engagements formels avec la reine de Navarre, pour le mariage de sa fille. Plus souvent, craignant d'irriter l'esprit impétueux de monsieur de Varambon, elle croyait avoir le droit, comme mère, d'en appeler à sa générosité. Ne serait-il pas assez flatteur pour lui, qu'elle le suppliât de ne point réveiller, par sa présence, un sentiment qui ferait le malheur de tous deux ? Ne devait-il pas savoir qu'il ne pouvait offrir à Hélène qu'une fortune bornée, une existence précaire, dépendante de la faveur de don Juan ? Ne connaissait-il pas assez les cours, pour être bien sûr que la faveur promet tout facilement, et n'accorde qu'à demi ?

Madame de Tournon pensait que ces derniers motifs suffisaient pour le persuader ; d'autres fois, elle trouvait plus séant à l'autorité maternelle de déclarer franchement ses résolutions. Elle y était presque déterminée ; mais la crainte des emportemens de monsieur de Varambon imposait même à cet esprit impérieux.

Elle passa le reste de la nuit à lui écrire différentes lettres, sans qu'aucune pût la satisfaire. Sa volonté était positive, arrêtée; mais les moyens de la signifier avaient également leurs dangers. Elle craignait surtout que monsieur de Varambon, dans sa fureur, ne s'adressât à monsieur de Souvré, pour terminer leur rivalité par un de ces duels à outrance, devenus alors très-fréquens. Si, pour le déterminer à accepter un défi, il allait lui montrer sa lettre, que dirait monsieur de Souvré? Ne serait-elle pas accusée par lui de l'avoir trompé, puisqu'elle paraîtrait avoir su l'attachement de sa fille? Non-seulement elle perdrait son estime, mais le mariage d'Hélène serait rompu.

Ces considérations lui semblèrent si importantes, qu'elle renouça à toute franchise envers monsieur de Varambon. D'ailleurs, elle pensa que son séjour à Paris ne pouvait être long; qu'il serait bien forcé de précéder, ou de suivre immédiatement le départ de don Juan, s'il voulait que ce prince igno-

rât son voyage. Elle se borna donc à lui écrire dans les termes suivans :

« C'est moi qui ai reçu, Monsieur, la lettre
» que vous avez écrite à ma fille; et je
» crois avoir le droit de me plaindre que vous
» vous soyez adressé à elle, pour obtenir un
» entretien qu'elle ne doit ni ne peut vous
» accorder, sans que je veuille y con-
» sentir.

» Ma place près de la reine de Navarre
» ne me laisse pas un moment de liberté,
» pendant ces fêtes continuelles. Aussitôt
» après le départ de don Juan, j'aurai l'hon-
» neur de vous faire dire quel jour je pour-
» rai vous recevoir, et vous prouver, par ma
» confiance, l'estime que j'ai pour votre ca-
» ractère. Jusque-là, Monsieur, cessez des
» démarches inutiles; ne détruisez pas les
» sentimens dont je vous ai cru digne, et que
» je me plais à vous conserver.

» Votre lettre m'apprend, Monsieur, que
» vous êtes ici caché: veuillez être persuadé
» que je garderai fidèlement votre secret;

» et que personne ne saura votre séjour à
 » Paris, si vous ne vous permettez aucune
 » indiscretion qui puisse le faire connaître.
 » Ma fille ne l'apprendra, qu'après le départ
 » de don Juan; et c'est moi seule, Mon-
 » sieur, qui l'en instruirai. »

LA TOUR-TURENNE,
 Comtesse de Tournon.

Elle voulait savoir la demeure de monsieur de Varambon, et ordonna à celui de ses gens qui lui avait remis sa lettre, de tâcher de la découvrir. Aussi, quand David revint chercher la réponse d'Hélène, l'obligeant domestique qui la lui avait promise, lui dit que mademoiselle de Tournon n'avait pas eu le temps d'écrire, parce qu'elle restait toujours près de madame sa mère : mais qu'il croyait devoir le prévenir, en ami, de ne plus reparaître dans la maison; car madame de Tournon était bien femme à le faire jeter par la fenêtre. David, stupéfait, ouvrait de grands yeux. — « Oui, mon pauvre ami, cela se passe ainsi dans ce pays; c'est un usage.

Cependant laissez-moi votre adresse; j'irai vous trouver, dès que mademoiselle m'aura remis sa réponse. » — David l'indiqua sans hésiter, tant ce brave homme avait gagné son cœur.

Son maître ne fut pas si crédule, et lui reprocha vivement sa simplicité. « N'as-tu pas deviné, » lui dit-il, « que faire connaître ma demeure, c'était livrer mon secret? » David soutint que le hasard ne l'avait jamais si bien servi, lui qui cependant était né heureux. A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'on vint le chercher de la part d'un homme qui lui remit la lettre de madame de Tournon, en ajoutant qu'il n'y fallait point de réponse. — David la porta à son maître d'un air triomphant. Mais combien il fut affligé de voir la figure de monsieur de Varambon devenir plus sombre à mesure qu'il lisait, et finir par montrer toutes les impressions de la douleur !

« Vois ce que ton imprudence peut nous coûter ! Voilà mademoiselle de Tournon

compromise, et sûrement malheureuse; c'est sa mère qui a reçu ma lettre! » — David ne voulant pas s'être laissé tromper, répondit étourdiment : — « C'est peut-être sa fille qui la lui a donnée. » — A ces mots, monsieur de Varambon ne se contenta plus. Il courait dans la chambre, revenait à sa place, n'y pouvait rester. Elle! Hélène! le traiter avec cet offensant dédain! c'était impossible! Il ne le croyait pas; et cependant cette idée lui faisait un mal affreux. « Ote-toi de mes yeux, » dit-il à David; « je ne puis supporter ta présence. » — « Non, Monsieur; je ne vous quitterai point dans l'état où vous êtes: battez-moi, tuez-moi, si cela vous soulage; aussi bien, je vous appartiens depuis que vous êtes au monde. » — Le repentir de ce fidèle serviteur, sa figure consternée, rendirent son maître à la pitié. « Reste si tu veux, » lui dit-il : « tu m'as blessé mortellement; mais ne crains plus mes reproches. Hélas! je ne voudrais faire de peine à qui que ce soit sur la terre! »

A ce retour sur sa bonté si mal récom-

pensée , monsieur de Varambon s'attendrit sur lui-même , et il ne put retenir ses larmes. David , pénétré de sa situation , lui dit : « Permettez à un ancien serviteur de vous parler. Actuellement que vous voilà un peu plus tranquille , relisez cette lettre , Monsieur ; peut-être vaut-elle mieux que vous ne l'avez cru. »

La colère ne prend conseil que d'elle-même ; une observation l'irrite : mais la peine , la douleur reçoit tout avis. Dans ce moment , le simple et faible David a de l'empire sur son maître ; il lui parle , se fait écouter , le dirige. — Ah ! lorsqu'il ne vient de soi que de la souffrance , il est si naturel de penser que de tout autre il peut arriver des consolations ! Qui , au moins une fois dans la vie , ne s'est senti si abattu , qu'un enfant pouvait le conduire !

Monsieur de Varambon relit cette lettre attentivement , moitié haut , moitié en lui-même. Il s'applique à en commenter toutes les expressions. Quel style dur et sec ! Ce-

pendant, il conçoit qu'une femme d'un caractère impérieux se soit offensée du mystère avec lequel il a écrit à sa fille. Il revient plusieurs fois à ces mots : « Ne détruisez pas les sentimens dont je vous ai cru digne, et que je me plais à conserver. » — Elle l'en croyait digne, lorsqu'elle avait consenti à lui donner la main de sa fille : peut-être lui est-il encore permis d'espérer ? Cependant cette voix intérieure, qui ne trompe jamais, l'avertit que madame de Tournon cherche à l'abuser. N'importe ; il ne fera rien qui puisse justifier sa rigueur. N'aura-t-il pas toujours quelque moyen de s'adresser à Hélène elle-même ?

David, désolé de voir son maître malheureux, se promenait tristement dans la campagne. Il rêvait aux moyens d'engager monsieur de Varambon à quitter un lieu d'où le repos était banni, où la justice était méconnue. Il ne pouvait oublier qu'on lui avait dit chez madame de Tournon, que l'usage des grands était de se défaire de ceux qui les importunaient. Cette perspective effrayante

l'agitait ; il marchait à pas précipités , se parlant à lui-même , quand l'homme mélancolique qui habitait leur maison le rencontra. — « Qu'as-tu ? » lui dit-il ; « pourrai-je t'obliger ? » — « Non , » répondit David ; « mais je vois à votre accent , et surtout à votre bonté , que vous n'appartenez pas à ce pays. » — « Ton maître m'intéresse. Je l'ai examiné avec attention ; sa figure noble et pensive a touché mon cœur ; puis-je le servir ? » — « Non , » répondit David , et il soupira ; car il chérissait tendrement monsieur de Varambon.

L'inconnu prit son bras , comme par un mouvement machinal , et le força , pour ainsi dire , à retourner avec lui , et à l'accompagner dans sa promenade. Voulant disposer cet homme simple à la confiance , il commença par déplorer sa propre destinée. Il semblait se plaisir à rappeler tous les malheurs qui peuvent troubler la vie. De temps en temps , il s'arrêtait , et cherchait dans les yeux de David s'il avait rencontré le genre de peine dont son maître était tourmenté.

Cependant on sentait bien que c'était une véritable pitié qui l'inspirait, et non une curiosité vaine et indiscreète. Aussi peu à peu David, sans divulguer les secrets de monsieur de Varambon, les laissa tous deviner.

Quand l'inconnu eut appris ce qu'une bienveillance réelle lui avait fait désirer de savoir, il ne parut plus occupé qu'à arrêter le bavardage du trop crédule David. Le regardant avec des yeux qui pénétraient jusqu'au fond de son âme, il lui dit d'un ton de voix menaçant : — « Me voilà instruit de tout ce qui concerne votre maître; eh! qui vous assure que je n'en ferai pas un mauvais usage? » — Cet homme avait quelque chose de si extraordinaire, que David, effrayé, n'osait arrêter ses regards sur les siens. — « Ne savez-vous point, » reprit l'inconnu, « que ce pays est un volcan? La terre tremble, et des abîmes peuvent s'ouvrir sous tous les pas? » — David n'avait plus la force de prononcer un mot; car la peur d'avoir compromis monsieur de Varambon le désespérait.

Lorsque l'incommoda le crut assez frappé de terreur, il ajouta : « Je vous excuse pour cette fois et vous pardonne; mais je vous défends de parler à qui que ce soit de votre maître. Il est étranger; il tient au gouvernement espagnol, et il se cache! que de motifs pour inquiéter une politique soupçonneuse! » — David s'engagea à ne plus s'entretenir avec personne, et même à éviter tout le monde. Mais il se promit aussi de fuir cet homme inconcevable qui lisait dans la pensée; car il aurait juré qu'il ne lui avait rien dit.

Cependant monsieur de Varambon compte les jours que don Juan doit rester en France. Il se résout à attendre dans la retraite le départ de ce prince. Aussitôt après, il se présentera chez madame de Tournon; c'est à ses pieds qu'il la conjurera de lui accorder sa fille. Il n'a qu'une lueur d'espérance; mais cette faible et vacillante lumière le rassure, et il se flatte que le sort d'Hélène n'est pas fixé.

En arrivant à Paris, Léopold avait été chez madame de Tournon. Elle était toujours si occupée d'écartier tout ce qui pouvait rappeler à sa fille le souvenir de monsieur de Varambon, qu'elle avait reçu son frère avec une extrême froideur. Il craignait de parler à Héène, qui souffrait de ne pouvoir s'entretenir avec lui. Aussi, le hasard les ayant placés l'un près de l'autre au bal, elle lui demanda vivement des nouvelles de sa sœur. — Chaque fois qu'en dansant ils se trouvaient rapprochés, elle lui faisait une question à la hâte, et il y répondait de même.

La musique ne s'arrêtait point; ils étaient obligés de la suivre, et de former des pas qui les séparaient et les ramenaient, sans qu'ils eussent le temps de finir une phrase. Hélène n'osait la première nommer monsieur de Varambon. Cependant, voyant que Léopold ne songeait qu'à lui répondre, sans aller au-devant de sa pensée, elle lui dit : — « Et votre second frère ? » — « Je ne le crois pas heureux, » répondit-il; et la danse les éloigna encore.

Quelle douleur pour elle, de ne pas apprendre plus de détails sur un intérêt si cher ! Mais ils ne pouvaient s'adresser que des mots entrecoupés ; et pourtant , ce peu de mots avaient été remarqués par madame de Tournon. Au moment où la musique cessa , elle rappela sa fille , qui , depuis lors , n'eut plus un instant de liberté.

Monsieur de Souvré ne s'expliquait point le redoublement de surveillance et d'humeur de madame de Tournon. Hélène n'avait plus la permission de parler à personne , ni de faire un pas , sans avoir consulté les regards de sa mère. Le plus souvent , on l'obligeait de dire qu'elle était engagée ou souffrante , pour refuser poliment de danser. Enfin elle était comme gardée à vue au milieu de tous les plaisirs de la cour.

Cette contrainte paraissait d'autant plus insupportable à monsieur de Souvré , qu'elle s'étendait jusqu'à lui. Il osa se plaindre à madame de Tournon qu'elle ne daignât point l'excepter... — Elle l'interrompit en disant :

« Trouvez bon, Monsieur, qu'aucune distinction de ma part ne fasse remarquer des sentimens, que le public ne doit connaître qu'en apprenant votre mariage. Vous ignorez les contes absurdes que font sur cette cour les jeunes étrangers qui accompagnent don Juan; je les sais, moi, et j'aime mieux qu'ils se moquent de ma ridicule sévérité, que s'ils mêlaient aussi ma fille dans leurs propos. »

Il ne pouvait qu'approuver cette prudence maternelle, dont l'excès même avait un motif louable; et madame de Tournon parvenait ainsi, plus sûrement, à soustraire sa fille à toutes les tentatives que ferait monsieur de Varambon, pour lui apprendre qu'il était près d'elle.

On attendait impatiemment une joute dont la reine-mère voulait donner le spectacle à don Juan. Au jour indiqué, toute la cour se rendit dans une enceinte préparée pour la famille royale et pour les personnes invitées par Catherine. Les bords de la rivière étaient couverts d'un peuple immense. Cette fête,

qu'il pouvait voir, lui plaisait ; tandis que les autres, presque toujours renfermées dans l'intérieur du palais, excitaient ses murmures,

Des bateaux richement pavoisés aux armes d'Espagne, et portant les chiffres de don Juan, se rangèrent en ligne contre une flottille montée par des Turcs. Après qu'on eut quelque temps combattu, et exécuté différentes manœuvres, les couleurs espagnoles triomphèrent. Le roi avait déjà donné à don Juan une médaille frappée en l'honneur de la victoire de Lépante. Il aimait à rappeler qu'un grand nombre de Français y avaient servi comme volontaires, et s'y étaient distingués. Mais, dans cette circonstance, Catherine voulait présenter à ce prince un souvenir animé de cette fameuse bataille, où il s'était acquis une gloire immortelle.

Lorsque les Turcs eurent succombé, des cris de « Vive don Juan ! » se firent entendre de toutes parts. Les dames que l'on avait placées sur des gradins, derrière la famille

royale, avançaient leurs têtes pour jouir de la surprise de ce prince ; bientôt elles se levèrent afin de le voir plus à l'aise, et ce mouvement général eut encore l'air d'un hommage. Don Juan ayant toujours porté ses armes contre les infidèles, son triomphe était devenu celui de toute la chrétienté ; et la France pouvait célébrer des victoires qui n'avaient point coûté de larmes à ses enfans. Aussi les deux rives retentissaient d'acclamations.

Don Juan, ému, troublé, ne trouvait pas d'expression qui pût témoigner assez sa reconnaissance à Catherine, et ne cessait de répéter qu'un pareil moment suffisait pour récompenser les travaux de toute la vie. Il saluait ce peuple passionné pour la gloire. Son air attendri, des signes touchans, ravissaient la multitude qui l'admirait avec transport. Bientôt des fanfares, des chants de guerre, proclamèrent la vaillance et les braves : les plus belles femmes y mêlaient leurs applaudissemens. Hélène, partageant

l'exaltation qui remplissait toutes les âmes ,
oublia un instant ses chagrins , son amour et
sa sœur.

Ce prince était assis entre Catherine et la
reine de Navarre. Mademoiselle de Tournon
avait toujours sa place marquée derrière le
fauteuil de Marguerite. Monsieur de Souvré,
qui avait l'ordre de ne point quitter don
Juan , se trouvait près d'Hélène. Elle était en-
chantée de ce spectacle; elle le suivait avec
un vif intérêt, ses yeux brillaient d'un feu
nouveau. Il était touché de la voir si
sensible à la gloire, et lui expliquait les
devises espagnoles dont les drapeaux étaient
ornés. Jamais ses attentions n'avaient été plus
tendres, peut-être, parce qu'Hélène n'avait
jamais paru si gaie.

Hélas! elle ne savait pas que monsieur de
Varambon, ayant cru pouvoir se cacher dans
la foule, était venu à cette fête pour aper-
cevoir du moins mademoiselle de Tournon.
Un groupe des plus empressés était parvenu
à s'approcher très-près de l'enceinte royale.
Monsieur de Varambon s'y était mêlé mais

les yeux d'Hélène ne quittaient point la joute, et ne le virent pas.

Il devina monsieur de Souvré, long-temps avant qu'on le lui eût nommé. La gaieté de mademoiselle de Tournon, son doux regard lorsqu'elle lui parlait, déchiraient le cœur de monsieur de Varambon : il jeta un cri douloureux. Hélène, étonnée, cherchait d'où ce cri était parti ; mais dans ce moment même, la cour se levant pour s'en aller, le peuple se précipita vers le cortège du roi, et il lui fut impossible de distinguer personne.

En rentrant au Louvre, la reine-mère, fatiguée, annonça qu'il n'y aurait point de cercle dans ses appartemens, et l'on se réunit chez la reine de Navarre. Elle ne recevait dans son intimité que les personnes les plus remarquables par leur esprit ou par leur beauté ; être admis chez elle devenait une distinction, tandis que chez les autres princesses c'était un droit. Quoiqu'il n'y eût ni fête préparée, ni bal, don Juan trouva la soirée charmante. La conversation était spi-

rituelle, animée ; le respect prenait les formes du dévouement, et une douce liberté avait l'air de la confiance. Si la conduite était souvent légère, les propos, toujours discrets, avaient ce ton de politesse et de galanterie d'une cour gaie, brillante, magnifique, et dont les plaisirs semblaient être la première affaire.

Le hasard porta la conversation sur l'astrologie judiciaire et sur la magie, dont Catherine occupait toutes les têtes faibles et vaporeuses. Don Juan s'exprima en incrédule qui regrettait de ne pas croire ; car son esprit perçant et inquiet aurait aimé un art qui lui eût permis de connaître l'avenir.

Marguerite, élevée par sa mère dans toutes les rêveries superstitieuses, lui recommanda de ne point parler avec irrévérence de mystères impénétrables. Elle lui apprit que la reine Catherine avait eu le pressentiment de la mort de Henri II, à qui même on avait prédit qu'il mourrait dans un combat singulier. Enfin, elle se montra si convaincue, qu'elle commença à lui inspirer une véritable

curiosité. Il la supplia de lui faire voir un de ces magiciens. — « Si vous vous contentiez d'un savant ordinaire, » reprit-elle, « rien ne serait plus facile ; car il n'est aucune de ces dames qui n'ait un astrologue en titre, qu'elle consulte avant d'oser rien entreprendre, et qu'elle appelle même son *baron*. »

Ce titre auquel don Juan ne s'attendait pas, excita sa gaieté. La reine de Navarre riait aussi des barons ; et toutes les dames qui formaient son cercle, voulant contribuer à l'amusement de la soirée, se mirent à raconter des histoires surprenantes arrivées à elles-mêmes, et prédites par leurs barons. — Monsieur de Souvré gémissait, de voir avec quels yeux attentifs mademoiselle de Tournon écoutait ces récits merveilleux ; ces nombreux exemples d'apparitions, de pressentimens, de coups du sort, d'une destinée inévitable. Hélène ne respirait pas.

Cherchant à la distraire, il lui dit : « Est-ce que vous pourriez ajouter foi à ces visions chimériques ? » — « Non, assurément ; cepen-

dant, si j'avais un ami malade ou malheureux, je ne répondrais point de ma raison. » — « Voilà le danger de toutes ces folies, » s'écria monsieur de Souvré d'un air sévère. — « Ne groudez pas, » reprit-elle avec ce ton doux et tendre qui la rendait si touchante : « ah ! s'il me fallait trembler pour ceux que j'aime, pourquoi voudriez-vous que ma raison fût plus assurée que ma vie ? »

Marguerite n'avait rien perdu de cet entretien. Elle loua beaucoup Hélène de ne pas faire l'esprit fort, en niant l'existence d'êtres surnaturels. « Mon enfant, » dit-elle, « vous êtes un sujet prédestiné pour recevoir la lumière. » — Les paroles de la reine étaient remplies de bonté ; mais sa figure brillait d'un rire moqueur qui embarrassa mademoiselle de Tournon. Elle se retira un peu en arrière, confuse d'avoir fixé tous les regards.

La reine voyant que don Juan avait la fantaisie de consulter un astrologue, se réjouissait fort de lui avoir inspiré cette curiosité. Elle se leva, et, présentant ce prince

aux dames qui l'entouraient : « Voilà un héros , » leur dit-elle, « le plus grand homme de son siècle , le nouveau Cid des Espagnes, dont l'exemple justifiera ce que les sages appellent notre faiblesse. » — Don Juan, aimable et poli, se prêtait à des plaisanteries qui l'amusaient sans l'offenser.

« Parlons sérieusement d'un objet si grave, » reprit Marguerite. « Il y a ici un Italien qui vit dans une retraite ignorée des profanes. Ses hautes connaissances l'ont rendu astrologue et magicien. Il dépend uniquement de la reine ma mère; mais je tâcherai d'obtenir qu'elle lui permette de vous accorder une audience. » — « J'ai encore une grâce à demander, » repartit don Juan; « c'est de n'être admis près ce génie sublime que la veille de mon départ. S'il allait me prédire que je ne reviendrai plus à la cour de France, il me serait impossible de jouir des momens que j'ai encore à y passer; tandis qu'en quittant ces lieux enchanteurs, je défierais la magie d'ajouter à mes regrets. » Et, baissant la voix, il ajouta en s'adressant directement à Mar-

guerite : « Puisse le destin me permettre de revoir un seul instant celle dont j'emporterai un éternel souvenir ! Ma devise sera désormais un aloès avec ces mots : *Un jour de bonheur , un siècle d'attente.* »

La reine de Navarre, ne voulant point répondre à ce ton de galanterie, qui pourtant ne lui déplaisait pas, rendit la conversation générale, et bientôt annonça qu'elle voulait se retirer.

Lorsque monsieur de Varambon avait vu Hélène suivre la cour, et accepter le bras de monsieur de Souvré, il avait ressenti une douleur si vive, que sa raison, sa pensée, étaient restées comme suspendues. La nuit approchait ; la foule était dissipée ; l'enceinte royale était déserte, et monsieur de Varambon, accablé, ne pouvait s'en éloigner. Là, il croyait avoir dit à Hélène un éternel adieu, car il voulait la fuir.

Appuyé contre la balustrade qui entourait cette enceinte, les yeux attachés sur la place

qu'Hélène avait occupée, il la voyait encore parler à monsieur de Souvré, lui sourire et disparaître avec lui. — « Ils sont ensemble ! » s'écriait-il ; et pas une espérance ne s'offrait pour consoler son cœur ; un feu dévorant le consumait. « Ils sont ensemble ! » répétait-il en frémissant.

David, qui avait suivi son maître, se tenait à quelque distance de lui, sans oser l'approcher. Il remarqua, avec surprise, que l'inconnu qui logeait dans la maison où ils demeuraient, était arrêté à deux pas de monsieur de Varambon, et qu'il l'observait d'un œil fixe et inquiet. Sa présence lui inspira une sorte d'effroi. D'ailleurs, ce fidèle serviteur craignait qu'une attention si extraordinaire ne déplût à son maître, dont il connaissait le caractère impétueux. Il s'avança vers l'inconnu en lui disant : « Que faites-vous ici ? » — « J'observe. » — « De quel droit ? » — « Je suis entre le ciel et le malheur ; je veux voir si dans ce combat des passions, la vertu reprendra son empire. » — « Je ne vous comprends pas. » — « Eh bien ! ne me trouble

plus ; reste pour secourir ton maître , s'il en a besoin. Je t'aiderai , si la folie l'emporte sur la raison. »

David s'approcha, en tremblant, de monsieur de Varambon, et lui dit : « Cet homme inconcevable , qui demeure avec nous, est ici , et ne veut pas vous quitter. » — La voix de David importuna son maître : cependant il entendit avec une joie farouche qu'un homme prétendait l'offenser ; il espéra que, s'il cherchait à s'en venger, peut-être cet audacieux le délivrerait de la vie. Il se précipita vers lui en disant : — « Qui êtes-vous , et que me voulez-vous ? » — « Qui je suis , vous importe peu ; et je ne veux rien ni de vous ni de personne. Je reste ici, parce que la solitude plaît à mon ame souffrante. » — « Seriez-vous malheureux ? » — « Oui, mais moins que vous-même , parce qu'il y a déjà longtemps que mon cœur a été blessé ; tandis que vous êtes déchiré par une peine aiguë dont vous ne soupçonnez pas l'existence. Elle ne deviendra supportable, que lorsque vous commencerez à croire à sa durée. » — « Sa

durée ! » repartit monsieur de Varambon ,
« oh ! puisse-t-elle bientôt détruire mes for-
ces et ma vie ! »

« Laissez-moi vous accompagner, dit cet homme du ton de l'intérêt et de la prière. Une puissance qui agit sur moi, et qui veut vous sauver, m'ordonne de ne pas vous quitter. » — « Et moi, je veux être seul. Vous avez pensé m'adoucir, en vous plaignant de votre sort : mais sachez que le mien ne dépend de qui que ce soit au monde ; que je ne permettrai à personne de pénétrer dans mon cœur malgré moi : éloignez-vous donc, sans que je prenne la peine de le redire. » — « Ainsi le ciel, la terre, sont votre domination. Je ne puis jouir du calme de la nuit ; il me sera défendu de considérer ces astres que rien n'arrête, que rien n'égare, si vous ne le permettez pas ? » — « Je ne dis point une pareille folie ; mais je veux être libre. » — « Gagnez donc quelque endroit solitaire ; car, plus vous serez séparé des hommes, moins vous aurez à souffrir. »

« Ah ! » reprit douloureusement monsieur de Varambon, « je ne puis m'arracher de ces lieux où j'ai joui de mon dernier bonheur ! Ici, je l'ai vue pour la dernière fois !.... » — « Je sais tout , j'étais près de vous ; j'ai deviné vos tourmens, » reprit l'inconnu ; « mais une erreur peut vous abuser. On ne lit point dans son propre cœur, et l'on ose juger sur des apparences ! Sachez que mademoiselle de Tournon ne peut tromper. » — « Qui a prononcé ce nom si cher autrefois ? » s'écria monsieur de Varambon. » — « Moi ! qui veux vous conserver pour elle. Venez , je vous apprendrai des choses que vous ne pouvez connaître, et qu'il vous importe de savoir. » — Alors , saisissant fortement le bras de monsieur de Varambon , il l'entraîna hors de ce lieu fatal où il avait craint de le voir attenter à ses jours.

Monsieur de Varambon s'étonnait lui-même de la soumission avec laquelle il suivait cet inconnu , sans pouvoir se soustraire à son autorité. L'infortuné ne s'expliquait pas que l'espérance était rentrée dans son ame , lors-

que cet homme avait annoncé qu'il avait des choses importantes à lui apprendre. Ils arrivèrent ainsi à leur demeure. L'inconnu entra dans l'appartement de monsieur de Varambon, où jusque-là il n'était point venu ; et il y donna des ordres, comme s'il avait eu l'habitude d'y commander.

« Je veux que vous vous reposiez avant de m'écouter, » dit-il à monsieur de Varambon ; « je veillerai près de votre lit. » — « Vous ! et qui vous inspire ces soins ? » — « J'ai éprouvé de grandes infortunes, et tous les malheureux m'intéressent. » — « Non, abandonnez-moi ; je vous l'ai déjà dit, je voudrais être seul. » — « Eh bien ! » reprit l'inconnu d'un ton menaçant, « je vais vous quitter ; mais vous ignorerez à jamais ce que j'avais à vous apprendre, ce que je voulais faire pour vous consoler. »

Monsieur de Varambon tendit ses bras vers lui ; il ne pouvait se résoudre à le retenir, et il tremblait de voir s'éteindre le faible espoir que ses promesses avaient fait re-

naitre. — L'inconnu le regarda en silence pendant long-temps. Ce silence, ce repos forçaient monsieur de Varambon à se calmer. — « Homme subjugué, » lui dit-il, « par une passion qui m'a aussi maîtrisé ! il faut que je vous parle de moi, avant d'arriver à ce qui vous concerne. Êtes-vous capable de m'entendre ? » — Monsieur de Varambon lui fit signe qu'il était prêt à l'écouter, et l'inconnu reprit en ces termes :

« Je suis le dernier rejeton de la noble maison de Fisiraga. J'étais né riche ; j'appartenais à une famille qui m'aimait ; et la folle passion de lire dans l'avenir m'a perdu. Cependant, loin de me la reprocher, je me complais encore dans l'empire que ces connaissances me donnent sur les heureux de ce monde, qu'une insatiable avidité ne laisse jamais satisfaits.

» Un esprit ambitieux, une ame ardente, me faisaient toujours désirer de voir au-delà des objets qui s'offraient à mes yeux, de posséder plus qu'il ne m'était accordé d'ob-

tenir. Mes parens, loin de me restreindre dans les bornes de la raison, excitaient cette passion de savoir qui me dévorait. Ils jouissaient de mes efforts; et leur orgueil flatté m'engageait dans une route obscure où je me suis égaré. On me donna pour gouverneur un homme qui s'était jeté dans les sciences occultes où il m'entraîna. La contemplation des astres me fit étudier tout ce qu'on avait écrit sur l'astrologie judiciaire: je m'enfonçai aussi dans les livres de magie, et cherchai même la pierre philosophale.

» Je suis encore persuadé que Dieu accorde à quelques âmes privilégiées le don d'une prévoyance qui les arrêterait au bord du précipice, si elles voulaient écouter avec attention la voix intérieure qui leur parle. Mais on se plaît à accuser de folie celui qui n'est qu'impatient de connaître, et à qui un sens plus fin, plus intime, fait pressentir l'avenir.

» J'étais fort jeune lorsque j'héritai de mon père. Tous les esprits tourmentés du

désir de pénétrer les mystères de la nature, vinrent me former une espèce de cour ; ils ne me quittaient plus ; nous étions sans cesse occupés à découvrir dans le ciel ce qui devait se passer sur la terre. Ma fortune diminuait ; mais j'étais si riche d'espérances, qu'il n'y avait pas un mortel plus heureux.

» Un jour que l'on célébrait une des grandes fêtes de l'année, je me rendis à l'église ; car je n'ai jamais manqué aux devoirs de la religion. J'y vis une jeune personne resplendissante de beauté. Son innocence, sa modestie, semblaient lui cacher à elle-même qu'elle était belle. Je fus saisi ; je l'admire, je l'aimai : enfin, que vous dirai-je ? il n'y a pas assez d'expressions pour vous peindre tous les sentimens qui entrèrent à la fois dans mon ame.

» Je me plaçai sur une chaise près de la sienne, sans attirer ses regards qu'elle tenait pieusement baissés. Son père, vieillard vénérable, était à côté d'elle. Je me rappelai qu'il avait été anciennement lié avec ma

famille, et qu'il avait même souvent, en ma présence, blâmé avec sévérité l'éducation que l'on me donnait, et les rêveries superstitieuses, disait-il, auxquelles on permettait à mon esprit de s'abandonner.

» Il ne cessait point d'avoir les yeux sur moi. L'expression de ma figure lui fit aisément deviner l'admiration que sa fille m'inspirait : il en parut inquiet. A la fin des prières il lui fit signe de le suivre. Je me levai en même temps, et lui demandai s'il ne voulait pas reconnaître le fils de l'ancien ami de sa jeunesse?—« Vos erreurs sont parvenues jusque dans ma retraite, » me dit-il; « je vous plains, mais je ne veux point m'approcher de vous. »

» Il croyait l'ignorance et la soumission une sauvegarde, du moins contre les infortunes extraordinaires; et la destinée veuait de lui faire rencontrer en moi un homme qui, par l'audace de son esprit, devait s'attirer de grands revers. Il voulut m'interdire

sa demeure ; heureux s'il eût continué d'obéir à cet instinct qui l'avertissait ! Pour moi, c'était déjà trop tard. J'aimais avec cette ardeur qui donne à tous mes sentimens la violence des passions.

» Prévoyant que j'allais dépendre de lui, j'éprouvai le besoin de l'adoucir, de lui plaire. Je lui demandai la permission de le voir ; je le priai de faire rentrer la raison dans mon ame. La sienne se flatta peut-être de me ramener aux idées communes qui gouvernent les hommes. Peut-être aussi que l'orgueil de prendre de l'empire sur un caractère qui s'était soustrait à toute autorité, le fit consentir à me recevoir.

» De ce moment il s'établit une lutte entre nous. Chacun des deux cherchait en vain à attirer l'autre dans la route qu'il croyait la seule bonne. Sa fille, la belle Amicie, était toujours le témoin de nos discussions. Sa présence m'inspirait pour son père des égards qui approchaient du respect. Sans céder

d'une ligne, je lui laissais prendre un ton de supériorité sévère, qui lui persuadait que bientôt il pourrait me convaincre.

» Mes idées brillantes et surnaturelles séduisaient le cœur de sa fille. Elevée dans la plus grande dévotion, elle ne croyait rien d'impossible à Dieu. Elle ne doutait pas qu'il ne pût vouloir favoriser quelque être prédestiné, pourvu qu'il ne fit usage de ses contemplations que pour porter les hommes au bien. Enfin, elle m'aimait alors; et c'est vous dire que, peu à peu, mes sentimens lui paraissaient moins téméraires, et ne lui devenaient plus étrangers.

» Son père s'en aperçut; il lui défendit d'assister à nos entretiens. Depuis ce jour, elle se trouvait sur mon passage, quand j'arrivais, pour me prier de ne pas insister sur des opinions qui déplaisaient à ce vieillard respectable. Lorsque je me retirais, je la trouvais encore qui m'attendait, pour me demander s'il était satisfait.

» Le plus souvent je ne répondais qu'en lui parlant de mon amour. — « Je ne doute pas de votre affection, » me disait-elle; « mais c'est mon père qu'il faut persuader. Il voit ma ruine en ce monde, et mon malheur éternel dans la vie qui nous est promise, si vous ne renoncez pas à vos erreurs. » — « Et vous ? » lui dis-je. — « Moi ? je serai soumise à mon père. » — « Même s'il vous ordonnait de ne plus me revoir ? » — Elle soupira sans prononcer une parole; c'était me répondre, et je la quittai indigné.

» Je fus plusieurs jours sans retourner chez son père; et, pendant ce temps, je me livrai avec un redoublement de passion à la recherche des causes occultes. Mes amis crurent m'avoir reconquis. Ils se réunirent tous pour célébrer mon retour à la vérité. Nous passâmes la nuit à consulter les astres.

» J'avais le talent de dessiner en peu de minutes le portrait des personnes dont la figure me frappait, et de saisir parfaitement

leur ressemblance. J'avais fait ainsi le portrait d'Amicie. Ce même soir, j'eus l'imprudence de le montrer à mes amis, pour tirer son horoscope et le mien. Je suis encore persuadé que son père en fut instruit aussitôt, et que, sans doute, cette folie déterminua sa rigueur.

» Ne pouvant résister au besoin de la revoir, j'allais chez lui. Il se leva en m'apercevant, et me dit avec une gravité imposante : « Je ne vous parlerai point de vos » torts envers nous; je suis prêt à les pardonner, si je puis vous sauver. Votre » ruine est certaine : je sais mieux que vous-même l'état de vos affaires. On attaque » votre réputation; et les gens de bien commencent à vous éviter. Renoncez dès cet » instant à vos dangereuses liaisons, et je » continuerai à vous recevoir. Mais si vous » persistez, ne venez plus troubler ceux » qui, avant de vous connaître, vivaient » paisibles dans l'exercice de vertus humbles, habituelles et cachées. Croyez-moi, » la science la plus désirable est de faire en-

» sorte que chaque journée serve d'exemple
» au jour qui suit, et d'espérance pour la vie
» qui nous attend. »

» Sa fille me regardait avec inquiétude. Si elle n'eût pas été présente, j'aurais consenti à tout sacrifier pour elle. Mais elle m'avait fait entendre qu'elle m'oublierait, si son père l'ordonnait; et un indomptable orgueil m'empêcha de lui accorder ce triomphe. — « Je pourrais, » répondis-je à son père, « renoncer aux travaux que je poursuis depuis que je me connais, et dont je suis près d'atteindre le but; mais je n'abandonnerai point les amis et les maîtres de ma jeunesse. »

» Il resta quelques instans en silence, puis il reprit : « Rien ne sera assuré pour votre bonheur, si vous ne vous soumettez pas entièrement à ma volonté. » — Sa raison prétendait me subjuguier de vive force; je résistai. — « Pensez-y, » me dit-il; « ce moment est le dernier qui soit en votre puissance. » — Je tremblais, je frémissais;

mais je me crus plus fort que l'amour, en m'écriant : « Vous n'obtiendrez pas de moi ce lâche abandon. » — « S'il en est ainsi, » répondit-il, « séparons-nous, et n'accusez que vous ! Je vous laisse un éternel repentir ; puissiez-vous en profiter ! »

» Sa fille, pâle et tremblante, s'était assise, et cachait sa figure avec ses mains. Elle ne dit pas une parole pour me défendre, ne me jeta pas un regard pour m'arrêter. Je sortis la rage dans le cœur, et ne trouvai pas, comme vous, un ami qui surveillât ce premier moment de désespoir. »

» Je passai le reste de la nuit dans un combat affreux entre mon orgueil et mon amour. Le matin, je n'étais pas plus décidé que la veille ; cependant, j'allai chez Amicie. J'aurais eu besoin qu'elle me conjurât de céder à son père : peut-être ne fallait-il qu'une prière pour me vaincre ; mais toute mon âme se révoltait à la pensée d'obéir volontairement.

» J'arrivai chez elle dans cette disposition, et j'appris que son père l'avait emmenée la nuit même. Leur projet était sûrement conçu long-temps d'avance ; car leurs précautions étaient si bien combinées, que je ne pus découvrir la route qu'ils avaient prise.

» Je restai anéanti ; il semblait que l'avenir venait de se fermer devant moi. Plus de bonheur ! plus d'espérance ! La femme qu'ils avaient laissée pour garder leur maison eut pitié de l'état où elle me voyait ; elle me fit entrer dans cette même salle où j'avais, avec tant de témérité, soutenu des systèmes qui blessaient un vieillard dont mon bonheur dépendait.

» Je désirai voir la chambre d'Amicie. On consentit sans peine à me la montrer. C'était une espèce de cellule, n'ayant pour tout ornement qu'un prie-dieu. Je m'en approchai, et trouvai écrit de sa main : « Mon Dieu, » daignez rouvrir son ame à votre lumière. »

» Je demandai à la femme qui m'accom-

pagnait, si Amicie ne l'avait chargée d'aucun message; j'espérais que du moins elle m'aurait écrit.—« Mademoiselle m'a recommandé les » pauvres dont elle prenait soin, et m'a laissé » de quoi les soulager pendant son absence, » en me disant que je n'aurais pas de ses nouvelles avant deux années.» — « Avait-elle » l'air gai?» demandai-je avec un rire convulsif que je ne pouvais retenir. —« Non, mais » elle était tranquille.» — Ce mot me rendit toute ma fureur. Je courus m'enfermer chez moi; des larmes de rage tombaient de mes yeux, des cris involontaires m'échappaient. En vous voyant tout à l'heure, j'ai cru me retrouver tel que j'étais alors; c'est ce qui m'a fait rester près de vous.

» Pendant plusieurs jours, je ne voulus recevoir aucun de mes amis. Mais ils parvinrent à forcer ma porte, et dès-lors s'emparèrent de moi. Je n'étais plus qu'un faible enfant qu'ils conduisaient à leur gré. Peu à peu, ils réussirent à me distraire, en me faisant reprendre le cours de mes travaux. Nous passions les jours et les nuits livrés à ces recher-

ches profondes. Bientôt ces connaissances que j'avais acquises me rendirent célèbre. Toute personne ayant quelque chose à démêler avec la fortune , venait me consulter.

» J'avais arrangé des signes cabalistiques , des combinaisons mystérieuses , que j'appliquais à la situation de chaque individu. Je m'étais ainsi procuré des rencontres si étonnantes , qu'elles commencèrent à inquiéter les ames timides , en même temps qu'elles entraînaient les esprits audacieux. Né dans un rang élevé, j'étais trop fier pour chercher des moyens de fortune dans la noble science dont j'étais occupé. Loin de là, je prodiguais des secours et des conseils à ceux dont les revers me paraissaient l'ouvrage de l'homme puissant ; car j'étais l'ennemi de toute domination.

» Trop jeune pour écouter la prudence , et croyant remplir le devoir d'un adepte de bonne foi , je prédisais sans ménagement les malheurs annoncés dans mes calculs ; mais

je cachais aux pauvres leur avenir, et les consolais sur leur situation actuelle.

» Sans rien craindre pour mon repos, je portai le trouble chez quelques personnes puissantes. C'était parmi celles-là que je me plaisais à jeter l'inquiétude. Tout en venant me consulter, je savais qu'elles parlaient de moi avec dédain, quand mes prédictions tardaient à s'accomplir; et qu'elles me présentaient comme un homme dangereux, lorsque l'événement justifiait des horoscopes qui les avaient averties.

» Le gouvernement m'ordonna de quitter la ville où j'étais né. Au moment de partir, je reconnus que ma ruine était certaine. Pas un des amis qui avaient profité de ma fortune ne voulut partager ma disgrâce. Je restai seul. Mais de vastes combinaisons me présageaient encore une existence brillante. Ne sachant où porter mes pas, je vins ici trouver la reine-mère. Je savais qu'elle était toujours à la recherche des sciences occultes qui

m'ont perdu , mais auxquelles rien ne peut m'empêcher d'ajouter foi.

» Je me présentai chez elle. Au lieu de me recevoir avec la distinction et la publicité qui appartiennent à un homme de mon rang, elle ne voulut me voir que le matin, et ne m'admit point à ses cercles, quoique je fusse né pour y paraître. J'avais choisi la France pour asile; je fus obligé de supporter cette humiliation qui me blessait mortellement.

» Catherine me fait venir presque tous les jours. Elle se croit habile lorsqu'elle m'interroge d'une manière indirecte; cependant, il est rare qu'à travers ses phrases équivoques, je ne devine pas le véritable sujet de ses alarmes. C'est ainsi que je suis parvenu souvent à connaître l'intérieur de plusieurs familles considérables, et à découvrir plus d'un grand secret de l'État. Je profite de mon assiduité près de la reine pour rendre quelques services, car, chez les princes, une assiduité obscure obtient souvent plus qu'une faveur éclatante.

» J'avoue que je poursuis les heureux. La vue de ceux qui jouissent des biens que j'ai perdus m'importune et m'offense. Mais l'infortuné, poursuivi par le sort, victime de l'injustice, l'homme à qui il ne reste que le ciel et moi, voilà celui que je protège ; et je braverai tous les périls pour le secourir.

» Je verrai demain la reine : je parviendrai à lui donner assez d'inquiétude sur votre rival, pour qu'elle empêche son mariage avec une personne dévouée à la reine de Navarre. Catherine se méfie de sa fille, dont elle redoute la haine pour Henri III qu'elle aime uniquement. »

« Ah ! » reprit monsieur de Varambon, « gardez-vous de nuire à monsieur de Souvré. Je voudrais lui arracher la vie ; mais il me trouverait pour le défendre, si un autre que moi l'attaquait. » — « Que faut-il donc faire pour vous servir ? » demanda Fisiraga avec un ton d'ironie amère. » — « Si Hélène peut avoir oublié cet amour extrême, cette tendre affection que j'avais pour elle ; si elle

peut aimer monsieur de Souvré, qu'elle lui appartienne ; j'y consens : mais alors je veux mourir. »—« Songez , » reprit Fisiraga d'un air dédaigneux , « songez que si elle a pu oublier tout le passé, vous ne serez même pas regretté. »—« Pas regretté ! » répéta monsieur de Varambon glacé d'effroi. Il tenait sa tête fortement serrée , craignait d'ouvrir les yeux , de voir le jour , et repoussait l'avenir. De quel néant venait-on le menacer ? Serait-il possible qu'Hélène l'eût tellement oublié , qu'elle ne lui accordât pas un regret ?... Cette horrible pensée l'épouvante. Si elle peut donner et sa main et son cœur , ah ! qu'au moins il ne soit pas entièrement effacé de son souvenir ! que là , du moins , il vive encore ! — « Écoutez-moi , » s'écria-t-il avec force , « écoutez moi : je la connais ! » oui , elle me regretterait. »

« Vous êtes entouré d'un voile impénétrable , » répondit Fisiraga ; « et quelquefois je crois aussi qu'elle vous aime. J'étais près de vous à cette joute. Le cri de douleur qui vous est échappé s'est perdu dans le va-

gue. Hélène seule l'a entendu ; son regard a cherché d'où venait la voix qui avait fait tressaillir son cœur. J'ai vu ses yeux inquiets errer sur la foule où il était impossible de distinguer personne. Fiez-vous à moi : je n'ai jamais promis vainement mon appui, et je saurai découvrir les mystères qui vous environnent tous deux. »

Cependant Marguerite ne savait trop comment remplir la promesse qu'elle avait faite à don Juan. Elle se rendit chez la reine sa mère ; et, après avoir cherché à l'amuser par quelques anecdotes de la cour, elle fit tomber la conversation sur le devin qu'elle avait vu chez elle, et lui témoigna le désir qu'avait ce prince de le consulter.

Le visage de Catherine s'enflamma de colère. — « Il connaît donc la curiosité à laquelle je cède quelquefois ? » demanda-t-elle à sa fille. « Il se fait sans doute un amusement de jeter du ridicule sur une science dont il ne peut sonder les profondeurs ! Sans doute, il s'est moqué de ce que son esprit-fort

appelle ma faiblesse? » — « Personne ne l'oserait devant moi, » répondit Marguerite avec douceur, car elle craignait d'irriter sa mère; « et j'ose vous assurer que don Juan est disposé à croire. » — « Je l'y forcerai bien, » repartit Catherine, avec un regard menaçant qui fit trembler sa fille. « A quelle heure prétend-il voir Fisiraga? » — « Il désirerait que ce fût le dernier des jours qu'il passera ici. » — « Eh bien! ce dernier souvenir sera le plus durable. Il part après-demain matin; demain au soir Fisiraga sera chez vous : je m'y rendrai aussi. » — « Ne pourrais-je pas, » reprit Marguerite, « voir auparavant cet homme mystérieux, afin qu'il me dise s'il y a quelques préparatifs à faire pour le recevoir? » — « Je vous l'enverrai, » répondit Catherine. « En attendant, » ajouta-t-elle d'un ton moqueur, « j'imagine qu'il vous sera peu difficile d'assurer don Juan qu'ici tout se plaît à prévenir ses désirs. »

Marguerite regretta d'avoir offensé sa mère par une étourderie dont elle s'avouait l'inconvenance. Elle craignait de l'avoir compro-

mise , en l'exposant aux plaisanteries que don Juan voudrait faire sur sa crédulité. Que dirait-on au-dehors , s'il se mettait à raconter qu'en France la reine Catherine, et elle-même, lui avaient procuré un entretien avec un faiseur d'horoscopes ? Elle reconnaissait trop tard que les murmures des esprits chagrins sont souvent moins dangereux que les propos indiscrets d'une folle gaieté.

Dès que la reine de Navarre se fut retirée , Catherine fit dire à Fisiraga de venir à l'instant lui parler. Elle s'indignait que don Juan pût la croire susceptible de faiblesse ; aussi , résolut-elle de l'effrayer , ou du moins de l'étonner assez pour lui faire partager ses craintes superstitieuses.

Quoiqu'elle fût persuadée que Fisiraga n'avait besoin que de sa science pour pénétrer dans l'avenir, elle ne jugea pas devoir s'y abandonner uniquement, dans une circonstance où il s'agissait à la fois de défendre les intérêts de sa politique, et de venger son orgueil.

Aussitôt qu'elle aperçut Fisiraga, elle l'instruisit de ce qui concernait don Juan. « Je livre les prédictions à votre savoir, » lui dit-elle ; « mais la connaissance du passé m'appartient ; elle deviendra la base certaine d'une foi aveugle, quand il vous interrogera sur l'avenir. » Catherine avait des agens dans les cours étrangères, qui la tenaient au courant des intrigues les plus cachées. Elle communiqua à Fisiraga tout ce qu'il lui importait d'en apprendre, pour réduire l'esprit présomptueux de don Juan.

Fisiraga écoutait avec avidité ce que la passion de Catherine lui dévoilait ; mais son esprit transcendant voyait bien au-delà de ce qu'elle avait l'intention de lui dire. Personne n'appliquait plus habilement le calcul des probabilités, lorsque le caractère et les situations lui étaient connus.

Un esprit brillant, un langage noble, une croyance réelle à des intelligences supérieures, étaient la véritable magie qui lui avait fait prendre sur Catherine un empire,

qu'elle-même se persuadait être surnaturel. L'esprit de superstition du siècle avait perdu Fisiraga ; mais il assurait son pouvoir.

En quittant la reine-mère, il se rendit chez Marguerite. On le fit monter par un escalier dérobé qui donnait dans la cour du Louvre. Une personne de confiance lui ouvrit une porte secrète, et le conduisit près de cette princesse. Elle expliqua ce mystère, en disant à Fisiraga qu'elle ne voulait point affaiblir la foi de don Juan : ce qui ne manquerait pas d'arriver, s'il apprenait qu'elle l'avait vu avant lui.

La reine de Navarre craignit que la confiance sans bornes de sa mère en Fisiraga, ne l'eût empêchée d'aider à l'art cabalistique et divinatoire. Elle lui insinua donc tout ce qu'il fallait persuader à don Juan, et lui dicta surtout ce qu'elle croyait nécessaire, pour le dégoûter de la Flandre dont elle désirait l'éloigner. Sans qu'elle eût prononcé le nom de son frère, il pénétra tous les projets du duc d'Anjou.

Fisiraga ne rêvait qu'aux moyens d'adoucir les peines de monsieur de Varambon. Il s'imagina que, peut-être, il verrait mademoiselle de Tournon chez la reine, s'il parvenait à y attirer plusieurs femmes de la cour. Il lui dit que, pour achever de convaincre don Juan, il serait utile que, ce même jour, elle le fit consulter, en présence de ce prince, par des personnes qu'une vive curiosité porterait à vouloir connaître leur destinée.

Il réussit au-delà de ses vœux; car cette proposition donna à Marguerite l'idée d'un plaisir nouveau. Elle croyait déjà voir Hélène interroger le magicien. Elle savait combien sa jeunesse, sa candeur, la crainte qu'elle avait montrée la veille même, la rendaient propre à recevoir toutes les impressions qu'on voudrait lui donner; et elle espérait que sa terreur ne manquerait pas d'ajouter à l'étonnement de don Juan.

« Je vous promets, » dit Marguerite, « que j'inviterai la plus belle à vous interroger. D'ailleurs, » ajouta-t-elle avec l'abandon et

la gaieté de son imagination, « mademoiselle de Tournon sera d'avance persuadée... » — A ces mots, Fisiraga regarda la reine d'un air grave, et osa l'interrompre. « Je ne veux, Madame, » lui dit-il, « ni savoir le nom, ni connaître la personne que vous voudrez que je voie. » — Il demanda la permission de se retirer, et laissa Marguerite fort surprise de l'entendre refuser des éclaircissemens qui devaient rendre ses prédictions plus sûres.

Il court chez monsieur de Varambon, le presse dans ses bras, ému lui-même de la joie qu'il allait lui causer. Il lui raconte qu'il verra don Juan le lendemain chez la reine de Navarre ; que madame et mademoiselle de Tournon y seront ; qu'il parviendra à pénétrer les secrets de cette jeune personne, et à la ramener vers lui. Aucune affection pourtant n'aurait pu lui faire avouer les renseignemens qu'il avait reçus des deux reines. Encore aveuglé par ses rêveries chimériques, il triomphait, lorsqu'on croyait sa connaissance de toutes choses l'effet d'inspirations surnaturelles. Peut-être même finissait-

il par se persuader que , s'il l'eût voulu , il eût été facile à sa science de découvrir tout ce qu'on venait de lui confier.

Monsieur de Varambon fut touché de l'attachement qu'il lui témoignait ; cependant il lui dit : « Je ne veux point que la terreur me rende Hélène ; mais j'ai une grâce à vous demander : cachez-moi à tous les yeux , et faites que je sois présent lorsqu'elle vous parlera. » — « En apprenant que je la verrais , je l'ai désiré comme vous , » répondit Fisiraga ; « mais j'ai reconnu que cela était impossible. » — « Oh ! c'est mon bonheur , ma tranquillité , la vie que je vous demande , et que je vous devrai : car si je puis me convaincre qu'Hélène , me croyant loin d'elle , n'en est pas moins occupée de moi , l'inquiétude jalouse qui m'indigne et m'irrite , sera pour toujours bannie de mon cœur. » — Fisiraga le regardait , comme s'il eût voulu s'assurer jusqu'à quel point il pouvait répondre de lui-même ; et monsieur de Varambon continuait à le supplier , avec une

ardeur qui ne permettait pas de prononcer un refus.

« Écoutez-moi, » reprit Fisiraga : « une puissance extraordinaire et qui confond ma raison, me force, en quelque sorte, à me soumettre malgré moi à vos volontés; mais elle ne peut m'ordonner d'exposer votre vie et la mienne. » — « Me croyez-vous capable d'une imprudence, lorsqu'elle compromettrait votre sûreté? » — « Pour mon malheur, j'ai connu l'amour, » répondit tristement Fisiraga. « Je suis sûr que, si monsieur de Souvré paraissait avec Hélène, rien ne pourrait vous empêcher de sortir de votre retraite. Dans ce moment même, je vous vois avec les yeux de l'ame qui découvrent l'avenir; oui, je vous vois vous précipiter sur lui; sa mort, la vôtre, seraient le prix de ma fatale complaisance, et j'expierais ma faiblesse dans les horreurs d'une longue prison. »

Monsieur de Varambon, posant les mains sur son cœur, dit avec l'accent solennel que l'on donne aux sermens : « Je jure, par tout

ce qu'il y a de sacré pour un homme d'honneur, que je ne dirais pas un mot, ne ferais pas un mouvement, même si j'entendais Hélène prononcer qu'elle ne m'aime plus. » — Fisiraga ne répondit point. Il se repentait vivement de s'être laissé entraîner par une trop facile bonté. Il pensait que, s'il eût caché l'entretien qu'il devait avoir avec don Juan, il eût pu servir son ami, sans l'exposer à un péril certain. Cependant peu à peu l'air triste et malheureux de monsieur de Varambon le pénétrait d'une tendre pitié. Ne pouvant plus contenir son émotion, il s'avança et lui dit : — « Infortuné ! aussi insensé que je l'étais moi-même, invoquez-moi au nom d'Amicie. Demandez-moi, pour l'amour d'elle, de vous accorder votre prière ; et du moins, si je suis la victime de cette insigne folie, vous ne vous le reprocherez pas. C'est à elle que j'aurai obéi. »

Monsieur de Varambon ne cessait de répéter qu'il ne pouvait croire à un pareil danger. — « Ah ! » reprit Fisiraga, « ignorez-vous que, dans ce monde, ceux qui se mê-

lent de sciences surnaturelles, servent de jouet à des puissances vraiment infernales? Ne savez-vous pas que Henri III, pour l'honneur de sa raison, a menacé de la mort un magicien qu'il n'avait pas dédaigné de consulter? Mais ce péril n'est pas le seul à craindre. Si l'on savait que je vous ai introduit secrètement chez la reine de Navarre, nous serions accusés d'employer des moyens cabalistiques pour servir une intrigue d'amour. La terrible mère d'Hélène jetterait des cris de rage; votre honneur et le mien seraient compromis; nous deviendrions la fable du public, et le juste objet de l'inquiétude des familles. Y avez-vous pensé? » — « J'avoue, » répondit monsieur de Varambon, « que toutes ces réflexions ne se sont point présentées à mon esprit; mais elles ne servent qu'à donner plus de force au serment que je vous ai fait, sans diminuer le désir que j'éprouve. Croyez que je suis sûr de moi. » — « Examinez - vous avec une sévère attention, » reprit Fisiraga; « consultez vos forces, et, pendant ce temps, permettez que

je commence ici un travail qui m'est nécessaire. »

Il se mit alors dans un coin de la chambre, avec une table devant lui, et y posa de grands papiers dont il paraissait fort occupé. Monsieur de Varambon, craignant de le distraire, s'abandonnait en silence à l'idée qu'il allait revoir Hélène ; car il s'apercevait que les refus de Fisiraga commençaient à s'affaiblir.

Il voyait cet homme incompréhensible le regarder souvent sans lui parler, tracer des lignes sur un papier, et le regarder encore. Ses yeux si expressifs peignaient sa tristesse, son inquiétude, mais aussi un attachement qui rassurait monsieur de Varambon. Le soir, il serra son travail, et dit : « J'irai demain matin chez la reine de Navarre. Avant de sortir, je vous reverrai : jusque-là, interrogez-vous, et sondez encore votre cœur. »

Il n'attendit point de réponse, et s'en alla. Monsieur de Varambon passa le reste de la

nuit à réfléchir sur sa situation. La pensée d'abuser d'une crédulité blâmable le troublait ; cependant , il ne pouvait renoncer au désir de surprendre les secrets sentimens d'Hélène. Le lendemain matin , Fisiraga se présenta, et se tint debout devant lui, sans prononcer une parole. Monsieur de Varambon lui dit : « Je vous renouvelle mon serment. » Fisiraga leva les yeux au ciel , comme si Amicie lui était apparue : « O vous que j'ai tant aimée , » lui disait - il , « à quoi ne me serais - je pas exposé pour vous revoir ! puis-je être inexorable envers celui qui se croit menacé du même malheur dont j'ai tant souffert ! » — Il tendit sa main à monsieur de Varambon , et sortit en le priant de l'attendre.

Fisiraga fut introduit chez la reine de Navarre avec un mystère semblable à celui qu'on avait mis la veille pour le recevoir. Il dit à Marguerite qu'il désirait parler à don Juan dans cette même chambre où ils étaient. Il la jugeait très-propre à servir ses desseins. Des draperies de velours brun ré-

gnaient tout autour , et descendaient du plafond sur le parquet ; de sorte que , en dedans de cette salle , on n'apercevait point la porte qui communiquait à l'escalier. Fisiraga pensa qu'il serait facile à monsieur de Varambon de rester près de cette porte , et qu'à travers les plis de la draperie , il pourrait voir ce qui se passerait dans la chambre , entendre ce qu'on y dirait , et s'échapper , si cela était nécessaire.

Fisiraga voulut deux fauteuils égaux , l'un pour don Juan , l'autre pour lui. Cette égalité surprit la reine ; mais il dit avec un air imposant : « Celui que la connaissance de l'avenir tourmente jusqu'à m'interroger , ou s'abaisse , ou m'élève. Dans tous les cas , j'apprécie assez mes rapports avec la nature , pour croire qu'aujourd'hui c'est moi qui serai supérieur aux puissances de ce monde. »

Marguerite sourit de pitié , et cependant consentit à satisfaire sa folie. « Je désire encore , » lui dit-il , « qu'il me soit permis d'a-

mener un de mes gens pour me suivre, lorsque je retournerai seul au milieu de la nuit. Il restera sur cet escalier. » — Cette précaution parut si naturelle à Marguerite, qu'elle n'éveilla point son attention.

Fisiraga fit placer les fauteuils de la cour et les plians, aussi loin de sa table qu'il fut possible. Toujours occupé de mademoiselle de Tournon, il voulait parler à chaque personne séparément, et n'être entendu que par celle qui viendrait le consulter.

Ces préparatifs terminés, il revint en faire part à monsieur de Varambon : « Je me sacrifie, » lui dit-il tristement : « vous le rappellerez-vous ? Je suis seul au monde ! j'ai perdu, par ma faute, tous les biens auxquels les hommes attachent du prix ; et je ne regrette que l'affection des miens. Mon isolement me pèse : j'ai besoin d'un cœur qui m'aime ; dites-moi si je l'ai trouvé. » — Monsieur de Varambon l'assura vivement de sa reconnaissance, de son affection ; car il était touché du dévouement de cet homme qui, le con-

naissant à peine , semblait s'être donné à lui.

« Quel âge a mademoiselle de Tournon ? » demanda Fisiraga. — « Dix-sept ans. » — « Je connaîtrai bien, sans vous, les circonstances importantes de sa vie ; mais la mienne ne serait pas assez longue , s'il me fallait suivre les petits détails qui composent l'histoire de chaque jour , et deviennent ineffaçables quand on aime. Avez-vous son portrait ? » — « Elle était incapable de m'accorder cette faveur , et je ne la lui aurais pas demandée. » — « Vous valez mieux que moi , » dit Fisiraga en soupirant ; « car j'avais dérobé celui d'Amicie. Mais quel est l'amant qui, sachant peindre , peut résister au plaisir de représenter les traits de celle qu'il aime?... Ne lui avez-vous laissé aucun souvenir ? » — Monsieur de Varambon lui parla de la bague de sa mère , qu'Hélène avait acceptée. — Fisiraga , toujours livré à ses pensées lugubres et mystérieuses , frémit. — « Pourquoi , » dit-il , « mêler la puissance de la mort à la destinée des vivans ? » Après

une longue méditation , il ajouta : « Vous avez obéi à une force inconnue ; respectons-la. »

Lorsque l'heure de se rendre chez la reine de Navarre fut venue, Fisiraga dit à monsieur de Varambon : « J'ignore ce qui m'arrivera ; mais j'ai besoin de vous apprendre que , depuis le premier moment où vous êtes entré dans cette maison , je me suis senti attiré vers vous par un attrait irrésistible. Votre figure noble et mélancolique m'a touché ; j'aurais donné beaucoup pour adoucir vos peines. Souvent je vous ai suivi, lorsque vous erriez la nuit dans la campagne. Je craignais pour vous, et ne vous connaissais pas. Je me tenais à distance, pour vous sauver de vous-même, ou pour vous défendre. Enfin , sous cette voûte étoilée , où vous vous croyiez seul , je me disais : « Il est moins à plaindre que moi , car il a un ami. »

Ils arrivèrent au Louvre , et montèrent l'escalier en silence. Fisiraga frappa trois fois. On leur ouvrit la porte secrète , qu'il

exigea que l'on ne refermât plus. Suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu , les gens de la reine étaient sortis. Il plaça monsieur de Varambon entre la porte et cette draperie , qu'il arrangea de manière qu'à travers les plis, on pût voir l'intérieur de la chambre. Avant de le quitter , il le regarda encore d'un air inquiet. Monsieur de Varambon le devina , et serra sa main avec une émotion qui bannit toutes les craintes de Fisiraga.

Bientôt l'appartement de Marguerite s'ouvrit , et toute la cour entra avec une joie bruyante. Fisiraga fut présenté à don Juan. La cour se plaça fort loin de la table près de laquelle ce prince et le magicien allèrent s'asseoir.

Fisiraga regarda don Juan long-temps ; ses yeux de feu semblaient pénétrer au fond de son ame. Enfin il lui demanda s'il pouvait lui dire toute la vérité?—« Toute , jusqu'à ce que j'en ordonne autrement, » répondit le prince. — Ce ton d'autorité souleva

l'esprit de rébellion qui dominait Fisiraga. — «Eh bien!» lui dit-il, «vous êtes ici sans l'aveu d'une puissance inquiète, soupçonneuse, et jalouse de votre gloire. Elle vous a envoyé dans les Pays-Bas pour les pacifier, non pour les conquérir. Elle croira être vaincue, à chaque victoire que vous remporterez sur ses ennemis. Craignez de lui déplaire; tremblez de la servir. Le malheur serait un tort; vos triomphes seraient des crimes.. Hier matin, vous avez jeté le fondement d'une ligue.. On vous a offert pour épouse une reine veuve, jeune et belle, que vous n'obtiendrez pas..... Une prison, un enlèvement, des guerres intestines, agitent votre ame....» — A ces mots, don Juan reçut une impression si vive, que tout le monde put la remarquer. Ce prince, craignant que les paroles de Fisiraga, quoique dites pour lui seul, ne fussent entendues, le pria de baisser la voix.

Comment don Juan n'aurait-il pas été frappé d'étonnement? La veille même, le duc de Guise avait signé avec lui un traité de ligue. Il lui avait proposé de débarquer

en Angleterre pour enlever Marie-Stuart de sa prison : il l'avait flatté de l'espoir d'obtenir sa main , s'il parvenait à la rétablir sur le trône, à l'aide des nombreux et zélés partisans qu'elle avait en Angleterre.

Le duc de Guise , suivant toujours sa politique artificieuse , affectait de couvrir tous ses desseins du voile de la religion. Il cherchait à exalter la grande ame de ce prince ; il lui disait que le vengeur de la chrétienté, le héros de Lépante , le vainqueur de Tunis, celui qui en avait fait le roi prisonnier, qui avait triomphé partout où il avait porté ses armes ; que celui-là seul pouvait attaquer avec succès la reine d'Angleterre, et soutenir les intérêts de l'Église, en détruisant son plus dangereux ennemi. Il lui parlait avec admiration de cet étendard royal qu'il venait de déployer dans les Pays-Bas , et qui représentait une croix lumineuse , autour de laquelle étaient écrits ces mots : « Par ce signe , j'ai vaincu les Turcs, et je vaincrai les hérétiques. »

Ces projets si importants, que don Juan croyait entièrement ignorés, avaient été révélés à Catherine par une dame qui possédait toute la confiance du duc de Guise ; et Fisiraga les dévoilait, autant pour servir la politique de Catherine, que pour appuyer le merveilleux de sa croyance.

Dès que ce prince l'eut prié de parler plus bas, le magicien fut sûr de son empire. Après avoir tracé à don Juan le tableau de sa vie passée, il prit un ton sombre et prophétique, pour le conjurer de prévenir le sort qui l'attendait. — « Vos intentions les plus secrètes sont connues, » lui dit-il. « Les désirs impatiens d'une noble ambition vous exposeront à des dangers inévitables. » — Fisiraga le menaça d'un avenir terrible. Il le voyait en butte, chaque jour, à de nouveaux attentats, et la mort l'atteindre enfin dans l'éclat de sa jeunesse et de sa gloire.

Catherine, qui observait tous les mouvemens de don Juan, remarqua qu'il interro-

geait Fisiraga avec inquiétude. Elle se félicitait d'être parvenue à effrayer l'imagination de ce prince, et jouissait du trouble qu'elle avait porté dans son ame. — Tout-à-coup l'on entendit Fisiraga s'écrier : « Souvenez-vous de don Carlos et d'Élisabeth de France ! » — A ces mots , don Juan parut frappé d'une secrète horreur : il se leva en disant : « Assez, assez ; je vous reverrai. » — Il se réfugia près de Marguerite, sans retrouver le calme nécessaire pour répondre aux questions qu'elle lui faisait.

Tous les yeux étaient attachés sur don Juan ; son émotion étonnait les esprits les plus audacieux , et alarmait les ames crédules. Mademoiselle de Tournon le considérait, avec un saisissement qui lui permettait à peine de respirer. Ce prince si grand, si brave , ajoutait donc foi aux connaissances surnaturelles ? L'esprit d'Hélène les repoussait ; mais sa craintive innocence la disposait à y croire. Fisiraga acheva d'attaquer sa raison déjà ébranlée, en disant d'une voix forte : « Que celle qui a reçu pour anneau d'alliance

une bague de mort, vienne m'écouter! » — Hélène se reconnaît. Tout entière à la terreur qui s'est emparée de son ame, elle oublie et la cour et sa mère. Elle se lève, et traverse à pas lents cette chambre, pour se rendre auprès de Fisiraga. — Madame de Tournon la rappelle; sa fille ne l'entend plus. — Marguerite elle-même s'étonne; la cour paraît inquiète. — Monsieur de Souvré s'élançe pour la retenir; il la conjure de s'arrêter. Elle étend sa main vers lui, et lui fait signe de rester où il est. La figure pâle et imposante de mademoiselle de Tournon le soumet malgré lui. Il n'ose enfreindre ses ordres; mais il ne la perd pas de vue, et maudit ces horribles superstitions.

Hélène est près de Fisiraga; il a pitié du trouble qui l'opprime. Cependant, il lui dit à voix basse : — « Je vous parle au nom de » celui qui doit être l'arbitre de votre des- » tinée. Malheur à vous, si vous trahissez son » amour. » — Il prend un miroir, le présente à Hélène, qui jette un cri en voyant,

peints sur la glace, les traits de monsieur de Varambon, mais furieux et menaçans.

Un froid mortel gagne son cœur, ses yeux ne distinguent plus rien, ses genoux fléchissent. Monsieur de Souvré se précipite, et la reçoit dans ses bras. — Elle reconnaît sa voix ; et, dans le besoin qu'elle a d'un appui, elle prononce son nom qu'elle implore. « Arrachez-moi d'ici, » lui dit-elle, « je me sens mourir. » — Il l'emporte près de la reine de Navarre, la pose sur un fauteuil, et tombe à ses pieds. Il regarde en tremblant si son teint se colore, si la vie revient l'animer.

Madame de Tournon, que cette scène épouvante, repousse monsieur de Souvré. « Ne voyez-vous pas, » lui dit-elle, « tous les yeux attachés sur nous ? Éloignez-vous de ma fille. » — « Ah ! Madame, » répliquet-il, « daignez m'appeler votre fils, et laissez-moi soigner mademoiselle de Tournon. » — « Oui, » reprend Marguerite, qui veut par la publicité rendre cet engagement irré-

vocable , « oui , elle seule était digne d'être votre heureuse épouse. » — A ces mots, Fisiraga ne peut se contenir, il s'écrie : « Malheur ! malheur ! » et disparaît pour secourir son ami,

Hélène , reprenant à peine ses esprits , a entendu les dernières paroles de la reine ; elles l'éclairent , lui découvrent qu'elle voudrait donner sa main à monsieur de Souvré. Elle le regarde d'un air suppliant , et lui dit avec une voix plaintive : « Ah ! croyez-moi, depuis long-temps je prévois le sort qui m'est réservé : le voile et des vœux éternels seront mon partage. » — Marguerite et madame de Tournon attribuent ces paroles au trouble qui l'agite. Toutes deux s'emparent d'Hélène , et la font passer dans une chambre où, seule et retirée, elle puisse trouver quelque repos.

Monsieur de Souvré n'ose pas les suivre. Il reste , s'afflige et se tourmente , en voyant tout le monde se parler avec une curiosité inquiète. Ses yeux cherchent Fisiraga ; il

veut savoir, par quel secret prestige il a pu bouleverser cette ame innocente et pure. Il se rappelle que ce magicien a parlé d'une bague de mort ; cet insensé lui aurait-il prédit une fin prématurée ?

Bientôt madame de Tournon reparait à la suite de Marguerite. Son air sévère impose silence aux propos. La reine affecte cette gaieté, cette insouciance, si propres à affaiblir des impressions qu'elle voudrait effacer. Elle s'empresse de parler la première d'Hélène, et dit : « Elle n'est pas revenue avec moi, car elle est un peu honteuse de sa crédulité ; mais nous l'avons laissée riant de la peur qu'elle a eue du magicien. » — A ces mots, on commence par blâmer cet homme dangereux, et on finit par se moquer de soi-même et de la confiance qu'il inspirait. — Monsieur de Souvré sort pour le rejoindre, mais il lui est impossible de le découvrir.

Fisiraga avait retrouvé monsieur de Varambon, pâle, immobile et n'ayant conservé de la vie que la force de garder son

serment. Il l'entraîne, le ramène chez lui, sans pouvoir en obtenir une seule parole. Combien il se reprochait d'avoir dessiné le portrait de monsieur de Varambon à son insu, et de l'avoir présenté à mademoiselle de Tournon ! Mais sa croyance à la destinée en devient plus vive ; sûrement c'est le génie du mal qui lui a inspiré d'offrir à Hélène des traits, jadis si chers, et qui l'accusent aujourd'hui. — Fisiraga s'efforce de retirer monsieur de Varambon de l'accablement où il est plongé. C'est en vain qu'il cherche à l'irriter, à l'attendrir. Ses soins, sa vue, ne le consolent ni ne le blessent. Hélène est seule présente à son ame :

Vers le milieu de la nuit, David donne à Fisiraga une lettre qu'un inconnu vient d'apporter. Il dit qu'après l'avoir remise, cet homme s'est enfui comme s'il eût craint d'être poursuivi. Fisiraga reconnaît l'écriture d'une personne qui était dans l'intimité secrète de Catherine. « Fuyez, » lui écrivait-elle : « le roi » est furieux ; on lui a rendu compte des » scènes qui se sont passées chez la reine de

» Navarre. Il veut savoir comment les secrets que vous avez dévoilés à don Juan sont parvenus à votre connaissance. On vous cherche ; ne perdez pas une minute : quelque part où vous alliez , vous aurez de nos nouvelles. Brûlez ce billet. »

« Je suis perdu, » s'écria Fisiraga, « et je prévois le sort qui m'attend. Au surplus, l'existence m'était à charge. » — Monsieur de Varambon se ranime, en apprenant le danger qui menace cet infortuné. « Je vous sauverai, » lui dit-il ; « d'ailleurs je veux fuir ce horrible pays. Mais ne me parlez plus ; la voix humaine me fait mal. » — Bientôt monsieur de Varambon et Fisiraga furent prêts à partir , et quand le jour parut , ils étaient déjà loin.

Lorsque Marguerite et madame de Tournon furent parvenues à conduire Hélène dans une chambre écartée , cette mère terrible laissa éclater sa colère. Elle fit à sa fille les plus amers reproches de s'être ainsi compromise devant toute la cour. Sa

voix forte et sévère grondait comme l'orage. — Hélène, la regardant avec des yeux égarés, appelait la mort pour être délivrée de ses tourmens.

Marguerite, qui seule au monde avait quelque empire sur madame de Tournon, l'entraîna loin de sa fille. « Voulez-vous lui faire perdre la raison ? » dit-elle à voix basse ? « Laissons-la plutôt à elle-même ; et venez retrouver monsieur de Souvré, qui doit être inquiet d'une scène si extraordinaire. D'ailleurs, croyez-moi, il importe de traiter cela gaiement. » Avant de sortir, elle se rapprocha de mademoiselle de Tournon ; et, essayant de la rassurer, elle lui dit de manière à n'être pas entendue par sa mère : « Je veillerai sur votre repos ; calmez-vous ; ni le chagrin ni le bonheur ne sont durables. » — C'est alors que Marguerite et madame de Tournon étaient rentrées dans le salon.

Hélène, livrée à elle-même, ne sait que penser, que résoudre. Doit-elle croire ce

qu'elle a vu ?.... Lui est-il possible d'en douter ?..... Elle se trouve comme dans un abîme dont rien ne peut la retirer. Elle se demande, comment ce magicien a eu le pouvoir de lui présenter les traits de monsieur de Varambon..... Pourquoi avait-il l'air menaçant ?..... Qu'a-t-elle fait ?..... Ne possède-t-il pas toute son affection ?..... Elle peut mourir, mais jamais cesser de l'aimer.... Sa tête s'égare, en cherchant comment Fisiraga a pu avoir connaissance de cette bague mystérieuse. Dans ce moment, elle la tire de son sein où elle la tenait toujours cachée, pour la soustraire à sa mère. Elle la regarde, se rappelle l'instant où la tendresse de monsieur de Varambon la lui a donnée. Combien il l'aimait alors ! Elle sent couler ses pleurs ; ses yeux restent attachés sur cet anneau, que jusque-là elle avait considéré avec un respect religieux, mais sans oser le porter. Elle tombe à genoux ; son ame, ses mains s'élèvent vers le ciel ; elle le prend à témoin qu'elle n'appartiendra jamais qu'à monsieur de Varambon. Pour la première fois, et comme si elle était au pied des

autels , elle passe son doigt dans cet anneau d'alliance , et s'engage pour la vie.

Des pas se font entendre ; on approche. Hélène se relève avec un calme que rien ne peut plus troubler , car sa résolution est inébranlable. Marguerite s'avance ; elle est suivie de madame de Tournon. — Hélène n'est plus la même ; ses paroles sont graves ; ses mouvemens doux et paisibles. Elle remercie la reine de sa bonté , lui demande pardon de s'être laissé dominer par une terreur surnaturelle. — Sa mère l'interrompt pour la réprimander encore. — « Je sais tout ce que vous pourriez dire, Madame, » répond Hélène ; « mais un sentiment incompréhensible me subjuguait. » — « Ah ! » s'écrie madame de Tournon , « les sentimens plus forts que la raison ne justifient pas ; ils accusent. » — Hélène écoute sa mère avec respect. Elle est tranquille ; Dieu l'a entendue.

Madame de Tournon veut que sa fille lui apprenne ce qu'a dit Fisiraga. — « C'est un

secret entre le ciel et moi, » répond Hélène. — « Qu'avez-vous vu dans ce miroir ? » — « Des traits ineffaçables. » — « Que signifie cette bague dont le magicien a parlé ? » — Mademoiselle de Tournon se tait. — Ni l'emportement de sa mère, ni les instances de la reine de Navarre, ne peuvent la déterminer à s'expliquer davantage.

Monsieur de Souvré adorait Hélène, et pourtant il ne conçoit pas comment il a pu supplier cette mère impérieuse de le nommer son fils, avant de savoir si le consentement de mademoiselle de Tournon sera libre et volontaire. Qu'est devenue la résolution de ne pas déclarer ses sentimens, jusqu'à ce qu'il se fût assuré que son cœur répondait au sien ? Un moment lui a fait tout oublier ; il n'a plus vu qu'Hélène évanouie, et couverte d'une pâleur mortelle. Son amour s'est trahi ; mais il ne sent pas ce bonheur vif que la certitude d'obtenir sa main devrait lui donner.

Il revenait triste et pensif, lorsqu'en rentrant chez lui il trouve une lettre de madame

de Balançon, qui en renfermait une autre pour sa sœur. Elle le pria de la lui remettre le plus secrètement possible. A l'instant, toutes les impressions pénibles de monsieur de Souvré s'effacent ; il ne sent plus que le plaisir qu'Hélène allait éprouver.

« Quel bonheur pour ma sœur et pour
» moi, Monsieur, » lui écrivait madame de Balançon, « de pouvoir faire passer, par un
» homme vertueux, une correspondance si
» innocente et si naturelle, qu'elle ne devrait
» avoir ni entraves ni intermédiaires ! Mais,
» comme vous l'avez deviné, ma mère est
» un peu jalouse de l'attachement de ses en-
» fans ; c'est à nous de respecter une inquié-
» tude qui nous prouve son affection. » —
Madame de Balançon ajoutait quelques phrases d'estime pour monsieur de Souvré, et ne disait pas un mot des espérances qu'il avait laissé entrevoir.

Malgré toutes ses résolutions, le voilà confidant d'une correspondance ignorée par une mère ! Il se le reproche, et trouve que

c'est mal récompenser la confiance que madame de Tournon lui a témoignée. Cependant, il se réconcilie bientôt avec lui-même, en pensant combien Héléne va être contente, et en se promettant qu'à l'avenir, ni lui, ni elle n'auront rien de caché pour madame de Tournon.

Le lendemain il va chez elle, la joie dans le cœur : mais il la trouve seule, et elle le reçoit avec dignité. — Il ose lui demander s'il ne peut voir Héléne ? — Elle répond qu'elle est encore souffrante. — Alors, sa joie, son espérance trompées, donnent à monsieur de Souvré une colère qui retombe sur cet exécrationnable magicien. Il voudrait savoir ce qu'il a pu dire à mademoiselle de Tournon, pour la frapper de terreur. — « Ma fille ne le sait pas elle-même ; elle s'est approchée de lui, déjà troublée par la folle crédulité de don Juan, et ne se souvient que du moment où elle vous a vu près d'elle. » — « Mais, » reprend monsieur de Souvré, « qui a pu la décider, elle si réservée, si craintive, à se donner ainsi en spectacle ? » — « Ah ! pour

le spectacle, je crois, Monsieur, que vous avez contribué plus que personne à attirer sur ma fille l'attention générale. » — « Pouviez-vous croire, Madame, que je resterais maître de moi, en voyant mademoiselle de Tournon mourante! » — « Je l'aurais secourue : au surplus, Monsieur, c'est une scène ridicule qui s'est terminée fort heureusement pour vous et pour elle, à ce que j'espère. »

Leur conversation est interrompue par la reine de Navarre, qui entre sans s'être fait annoncer. Elle vient, dit-elle, demander des nouvelles de sa favorite, et montre une gaieté qui était loin de son cœur; car la reine-mère lui avait fait dire d'éviter le ressentiment du roi dans ce premier instant.

Marguerite s'adresse à monsieur de Souvré; elle le félicite en riant d'avoir trouvé le bonheur, sans avoir consulté l'oracle. Puis elle ajoute que don Juan est parti le matin, et qu'elle regrette fort qu'il ne s'en soit pas allé un jour plus tôt. Elle le traite d'insensé, d'avoir

voulu interroger un homme qui s'est joué de son esprit inquiet et superstitieux. Enfin, toute son humeur se porte sur don Juan, à qui l'on avait donné de si belles fêtes, et sur le pauvre Fisiraga, qu'elle-même avait pris tant de peine à diriger.

La reine de Navarre dit qu'elle veut voir Hélène; madame de Tournon se lève pour la suivre, et monsieur de Souvré est obligé de les quitter. Dès qu'il est parti, madame de Tournon demande à la reine de s'arrêter un moment. Alors elle la supplie d'être son guide, dans la situation inconcevable où elle se trouve. — Marguerite remarque avec surprise l'air gêné, contraint, de cette femme altière, et l'écoute avec d'autant plus d'intérêt. Madame de Tournon commence par lui déclarer qu'il n'y a rien de changé dans sa volonté de marier Hélène avec monsieur de Souvré : mais elle convient qu'il se présente quelques difficultés, et s'excuse de ne les avoir pas avouées plus tôt à la reine, en ajoutant qu'alors la discrétion lui avait paru un devoir. Après ce long préambule, elle

lui confie cette première préférence d'Hélène pour monsieur de Varambon, et le projet de leur mariage rompu aussitôt que proposé. Toutefois, depuis que, la veille, sa fille a parlé de cloître et de vœux, elle craint qu'elle n'ait peut-être conservé pour lui un sentiment trop tendre.

Marguerite, enchantée d'avoir une occasion de rendre à sa dame d'honneur les justes et inutiles remontrances dont elle l'a si souvent ennuyée, désapprouve sa conduite. Elle lui fait apercevoir qu'une mère indulgente eût pu ramener Hélène, en obtenant sa confiance; tandis que, l'ayant laissée lutter seule contre ce premier penchant d'un jeune cœur, il sera peut-être difficile de disposer d'elle aujourd'hui.

« Ah! repartit madame de Tournon, je saurai bien forcer ma fille à m'obéir. » —
« Les mots forcer, commander, obéir, sont fort à votre usage, » reprit la reine. « Mais avez-vous les mêmes droits, aurez-vous le même pouvoir sur monsieur de Souvré? »

— « Je suppose qu'après la scène d'hier ; ce mariage est inévitable. » — Cette expression fit rire Marguerite. « Il est souvent plus juste qu'on ne croit de parler d'un mariage comme de la mort , » lui dit-elle ; « *inévitable* est un mot trouvé. » — Cependant elle soupire en se rappelant qu'on l'a aussi obligée à donner sa main , lorsque son cœur ne lui appartenait plus. Mais ce retour sur elle-même l'attriste , sans la disposer à protéger les affections d'Hélène. Elle n'y songe même pas.

La reine de Navarre était fort contrariée d'un obstacle qui pouvait faire manquer un projet utile , car c'est sa position personnelle qui la frappe toujours. Elle n'eût pas voulu rendre mademoiselle de Tournon malheureuse , mais le bonheur est si fugitif , si incertain , qu'il lui paraît dérisoire de s'en occuper. Le pouvoir de monsieur de Souvré sur l'esprit du roi , voilà tout ce qu'il y a d'important , tout ce qu'elle voit de réel dans cette affaire. Si Marguerite pense un instant à monsieur de Varambon , c'est encore par rapport à elle-même. Elle sait que , tenant

à toutes les familles considérables de la Flandre, il pourrait les attacher à la cause du duc d'Anjou; mais cette idée passe dans son esprit avec la rapidité de l'éclair. C'est au Louvre qu'elle veut fixer Hélène. Pourtant elle a entrevu les avantages que son frère doit tirer du rang et de l'importance de monsieur de Varambon, dans les Pays-Bas, et elle reviendra bientôt à lui, s'il faut absolument renoncer à monsieur de Souvré.

Elle prévoit d'avance les obstacles qu'elle aura à surmonter. Elle s'amuse à démêler tous les fils qui lui serviront à conduire l'impérieuse madame de Tournon, le vertueux monsieur de Souvré, la jeunesse exaltée d'Hélène. Plus elle y trouvera de résistance, plus elle sera satisfaite. Une intrigue difficile est pour elle un plaisir véritable.

En attendant, Marguerite déclare à madame de Tournon qu'elle va passer chez Hélène, et prétend la voir seule. — « Comme vous n'entendez rien, » ajoute-t-elle, « à distraire le cœur d'une jeune fille, ni à sé-

duire sa raison, je ne veux plus que vous vous mêliez de ce mariage. Restez dans les hauteurs du commandement; je me chargerai d'amener l'obéissance. »

La reine de Navarre fut fort surprise de trouver Hélène levée, lorsqu'elle la croyait malade. Mademoiselle de Tournon convint que sa mère lui avait défendu de se présenter devant elle, qu'elle ne fût décidée à lui obéir. — Marguerite haussa les épaules d'un air mécontent. — « Je connais votre situation, et tous les secrets de votre jeune cœur, » lui dit-elle; « mais ce n'est ni par la résistance, ni par la franchise, que vous sortirez de cet embarras. Mon enfant, profitez de mon expérience. Je veux être votre amie. D'abord, vous allez venir avec moi chez votre mère : vous la remercirez de s'occuper de votre bonheur; et nous lui demanderons du temps, pour vous accoutumer à l'idée d'une union dont vous avez entendu parler, pour la première fois, hier au soir. »

« Madame, » répondit Hélène avec un

accent doux et ferme, « mon refus est positif; ma détermination est irrévocable. » — « Ah! » repartit la reine, « *irrévocable* est un grand mot; et votre mère ne les aime que lorsqu'elle les emploie. Vous lui répéterez exactement mes paroles; et quant à monsieur de Souvré, s'il vous parle, vous lui direz que vous avez besoin de réfléchir, avant de vous engager pour la vie. » — « Madame, j'estime trop monsieur de Souvré, je me respecte trop, pour ne pas être sincère avec lui; il lira dans mon cœur comme moi-même. »

Marguerite trouva cette résolution dangereuse; car elle espérait amener Hélène à céder aux désirs de madame de Tournon. Aussi, elle aima mieux la prévenir un moment contre monsieur de Souvré, que de lui laisser faire des aveux qui ne pourraient ensuite être oubliés. Elle prit donc cet air de pitié que l'on aurait pour une personne trompée, et lui dit: « Mon enfant, la volonté d'être franche et vraie est fort louable; mais, en demandant du temps, vous ne ferez

qu'imiter monsieur de Souvré ; car il en a aussi demandé à votre mère. Il faut vous apprendre que c'est peu après votre arrivée ici qu'elle lui a promis votre main. »

Hélène ne pouvait s'imaginer que monsieur de Souvré eût été capable d'abuser de l'estime qu'il lui inspirait, pour chercher à pénétrer dans son cœur, en quelque sorte malgré elle ; qu'il n'eût voulu devoir sa main qu'à l'autorité de sa mère. « J'étais prête à lui confier mes pensées les plus secrètes, » se disait-elle : « j'étais du regret, presque du remords, d'éprouver des sentimens qu'il ignorait ; et, sans mon aveu, il me regardait comme un bien qui déjà lui appartenait ! Si j'avais osé lui parler, j'aurais trouvé un juge, croyant m'adresser à un ami ? » Ce nouveau malheur acheva de décourager mademoiselle de Tournon. « Ah ! » s'écria-t-elle douloureusement, « à qui donc se fier ? »

— « A moi, » répondit la reine. « Cependant j'étais dans le secret ; mais je vous

voyais destinée au mariage le plus désirable, et j'ignorais que votre sœur eût songé à vous unir à monsieur de Varambon. » —

« Qui vous a parlé de lui ? » demanda Hélène avec effroi. — « Votre mère. » —

« Ah ! pourquoi n'a-t-elle jamais consenti à m'en parler à moi-même ? Je lui aurais fait connaître l'état de mon ame ; et peut-être aurait-elle bien voulu me laisser vivre tranquille près d'elle , sans chercher à contraindre mes sentimens. » — « C'eût été plus sage, » répondit la reine ; « pourtant ne revenons pas sur le passé. Votre mère est hérissée de volontés, de despotisme. *L'irrévocable* dont vous vous serviez tout-à-l'heure ; lui va mieux qu'à vous. Enfin , comme je vous l'ai dit, ce qu'il faut, c'est gagner du temps ; et pour cela , il faut en demander, sans blesser votre mère, ni choquer monsieur de Souvré ; car elle ne vous le pardonnerait pas. Ensuite, nous examinerons ensemble ce qui peut le mieux assurer votre bonheur..... Je vais retourner chez madame de Tournon ; vous y viendrez, lorsque je vous enverrai chercher. »

Hélène resta absorbée dans ses réflexions. — Si jeune, sera-t-elle condamnée à la défiance ! et lorsqu'elle se sentira portée à estimer, lui faudra-t-il s'arrêter craintive, en se disant : Tout est trompeur ! — On vint lui annoncer que la reine de Navarre la demandait.

Elle entra chez sa mère en tremblant ; à peine avait-elle la force de s'avancer. Marguerite, voulant éviter toute explication, lui dit avec une grande bonté : « Venez, mon enfant ; madame de Tournon consent à me laisser disposer de vous. Remerciez-la ; et suivez-moi toutes deux ; car je ne veux pas aller chez le roi, dans le premier moment de sa colère. » Elle ajouta en souriant : « Cet infernal magicien nous a fait commettre à tous de grandes imprudences ! »

« La plus étrange, » repartit madame de Tournon, en lançant un regard terrible sur Hélène, « a été faite dans ma famille ; la honte en rejallit sur moi, et je ne devais pas m'y attendre. » — « De l'indulgence, »

dit Marguerite avec douceur : « vous me l'avez promis ; d'ailleurs, je ne veux point que l'on reparle de ces folies sans ma permission. » — Elle prit le bras de madame de Tournon pour regagner son appartement, et fit signe à Hélène de les suivre.

La pauvre Hélène marchait tristement derrière elles, lorsque dans le grand corridor du Louvre, elles rencontrèrent monsieur de Souvré. Il fit un cri de joie, en apercevant mademoiselle de Tournon. Après avoir salué la reine, il s'approcha d'Hélène. « Que je suis heureux de vous voir ! » lui dit-il ; « on prétendait que vous étiez malade. » — Elle ne répondit point, et pouvait à peine cacher son embarras. — Monsieur de Souvré avait témoigné un bonheur si vif et si vrai en la voyant, qu'il lui était impossible de douter de son attachement. Mais comment s'expliquer qu'un homme bon et sensible eût pu vouloir l'obtenir malgré elle ?

Il lui offrit son bras qu'elle n'osa pas refuser. Alors, ralentissant sa marche pour

l'éloigner un peu de sa mère, afin de ne pas en être entendu, il lui dit : « J'ai reçu une lettre pour vous, Mademoiselle. Je cours chez moi la chercher ; je vous rejoindrai chez la reine de Navarre. » — Il la quitta aussitôt, et la laissa fort surprise que l'on eût recours à monsieur de Souvré, pour lui faire parvenir une lettre qu'il était si simple de lui adresser à elle-même.

Sa mère s'était retournée plusieurs fois avec inquiétude : elle aurait voulu savoir ce que monsieur de Souvré pouvait dire à sa fille, surtout ce qu'elle lui répondait ; mais quand elle le vit s'en aller si promptement, son agitation fut extrême. Dès que Marguerite fut entrée dans son appartement, elle passa dans un cabinet retiré avec madame de Tournon.

Hélène était seule, lorsque monsieur de Souvré revint transporté du plaisir qu'elle allait éprouver. « Voici une lettre de madame de Balançon, » lui dit-il : « serrez-la bien vite ; car je serais désolé, si madame

votre mère découvrait que c'est par moi qu'elle vous est parvenue. » — Et, remarquant son air étonné, il lui avoua que, touché de l'inquiétude que le silence de sa sœur lui causait, ému par ses larmes, il avait écrit à madame de Balançon, pour obtenir d'elle un mot qui pût la rassurer.

Hélène connaissait trop le caractère jaloux de monsieur de Varambón, pour ne pas voir à l'instant combien cette lettre avait dû le blesser. « Grand Dieu ! » s'écria-t-elle, en joignant ses mains, « qu'aura-t-il dit ? Tout est expliqué. Voilà pourquoi il avait l'air menaçant. » — « Qui peut avoir assez d'empire sur vous, pour oser prendre l'air menaçant ? » reprit monsieur de Souvré, glacé de crainte, car une funeste lumière commençait à l'éclairer. — « Ah ! » répondit-elle, « que ne m'avez-vous consultée ! » Elle le quitta, parce qu'elle ne pouvait plus lui parler, et qu'elle ne se sentait pas la force de soutenir ses regards, ni d'attendre sa mère.

Monsieur de Souvré demeure confondu. Un nuage épais est devant ses yeux ; il ignore quel est l'objet de son affection ; mais il est trop sûr que ce n'est pas lui qui l'intéresse ! Cependant elle paraît si malheureuse , qu'une tendre pitié se joint à son désespoir. Il se rappelle qu'il ne l'a jamais vue seule , et qu'elle n'a pu lui accorder sa confiance ; que madame de Tournon a bien su lui prescrire d'éviter tout entretien avec sa fille. L'étrange conversation qu'il a eue avec cette mère impérieuse se présente à son esprit : sans doute le secret penchant d'Hélène lui était connu ; c'est un jeu pour elle de sacrifier sa fille ! Aussi est-ce contre elle que se porte son indignation. Il se promène à grands pas ; ne voit rien , et ne sait même plus qu'il est chez la reine de Navarre. Cette princesse revient accompagnée de madame de Tournon. Il frémit , à l'aspect de cette femme qui a fait son malheur ; il jette sur elle un regard dédaigneux , et sort , oubliant même de dire un mot à Marguerite :

Dès que mademoiselle de Tournon fut

seule, elle ouvrit la lettre de sa sœur. « J'ai
» enfin su de tes nouvelles, » lui mandait
madame de Balançon. « Depuis ton départ
» ma mère, à de longs intervalles, cher-
» chait à me rassurer, en me disant que tu
» te portais bien, et t'amusais beaucoup à
» la cour de la reine de Navarre. Je me fé-
» licitais que ta santé eût résisté à tes cha-
» grins; et je te connaissais trop, pour croire
» que tu nous eusses si facilement oubliés.

» Mon beau-frère nous a quittés le jour
» même où l'on t'a enlevée à mon affection.
» Tu jugeras comme je vis solitaire, sé-
» parée de vous deux que j'aimais unique-
» ment. Monsieur de Varambon, heureux
» de tout sacrifier à l'amour, a renoncé à
» l'état qui lui était offert; mais nous sa-
» vons que don Juan lui a promis des
» places qui peuvent satisfaire son ambi-
» tion,

» C'est donc toi qui m'occupes dans cet
» instant, bonne et douce Hélène! Si ma
» mère pensait à te marier, ne résiste pas

» ouvertement à sa volonté ; ce serait la
» rendre plus absolue , et te préparer de
» grands malheurs ; mais borne-toi à de-
» mander du temps pour réfléchir. »

Mademoiselle de Tournon s'arrête avec surprise. Sa sœur dont la rectitude de principes lui est connue , s'explique exactement comme la reine de Navarre ! Dire toute sa pensée n'est donc pas un devoir ? Ne point déclarer ses sentimens n'est donc pas un tort ? Elle poursuit sa lettre.

Madame de Balançon lui annonçait qu'elle allait suivre son mari en Espagne. Elle pria sa sœur de lui écrire , de lui faire part de ses idées , de ses sentimens , pour qu'elle pût juger sa situation , et lui donner les conseils d'une tendre et fidèle amitié. Après avoir parlé avec éloge des vertus de monsieur de Souvré , elle l'engageait à lui remettre sa réponse. « Il mérite d'être ton
» ami , » lui disait-elle ; « ne lui laisse rien
» ignorer de ce qui l'intéressera : si je le

» connais bien, il sera toujours, et ne sera
» jamais que ton ami. »

Hélène fut bien aise que l'estime de sa sœur, pour monsieur de Souvré, justifiât celle qu'il lui avait d'abord inspirée. Sa confiance dans madame de Balançon était si parfaite, que toutes les préventions que lui avait données la reine de Navarre disparurent. Elle crut, comme le disait sa sœur, qu'il serait toujours, et ne serait jamais que son ami. Délivrée de ces doutes pénibles, elle ne sentit plus que la joie de savoir que monsieur de Varambon n'étant point chez son frère, il n'avait pas dû être instruit de la lettre de monsieur de Souvré. Cette pensée la rendait si tranquille, qu'elle s'empressa de retourner chez la reine de Navarre.

Dès qu'elle parut, madame de Tournon lui demanda sévèrement ce qu'elle avait pu dire pour éloigner monsieur de Souvré? — Hélène répondit avec calme qu'elle n'avait pas dit un mot qui pût le blesser. — En effet, troublée elle-même, elle n'avait point

remarqué l'impression qu'il avait ressentie.— Marguerite la considérait, et lui trouvait une sérénité qui rendait la conduite de monsieur de Souvré inexplicable. « Je vais le faire prier de passer chez moi, » dit-elle, en regardant mademoiselle de Tournon avec ces yeux perçans qui scrutaient le fond des âmes. — Mais cette fois elle ne découvrit rien qui pût l'éclairer.

Elle donna l'ordre qu'on allât chercher monsieur de Souvré. Pendant ce temps, elle ne cessait d'adresser des demi-mots à madame de Tournon ; on pouvait juger qu'elle l'engageait à réprimer son humeur. Bientôt l'on annonça que monsieur de Souvré était enfermé chez lui, et qu'on le croyait malade ; car il avait défendu que, sous aucun prétexte, on vînt le troubler.

Trois fois dans la journée, Marguerite envoya savoir de ses nouvelles, et l'on rapporta toujours la même réponse. Enfin, vers minuit, il parut, mais si pâle, la figure si décomposée, qu'il semblait relever d'une lon-

gue maladie. Marguerite jeta un cri de joie en le voyant, et le reçut avec un intérêt vif dont il aurait été touché, s'il n'eût pas été uniquement occupé de mademoiselle de Tournon. Ses yeux étaient fixés sur elle pendant que la reine lui parlait, et il ne s'en apercevait point.

Hélène avait partagé l'inquiétude qu'il avait inspirée ; elle le regardait avec un air doux qui le consolait. Il crut même voir ses larmes près de couler. Une injuste jalousie l'aurait-elle trompé ? Déjà son cœur bat d'espérance ! Tout ce qui était chez la reine s'approcha de lui avec empressement. Madame de Tournon seule crut devoir l'attendre. Son orgueil lui servait du moins à ne jamais compromettre sa dignité.

Dès que la reine de Navarre fut retournée à sa place, monsieur de Souvré s'approcha d'Hélène. Dans un moment où la conversation devint assez générale, pour ne pas craindre d'être entendu, il lui dit très-bas : « Votre bonheur est le premier intérêt de ma vie.

Il est de la dernière importance que je vous parle un instant; daignez m'en indiquer le moyen. » — Mademoiselle de Tournon sentait que sa mère, que Marguerite ne la perdaient pas de vue; elle en était troublée; cependant elle répondit : « On m'observe... si vous saviez combien j'ai besoin de vous laisser lire dans mon cœur! » — Ces derniers mots ne permirent plus à monsieur de Souvré de conserver aucun doute. Ah! si c'était lui qu'elle aimait, oserait-elle vouloir lui laisser lire dans son cœur?

La reine ayant annoncé le désir d'être seule, tout le monde se retira. Madame de Tournon sortit suivie de sa fille. Elle était révoltée de sa résistance, et choquée de la sentir soutenue par une princesse dont elle avait toujours désiré l'éloigner. Enfin tout se réunissait pour contrarier les projets de cette femme altière, et s'opposer à ses volontés. Elle ne s'apercevait pas que son caractère dur et impérieux ôtait toute puissance aux avis de sa raison.

Cependant une satisfaction secrète lui reste. Elle sait que monsieur de Varambon a quitté Paris. Quoiqu'elle n'en devine pas le motif, elle est certaine qu'il est parti, et c'est un grand point de tranquillité. Mais elle ignore que Fisiraga l'ait accompagné. L'existence de cet homme, caché à tous les yeux par ordre de Catherine, avait échappé à ses perquisitions.

Aussitôt qu'elle fut rentrée, elle accabla sa fille de reproches, de questions, de menaces; et la plus grande partie de la nuit se passa dans les emportemens de madame de Tournon, et les pleurs d'Hélène. Mais le lendemain il fallut de nouveau se contraindre; car, dès que Marguerite fut éveillée, elle envoya chercher mademoiselle de Tournon.

Elle trouva monsieur de Souvré à genoux près du fauteuil de la reine. Il paraissait sortir d'une grande explication avec cette princesse. « Venez, Mademoiselle, » lui dit-il; « mettez-vous comme moi aux pieds de

celle qui a daigné m'entendre, et qui consent à vous protéger. Veuillez régler ma conduite envers le public : dictez mes paroles, lorsque je serai en présence de madame votre mère; et croyez que je suis prêt à vous sacrifier mon bonheur et ma vie. »

Les yeux d'Hélène interrogent la reine, qui l'engage aussi à se confier à une affection bien rare. Marguerite avait été si émue par le dévouement passionné de monsieur de Souvré, qu'elle en oubliait ses projets, ses réticences, ses calculs personnels. Son cœur était redevenu sensible et pur, en voyant un amour généreux.

Mademoiselle de Tournon, autorisée par la reine, et se rappelant les conseils de sa sœur, avoue bien bas les sentimens qui l'attachent à monsieur de Varambon. — « Ah ! » s'écria monsieur de Souvré avec un profond soupir, « le voilà donc nommé ce mortel qui a le droit de vous faire trembler ! Il est donc vrai?... » — Il avait deviné qu'elle aimait; mais le lui entendre dire était une douleur

nouvelle et si vive, qu'il ne pouvait la supporter.

Mademoiselle de Tournon s'approche de lui : elle voudrait n'avoir jamais existé, puisqu'elle, si malheureuse, cause tant de chagrins ! — Il la rassure, ne veut point qu'elle s'afflige, et la prie de lui pardonner si, dans ce premier moment, sa peine surpasse ses forces. « Je ne sens que ce que j'ai perdu, lui dit-il : mais comptez sur moi ; je serai votre plus fidèle ami. » — Il lève les yeux au ciel, comme s'adressant à celui qui juge le fond des cœurs, et répète : « Votre fidèle et meilleur ami. »

Cependant il sent le besoin d'être seul et veut fuir. Marguerite le rappelle, lui demande ce qu'il faudra dire à madame de Tournon. — Il supplie qu'avant tout, l'on ne s'occupe que d'Hélène. « Laissons, » dit-il, « croire à sa mère que nous sommes tous dans les mêmes intentions. Je reviendrai, lorsque je serai maître de moi, et nous prendrons alors une résolution. Jusque-là,

accordez un seul jour à ma douleur. » — Il ose prendre la main d'Hélène, la presse avec tendresse et respect, invoque encore le ciel en disant : « Qu'elle soit heureuse ! »

Madame de Tournon était irritée contre sa fille, et la trouvait inexcusable de ne pas lui être soumise ; contre Marguerite, dont la puissance venait balancer son autorité ; contre monsieur de Souvré, qu'elle trouvait romanesque comme une femme, et faible comme un enfant. Elle savait que les soins qu'il rendait à Hélène avaient éveillé l'attention du public ; que le bruit de leur prochain mariage s'était répandu, et qu'on commençait à s'étonner de le voir différer. Une situation dont elle ne pouvait parler hautement, avait quelque chose de si étrange pour elle, qu'elle en était humiliée.

On disait monsieur de Souvré malade ; on voyait mademoiselle de Tournon triste, et ses yeux toujours remplis de larmes : chacun prétendait être parfaitement instruit des motifs qui dérangent ce projet, et tous

les expliquaient à leur fantaisie. Monsieur de Souvré était si estimé, Hélène inspirait tant d'intérêt, qu'il n'y avait que madame de Tournon de généralement blâmée. Sans savoir ni pourquoi, ni comment, tout le monde s'accordait à dire que son caractère intraitable faisait sûrement le malheur de ces deux personnes si intéressantes. Ces propos lui étaient fidèlement rapportés par ces gens oisifs, toujours prêts à accourir, par attachement, assurent-ils, vous apprendre ce qu'on voudrait ignorer.

Heureusement pour Hélène, des affaires plus sérieuses vinrent distraire les esprits. Tout portait à croire que la guerre avec les protestans allait recommencer. Marguerite était dans une situation difficile. Son devoir l'appelait près du roi de Navarre, et ses goûts la retenaient au Louvre. Monsieur de Souvré, qui aurait pu être son conseil et son appui, continuait à se tenir renfermé sans voir personne. Enfin elle lui écrivit, pour le prier, « comme son ami, » de ve-

nir la diriger dans cette circonstance importante.

La confiance de Marguerite en son amitié réveilla toutes les affections tendres de monsieur de Souvré, et lui rendit son courage. Étonné d'avoir abandonné mademoiselle de Tournon à l'humeur de sa mère, il se promit de la revoir. Dans sa douleur, il avait négligé de se présenter chez le roi ; sa santé lui avait servi d'excuse, il est vrai ; mais il sentit qu'il était temps de sortir d'abord de l'abattement qu'il n'avait pu surmonter. Le jour même il parut à la cour. Son changement était si grand, que le roi lui en témoigna un véritable intérêt. Il reçut l'ordre d'assister le lendemain au conseil, pour y entendre discuter les affaires dont on s'occupait.

En sortant de chez le roi, monsieur de Souvré alla chez Marguerite. Il craignait et désirait de retrouver mademoiselle de Tournon : aussi en arrivant, ses yeux ne cherchèrent qu'elle. Leurs regards s'étant rencontrés, tous deux détournèrent la vue avec un embarras

qui n'échappa ni à Marguerite, ni à madame de Tournon.

La reine de Navarre passa dans son cabinet, emmenant avec elle monsieur de Souvré. Hélène aurait bien voulu ne pas attendre leur retour; mais un coup-d'œil de sa mère la retint comme fixée à sa place. Marguerite revint seule, monsieur de Souvré étant sorti par l'intérieur de ses appartemens.

Elle s'approcha d'Hélène, et lui dit tout bas : « Demain matin, soyez chez moi à dix heures précises. » — Se retournant aussitôt vers madame de Tournon, elle lui confirma la nouvelle généralement répandue que le roi allait attaquer les protestans.

Cette *héroïne*, car c'est le nom qu'on lui avait conservé quand il s'agissait de combattre, en témoigna une véritable satisfaction. Elle commençait à former des plans de campagne, lorsque Marguerite la ramena à sa propre situation, et lui fit sentir que

c'était un malheur, du moins pour elle, qui se trouvait placée entre le roi son frère, et le roi de Navarre son époux.

Le reste du jour se passa en réflexions inutiles, en projets inexécutables, en prévoyances sinistres. Marguerite avoua que la résolution de rompre la paix avait été prise pendant les fêtes dont on venait d'amuser la cour. Dans ces temps de discordes civiles, c'était au milieu des plaisirs qu'il fallait trembler pour les siens.

Le lendemain, à dix heures, mademoiselle de Tournon se rendit chez la reine de Navarre. Cette princesse la reçut avec un sourire caressant. Hélène n'avait pas assez d'expérience pour reconnaître qu'elle voulait s'emparer de son esprit; aussi fut-elle touchée de sa bonté.

« Monsieur de Souvré va venir, mon enfant, » lui dit la reine; « il veut savoir de vous comment il doit se conduire avec votre mère. Cependant, avant qu'il arrive, examinez-

vous bien ; songez que vous allez perdre l'homme généreux, doux, indulgent, qui peut seul vous offrir cette perfection idéale que votre jeunesse cherchait en vain. C'est comprendre la vertu que de pouvoir deviner le cœur de monsieur de Souvré. »

« Ah ! Madame, » répondit Hélène ,
« personne ne l'apprécie mieux que moi. Combien je remercierai le ciel, s'il peut trouver une ame digne de répondre à la sienne, une femme qui le rende heureux ! » — « Voilà donc le seul sentiment qu'il vous inspire ! Et lui donnerez-vous cette belle consolation ? » — « Oui, Madame ; car c'est ma prière de chaque jour. » — « Eh bien ! » reprit la reine , « je vous conseille de la garder entre le ciel et vous ; car je doute que monsieur de Souvré en fût fort touché. »

Hélène se tut. Il lui était facile de voir qu'elle avait causé beaucoup d'humeur à Marguerite. Ne lui sera-t-il donc jamais permis d'exprimer franchement sa pensée , de se livrer à ses impressions , comme elle

faisait chez sa sœur ? Combien elle déteste l'obligation d'être toujours attentive , toujours en garde contre soi-même , de ne pouvoir dire un mot , faire un pas , sans être inquiète de l'effet qu'on produit ! Le langage composé qu'il faut avoir à la cour lui est odieux. Elle soupire après le repos , regrette la simplicité de la campagne ; et le souvenir de monsieur de Varambon lui en devient plus vif et plus cher. Là elle était elle-même : ici il faut continuellement s'appliquer à se montrer telle que les autres vous désirent. Quelle contrainte !

On vint annoncer à la reine que monsieur de Souvré demandait à être admis près d'elle. Dès qu'il parut , Hélène , par un premier mouvement , fit quelques pas pour aller au-devant de lui ; mais sa timidité l'arrêta. Après avoir salué la reine , il s'approcha de mademoiselle de Tournon. « Ne voyez plus en moi qu'un frère tendre , un ami dévoué , » lui dit-il. « J'ai eu de la peine à me soumettre au malheur de vous perdre ; mais si je ne suis pas maître de mes sentimens , au moins

puis-je être certain de ne m'occuper que de votre bonheur. Daignez nous confier les secrets de votre ame, pour que la reine puisse juger comment il est possible de vous servir. »

Hélène regarda Marguerite d'un air inquiet. Monsieur de Souvré, dont les yeux suivaient les siens, vit sur le visage de cette princesse, une sévérité qu'il n'avait pas encore remarquée. Il s'aperçut de l'humeur qui la dominait, et devina, pour ainsi dire, l'entretien qui avait précédé son arrivée. « Ah ! Madame, » lui dit-il, « est-ce là ce que vous m'aviez promis ? Je sens avec reconnaissance que votre bonté pour moi vous fait craindre de me voir malheureux ; mais elle vous trompe. Croyez, Madame, que les sentimens de mademoiselle de Tournon n'ayant été connus, si sa mère la forçait à me donner sa main, la vie deviendrait pour nous un supplice continuel. Hélène serait-elle triste ? j'imaginerais qu'elle pense à monsieur de Varambon ; et alors, pourrais-je me répondre de respecter ses peines, de

ne pas lui reprocher mes tourmens ? Non, non, Madame; elle aime, elle est aimée; puisse-t-elle être heureuse! »

Monsieur de Souvré étant parvenu à adoucir Marguerite, Hélène commence le récit de son séjour chez sa sœur. Elle parle d'abord avec embarras de monsieur de Varambon; mais bientôt, entraînée par le sentiment qui l'anime, elle entre dans tous les détails qui ont rempli ces jours passés trop vite, mêlés d'orages, et pourtant si regrettés! A mesure qu'elle parle, une douleur profonde se peint sur tous les traits de monsieur de Souvré. Elle le remarque, s'approche de lui en disant : « Pardonnez-moi. »

Il l'avait écoutée, sans perdre une seule de ses paroles. Il jugeait combien le caractère impétueux de monsieur de Varambon était peu propre à faire son bonheur. Cependant, il ne se permit point de hasarder la moindre observation qui pût lui nuire; seulement il se borna à demander, en tremblant, à Hélène : « Croyez-vous qu'il puisse vous rendre

heureuse? »— « Oui, » répondit-elle, « s'il est heureux lui-même. Je sais que sa colère est terrible; mais il suffisait d'un de mes regards pour l'apaiser. Ses défauts me sont connus; et vous serez sûrement étonné d'apprendre que, peut-être, ils ont contribué à m'attacher à lui; car tous disparaissaient à ma voix. Au plus fort de son emportement, s'il me voyait affligée, il gardait le silence, et devenait maître de ses passions. Alors, si je consentais à lui sourire, la joie était dans son cœur, le ciel était dans ses yeux. Je me félicitais de pouvoir le rendre digne d'être aimé de tous, comme il l'était par moi. Enfin, dit-elle avec douceur à monsieur de Souvré, j'avais sur lui l'empire que vous avez sur vous-même. »

Que d'amour, de dévouement, de simplicité dans les aveux d'Hélène! Monsieur de Souvré en est ému, et renouvelle le serment de se sacrifier pour elle. — Mais Marguerite était restée calme, et persiste dans la résolution de lui faire trouver un bonheur plus sûr,

en l'unissant à cet homme si digne d'être aimé. « Je sais, » dit-elle, « que votre mère ne consentira jamais au mariage que vous désirez. » — « Je le crains comme vous, Madame, » répondit Hélène; « mais alors je fuirai un monde où je n'ai éprouvé que des chagrins. »

Monsieur de Souvré ne peut supporter cette pensée. Il la supplie, il la conjure de renoncer à ce funeste projet. « La douleur que je ressens serait trop affreuse, » lui dit-il, « si votre bonheur n'était pas ma récompense. » — Il veut qu'on le sacrifie sans ménagement; il supplie la reine de dire à madame de Tournon qu'Hélène le hait, qu'il lui est odieux. — « Sa mère entrera dans des fureurs insupportables, » repartit Marguerite. — « Eh bien, Madame, assurons le repos de mademoiselle de Tournon, » s'écrie-t-il; « j'engagerai le roi à m'employer dans cette campagne, et à m'ordonner de partir tout de suite. Il me sera facile de lui faire interposer son autorité, pour que mon mariage n'ait lieu qu'au retour. Pendant mon absence, vous obtiendrez que madame de

Tournon consulte le cœur de sa fille, avant de donner sa main. »

Cette détermination effraya Marguerite. Plus que jamais elle avait besoin de l'appui de monsieur de Souvré auprès du roi. « Par pitié pour nous tous, » lui dit-elle, « ne prenez point ce parti extrême. Votre place est à la cour ; l'État a besoin de vos conseils. Je tâcherai d'adoucir l'humeur de madame de Tournon ; attendons encore. » — Et passant à sa propre situation, elle lui demanda ce qu'elle devait faire dans la circonstance présente ? — « Il faut, Madame, déclarer hautement que vous voulez suivre le sort de votre époux ; il faut réclamer les lois divines et humaines qui vous appellent près de lui, lorsqu'il peut être en péril. » — « Mais, » dit en souriant Marguerite, car le rire venait toujours se mêler à ses chagrins ; « mais êtes-vous bien sûr que l'on ne s'avisera pas de céder à ma prière ? » — Il ne put s'empêcher de sourire aussi ; cependant il jeta un regard sur Hélène, et fut heureux de lui trouver cet embarras qu'éprouve toute ame délicate, en

voyant. ceux qu'elle aime se livrer à des sentimens répréhensibles.

« Je sais, Madame, » reprit monsieur de Souvré, « que l'on ne vous permettra pas de rejoindre le roi de Navarre. On prétextera l'intérêt de votre sûreté personnelle, le danger de vous livrer comme en otage entre les mains des ennemis du roi. Mais, au fond, il est décidé que les nœuds les plus sacrés ne lient point, lorsqu'ils sont contractés avec un protestant. Malheureusement, dans les deux partis, on est trop disposé à ne point reconnaître de lois qui engagent, quand la religion est différente. Faites entendre, Madame, des principes plus justes; et, avec le temps, vous forcerez l'estime de ceux qui, peut-être, vous blâmeront aujourd'hui. »

La cour était dans une agitation extrême. Toutes les familles s'occupaient des préparatifs d'une campagne qui, disait-on, devait être la dernière. C'est ainsi que chaque parti s'exprimait, lorsqu'il était le premier à rompre la paix. Marguerite, suivant les

conseils de monsieur de Souvré, demanda qu'il lui fût permis d'aller retrouver le roi de Navarre; et, comme il l'avait annoncé, elle **essuya un refus.**

Chaque soir, les personnes qui faisaient profession d'attachement à cette princesse, venaient chez elle pour aviser à la conduite qu'elle devait tenir entre un frère et un époux. Les démarches les plus hasardeuses étaient légèrement proposées. Plusieurs conseillaient hardiment l'oubli de tous ces liens de famille, de tous ces devoirs qui sont les plus sacrés de la vie. Le duc d'Anjou, uni d'abord avec les protestans pour échapper à l'autorité de Henri III, se disposait dans ce moment à les combattre, et ne pouvait supporter l'idée que sa sœur bien aimée se remît en leur puissance. Il n'était pas un de ces grands discoureurs, qui ne vît à merveille les inconvéniens attachés à chacune des déterminations que prendrait la reine de Navarre; mais personne ne trouvait le moyen de sortir d'embarras avec honneur.

Les projets de la cour divisaient les parens. La guerre civile qui ravageait la France régnait aussi dans le sein des familles. Heureux si, du moins, l'on eût pu conserver la paix dans son intérieur ; si l'on eût cherché à s'adoucir, à se consoler mutuellement ! Mais les grandes calamités publiques sont, pour ainsi dire, par-dessus le marché ; les autres afflictions de la vie n'en vont pas moins leur train accoutumé, et deviennent même plus pénibles, par l'aigreur que produit la différence d'opinion.

Madame de Tournon voulait que, pour cette fois, l'on ne posât les armes, qu'après avoir détruit les protestans et extirpé l'hérésie. Cependant, comme sa ville et son château de Tournon devaient être encore le théâtre de la guerre, elle en désirait plus vivement le mariage de sa fille. Aussi ne lui laissait-elle pas un moment de tranquillité. Il était rare que l'on vît Hélène, sans s'apercevoir qu'elle avait dû passer la journée dans les larmes.

Un jour que monsieur de Souvré observa qu'elle était plus accablée qu'à l'ordinaire, il s'assit près d'elle. N'entendant plus ce qu'on disait autour de lui, ne s'occupant de personne, il souffrait avec elle et pour elle: Tout-à-coup, et comme frappé d'un trait de lumière, il lui dit : « C'en est fait, j'y suis décidé. Vraisemblablement bientôt je ne vous verrai plus. Mademoiselle de Tournon daignera-t-elle alors ne pas oublier l'homme qui lui est tant dévoué ? » — Il sortit, la laissant dans la plus vive inquiétude.

Le lendemain au soir, il vint chez la reine de Navarre, et s'approchant d'Hélène, il lui dit tout bas : « Par prudence pour vous, et par pitié pour moi, ne témoignez point trop de joie, lorsque vous entendrez la nouvelle que je vais annoncer. Votre bonheur m'est plus nécessaire que la vie ; mais rapportez-vous-en à ma douleur, pour me persuader qu'il ne sera que trop parfait : de grâce, cachez-m'en l'expression. »

Sans attendre de réponse, il s'avança vers

la reine et lui dit : « Le roi m'a chargé de vous proposer , Madame , d'aller à Spa. La princesse de la Roche-sur-Yon , à qui les eaux sont ordonnées , vous accompagnera. Vous l'aimez ; d'ailleurs son rang et son âge réunissent toutes les convenances qui doivent satisfaire le roi de Navarre. Vous trouvant ainsi hors de France, pendant cette guerre qui est pour vous , Madame , une guerre de famille , aucun des partis ne pourra vous accuser d'exprimer des vœux qui lui soient contraires , ni d'aider ses ennemis par vos conseils. » — Il ajouta en tremblant, comme s'il eût craint que mademoiselle de Tournon ne l'entendît : « Le roi vient d'envoyer un courrier à don Juan , afin d'en obtenir les passe-ports nécessaires pour traverser les Pays-Bas autrichiens. »—Marguerite lui répondit aussi à voix basse : « Je reconnais l'esprit , et devine l'ame de celui qui a donné ce conseil ; il trouvera en moi une fidèle amie. »

Monsieur de Souvré se retira aussitôt, ne voulant point se laisser troubler par de vains

regrets, ni séduire par de flatteuses espérances. Il ne se sentait pas la force de résister toujours aux illusions que Marguerite ne cessait de lui présenter. L'indifférence croit et promet si facilement que le temps et la raison l'emporteront sur l'amour ! D'ailleurs cette princesse , en voyant Hélène si douce, si timide, n'imaginait pas qu'elle fût capable d'un sentiment dont la vie pût dépendre. Hélène même ignorait peut-être qu'elle en fût susceptible. Le secret des ames passionnées n'est jamais su tout entier par elles.

Madame de Tournon apprit avec effroi le projet de passer par Namur. L'idée que sa fille reverrait monsieur de Varambon, la transportait de colère. Mais la reine, qui, du premier coup-d'œil, avait aperçu combien, dans ce voyage, elle pourrait être utile au duc d'Anjou, adopta ce plan avec une joie extrême. Elle engagea madame de Tournon à se calmer, ou du moins à se contraindre. Elle l'assura qu'Hélène serait si entourée, qu'il lui serait impossible d'avoir aucun entretien avec monsieur de Varambon.

Cependant , lorsque la reine de Navarre était contente , elle voulait que tout ce qui était près d'elle eût l'air heureux. Une contenance triste lui eût paru de mauvais augure. Le lendemain , dès qu'elle put prendre Hélène à part , elle lui promit de parler à monsieur de Varambon , aussitôt qu'elle serait arrivée à Namur. « Vous le voyez , » disait-elle , « le temps arrange toutes choses. Hier encore , je ne savais quelle puissance invoquer , pour me tirer de l'embarras où j'étais : et voilà qu'un expédient admirable nous est offert par la main dont nous ne devions guère l'attendre ; car c'est monsieur de Souvré qui en a ouvert l'avis au conseil. »

Hélène , touchée jusqu'aux larmes , élevait son âme vers lui , comme si elle se fût adressée à une providence qui veillait sur elle. « Ah ! croyez , Madame , » lui dit-elle , « que je ne suis pas ingrate. Mon estime pour monsieur de Souvré est parfaite ; et mon amitié est si vraie , que peut-être l'aurais-je prise pour un sentiment plus tendre , si je n'avais pas connu monsieur de Varambon. »

Elle était si émue, que Marguerite attendrie s'empessa de répéter à monsieur de Souvré les expressions animées dont Hélène s'était servie, et qui étaient si étonnantes, de la part d'une personne aussi réservée. Elles aggravèrent sa peine, et il répondit en soupirant : « Ne voyez-vous pas, Madame, que cette vive reconnaissance pour moi n'est que la joie de revoir celui qu'elle aime ? Renoncez aux espérances dont vous avez trop souvent flatté mon cœur, et ne pensez qu'au bonheur d'Hélène. Je vais partir pour l'armée. Le roi s'y rendra dans peu de jours avec la reine-mère ; tâchez, Madame, d'être prête à quitter Paris au même instant. »

Il avoua à la reine qu'il lui était trop pénible d'aller chez madame de Tournon avant son départ. Elle se chargea de l'excuser. « Veuillez aussi, Madame, être assez bonne pour dire à sa fille que les adieux sont impossibles, lorsque l'on peut craindre, lorsqu'il faut désirer de ne jamais se revoir. »

Don Juan éprouva une vive satisfaction,

en apprenant qu'il verrait bientôt cette belle reine de Navarre. Il lui écrivit pour l'assurer qu'elle commanderait dans toutes les villes de son gouvernement, comme sur lui-même, et qu'il sollicitait seulement la permission d'être le premier à la recevoir, et à prendre ses ordres.

Ce prince appela près de lui la plus brillante jeunesse, pour se mettre à sa tête et former un cortège à Marguerite, bornant son ambition à marcher le premier près de sa voiture. Les familles les plus considérables des Pays-Bas furent invitées aux fêtes qu'il se proposait de donner. Il voulait que tout se ressentît de son enchantement.

En quittant la France, monsieur de Varambon s'était retiré dans sa terre. A peine arrivé, il tomba si dangereusement malade, que David et Fisiraga tremblèrent souvent pour sa vie. Il passa plusieurs jours dans un délire affreux; et lorsqu'il reprit connaissance, l'avenir lui fit horreur. La joie de David en le voyant renaître, l'irritait. Il la

supportait néanmoins , pour ne pas contrister ce vieux et fidèle serviteur ; mais la satisfaction de Fisiraga, qu'il croyait plus éclairé, lui paraissait un supplice. « De quoi vous félicitez-vous ? » lui disait-il avec amertume ; « accablé par la maladie, je ne sentais ni ma raison, ni mes peines... Je touchais au terme sans rien regretter, sans rien prévoir ; et me voilà rengagé avec la vie et le malheur..... il faut m'attendre à lutter long-temps contre la perfidie et l'ingratitude.... » — D'autres fois il s'écriait : « Vous qui avez connu les passions, ne savez-vous pas que la mort qu'elles causent arrive lentement, mais que chaque jour est une longue et cruelle agonie? »

Cependant, à mesure qu'il reprenait des forces, sa tristesse devenait moins communicative. Une sombre mélancolie s'emparait de son esprit. Fisiraga, loin d'être pour lui une consolation, était un tourment de plus ; cette ame ardente ne laissait aucun repos à la douleur. Il quittait peu monsieur de Varambon qui, souvent, aurait eu besoin d'être seul. Il lui parlait sans cesse, s'agitait, in-

terrogeait le silence, par le désir qu'il avait de répondre à la pensée. S'il le voyait près de succomber à sa souffrance, il exhalait sa haine contre les femmes. Aussi un soir qu'il osa mêler le nom d'Hélène à ces imprécations, monsieur de Varambon lui dit d'un ton fier et absolu : « Ne rappelons jamais le passé. »

Depuis cet instant il fuyait Fisiraga, et passait toutes ses journées à errer dans la campagne, n'adressant la parole à qui que ce fût, et se montrant impatient lorsqu'on lui parlait; il devenait sauvage, et il était impossible de prévoir comment on pourrait l'arracher à lui-même.

Un jour Fisiraga fut étonné d'apprendre que monsieur de Varambon dînerait avec lui. Jusque-là il s'en était dispensé, sous le prétexte de sa santé. Fisiraga cherchait en vain le motif d'un changement incompréhensible, mais dont il était satisfait; il courut en demander l'explication à David. Cet excellent homme, qui le voyait si attaché à

son maître, avoua, sous le plus grand secret, qu'un courrier de don Juan venait d'apporter à monsieur de Varambon l'ordre de se rendre à Namur; et que la reine de Navarre y était attendue avec une suite nombreuse. Il ajouta qu'à l'émotion qu'il avait vue à son maître, en lisant la lettre de don Juan, il ne doutait pas que madame et mademoiselle de Tournon n'accompagnassent la reine.

Fisiraga, susceptible comme on l'est dans l'infortune, surtout après avoir joui d'un rang considérable, et s'être vu tomber dans un état qui faisait souffrir son orgueil, Fisiraga s'indignait que monsieur de Varambon ne l'eût pas appelé pour lui faire part d'une nouvelle qui lui causait une si vive impression. Il se persuada que le mariage d'Hélène ayant été retardé sans qu'on en sût le motif, monsieur de Varambon espérait peut-être la ramener à ses premiers sentimens. Il reconnaissait l'amour à cette faiblesse; mais il était blessé que son ami eût voulu la lui cacher.

« Je l'ai soigné, » se disait-il, « comme si ma vie eût dépendu de la sienne ! Quand un affreux délire l'égarait, je tremblais pour sa raison ; s'il répandait des larmes, je pleurais de ses chagrins... Et peut-être m'a-t-il reçu par pitié ! Sûrement il croit avoir un grand mérite, en m'accordant un asile ! Il me voit dans sa maison, aller, venir, trop heureux qu'on m'y laisse respirer ! » Cette pensée le faisait frémir de colère.

Une répugnance, qu'il eut de la peine à vaincre, le fit entrer dans la salle à manger le plus tard qu'il put. Il trouva monsieur de Varambon qui se promenait dans cette salle, plongé dans de tristes réflexions, et qui ne s'était même pas aperçu qu'il était là depuis long-temps à l'attendre. Fisiraga l'examinait avec attention, et s'étonnait de le voir encore plus sombre que de coutume.

Le dîner se passa dans un profond silence interrompu seulement par quelques mots sans suite, prononcés de part et d'autre à de longs intervalles. L'impatient Fisiraga

ne pouvant plus tenir à cette froide réserve, dit : « Je ne sais où j'ai lu : « Si mon ami a » un bonheur que j'ignore, c'est sa faute ; » s'il a des peines que je ne connaisse pas, » c'est la mienne. » — Monsieur de Varambon, préoccupé, ne l'écoutait point : il ne comprit pas que cet esprit chagrin croyait qu'il était l'heureux ami qui ne daignait pas confier son bonheur, et se comparait lui-même à l'infortuné dont on ne devinait pas les tourmens.

L'inattention de monsieur de Varambon choquait Fisiraga. Il ne peut s'empêcher de se parler à lui-même. D'ailleurs, c'était un moyen de satisfaire son humeur. « — Le souvenir d'Amicie m'agite toujours, » dit-il ; « cependant aucune prière, aucune puissance ne m'engagerait à la revoir. » — Il ne s'en rendait point compte ; mais, peut-être, trouvait-il un secret plaisir à troubler un bonheur qu'on ne lui permettait point de partager. — Monsieur de Varambon le regarde d'un air inquiet. — « Il faut que je suive ma destinée, » ajoute Fisiraga. « Je ne

puis supporter l'ignorance où je suis du sort de cette femme insensible. Je veux le connaître : si elle est heureuse , je la fuirai ; si elle souffre , je me réjouirai. » — Monsieur de Varambon le regarde encore , mais avec un sourire amer. Sa figure prend une expression funeste ; il se lève , et sort sans lui répondre.

Fisiraga reste quelque temps comme accablé par ses réflexions. Il s'éloigne enfin de cette table hospitalière auprès de laquelle il est résolu à ne plus se rasseoir.... Le défaut de confiance de son ami l'avait offensé ; il se détermine à faire à l'instant.

Retiré chez lui , il écrit à monsieur de Varambon : « Je suis resté près de vous , » parce que j'espérais toujours que le moment viendrait où vous auriez besoin d'un » ami. Mais le malheur vous a laissé sans » confiance. Votre joie même est silencieuse ; » rien n'a pu m'ouvrir votre cœur. Je vous » quitte pour jamais. »

Il s'approche bien doucement de la chambre de monsieur de Varambon, voulant poser cette lettre à sa porte pendant son sommeil. Il aperçoit de la lumière, et le voit qui écrit..... il le considère long-temps, et s'étonne de sentir sa résolution chanceler ; il le regarde, s'attendrit, revient plusieurs fois pour le revoir..... Cependant il s'arme de courage, remporte sa lettre, s'éloigne, et croit faire assez en lui souhaitant d'être heureux.... Dès que le jour paraît, il s'en va, et court se livrer de nouveau aux orages de ses passions, et aux difficultés de la vie.

Quels remords auraient déchiré son cœur, s'il avait su que monsieur de Varambon, qu'il voyait écrire à cette heure avancée de la nuit, s'occupait à faire des dispositions pour lui assurer une existence tranquille, et qu'il le priait de rester, pendant son absence, dans cette terre, où il voulait qu'il fût aussi maître que lui-même !

Le lendemain, dès que monsieur de Varambon est éveillé, il demande Fisiraga.

— David lui apprend qu'on l'avait vu sortir de grand matin, et qu'on avait trouvé dans sa chambre une lettre qu'il lui apporte. — Monsieur de Varambon la lit, et, levant les yeux au ciel, s'écrie : « Un ingrat de plus doit-il m'étonner ? »

Il se rappelle avec quelle sollicitude il a passé la nuit à préparer tout ce qui pouvait assurer le sort de cet être bizarre. Sa haine des hommes s'en augmente. Loin de faire un retour sur lui-même, de se demander pourquoi Fisiraga s'abandonne à une vie errante, périlleuse, et préfère la misère à la douceur de demeurer près de lui, il ne voit que les intentions qui étaient renfermées dans son ame. Elles se présentent à son esprit atrabilaire, et se placent entre ses défauts qu'elles lui cachent, et les torts de Fisiraga qu'elles aggravent.... Mais l'infortuné qu'il condamne ignorait ces soins d'une affection prévoyante : n'importe, il est coupable de ne les avoir pas devinés.... Monsieur de Varambon, qui se croit trompé dans son amour, achève de

s'aigrir, en voyant sa bienfaisance méconnue.

Fisiraga, sans asile, sans ressource, cheminait, ne sachant point ce qu'il deviendrait le lendemain. Il n'y pense même pas, occupé qu'il est aussi à se plaindre. Il ne fera pas non plus un de ces retours sur soi-même, si nécessaires pour être juste envers les autres. Il ne se dira pas que la vie solitaire de monsieur de Varambon était peut-être le besoin d'une ame souffrante ? Non, il aime mieux s'affliger, et croire qu'il voulait lui faire sentir sa dépendance. Ses larmes coulent, en pensant avec quelle anxiété il veillait près de son lit de douleur ; il en appelle aussi à ses intentions secrètes. De quels sacrifices n'aurait-il pas été capable ?... « Je serais mort pour lui sauver le moindre déplaisir, » se disait-il ; « et il ne m'a offert, en récompense, que cet air farouche qui repoussait mon attachement. Je n'étais rien pour lui ; il était tout pour moi ! »

Monsieur de Varambon, qui avait été

d'abord blessé de tant d'ingratitude, finit cependant par être mécontent de lui-même. Peu à peu, l'irritation que lui causaient les défauts de Fisiraga, fit place au souvenir plus vif de son malheur. Il le voyait exposé à tous les dangers, condamné à toutes les privations. Enfin, après avoir lutté longtemps, la bonté de son cœur l'emporte. Il court à la recherche de cet infortuné, dont il ne pouvait nier l'attachement, quoiqu'il reconnût l'exigence de son caractère, et l'inquiétude de son esprit. Fisiraga voyageait à pied ; il lui fut facile de le rejoindre.

Dès que monsieur de Varambon l'eut aperçu, il descendit de cheval, et alla vers lui en s'écriant : « Vous me croyez donc heureux, puisque vous m'abandonnez ? » — A ces mots si simples, à cette demande si touchante, le ressentiment de Fisiraga se dissipe ; il respire, comme si un air bienfaisant était venu dilater son cœur. Pourtant il veut entrer dans les raisons qu'il croit avoir de se plaindre. Mais ce ne sont plus des reproches ; il les rappelle seulement comme

le motif de son départ. — Monsieur de Varambon lui représente doucement qu'une sensibilité trop facile à s'alarmer l'a souvent rendu injuste. — Ils baissent la voix et deviennent timides par la crainte de s'offenser; leurs regards n'ont plus de colère. Plus sages, ils éloignent les souvenirs qui peuvent les défendre; et il n'y a plus entre eux que les regrets qui s'accusent, et l'affection qui pardonne.

« Je vais revoir Hélène, dit monsieur de Varambon; et ce moment me cause un trouble, un effroi que je ne puis exprimer. Quelquefois elle m'apparaît comme aux jours de sa jeunesse et de notre amour. Mon ame s'élançe vers elle; et au même instant j'a-perçois monsieur de Souvré; il se place entre elle et moi, et semble vouloir l'enlever à mes yeux! alors je ne respire que haine, que vengeance. Dites, quand vous lui avez parlé de moi, n'a-t-elle pas éprouvé une crainte mortelle? » — « Il est trop vrai, répondit Fisiraga. » — « Ne s'est-elle pas jetée dans les bras de cet odieux rival? » — Fisi-

raga leva les yeux au ciel, sans oser confirmer par aucune parole un souvenir si déchirant. — « N'a-t-elle pas imploré son appui ? » — Fisiraga serra la main de monsieur de Varambon ; et ce silence, cette main pressée répondaient pour lui.

Monsieur de Varambon resta quelque temps absorbé dans ses pensées. Tout-à-coup il s'écria : « N'avez-vous pas entendu la reine de Navarre, elle-même, déclarer qu'Hélène seule était digne d'être l'heureuse épouse de cet homme que j'abhorre ? » — Fisiraga espérant le calmer, reprit : « Hélène était mourante, et ni un consentement, ni un refus ne pouvait sortir de ses lèvres. » — « Auriez-vous pardonné à Amicie ? » — Il cessa de répondre. — « Parlez, dit monsieur de Varambon, lui auriez-vous pardonné ? » — Fisiraga trembla en disant : « Non, » et s'empressa d'ajouter : « Pourtant, lorsque vous m'avez rencontré, j'allais chercher Amicie : eh ! qui sait alors l'empire qu'elle aurait eu sur mon cœur ? » — Monsieur de Varambon frémit. « Et moi aussi je pars....

je vais revoir celle que j'adorais, celle qui, seule, m'attachait à la vie! Je pars; mais c'est pour offrir à sa vue l'homme qu'elle a sacrifié; c'est pour lui faire regretter le cœur qu'elle a perdu. Je veux que, frappée de mon indifférence, de cette absence de tout souvenir, elle se demande, étonnée, s'il est vrai que jamais elle m'ait été chère!... Cependant écoutez-moi; je vous supplie, je vous conjure de me laisser vous ramener dans ma terre, puisque vous ne pouvez paraître devant don Juan. Je sais que la reine de Navarre doit rester peu de jours à Namur; après je viendrai vous trouver. Une terreur secrète me dit que j'aurai encore besoin d'un ami, pour surveiller ma raison et ma vie.» — A cette prière, l'attachement de Fisiraga reprit une nouvelle ardeur; il ne sut plus rien refuser, et consentit à retourner sur ses pas. Monsieur de Varambon, devenu tranquille sur le sort de cet infortuné, partit pour Namur.

Pendant ce temps, la reine de Navarre s'occupait des préparatifs de son voyage.

Mais désirant frapper les Flamands par la vue de sa magnificence et l'éclat de sa cour, elle emmena avec elle madame de Tournon sa dame d'honneur, madame de Mouy, madame la châtelaine de Millon, mademoiselle de Tournon, mademoiselle d'Atrie, et huit autres jeunes personnes, toutes d'une grande naissance, et d'une beauté remarquable. Le cardinal de Lenoncourt, l'évêque de Langres, monsieur de Mouy, ses premiers écuyers et plusieurs gentilshommes de sa maison l'accompagnaient.

Cette pompe royale excitait l'admiration. Marguerite voyageait dans une litière à sept glaces, soutenue par des piliers couverts de velours incarnadin d'Espagne, brodé en or et en soie. Ces glaces étaient ornées de quarante devises, avec les mots en italien et en espagnol. C'était le char d'une déesse.

La reine de Navarre fit son entrée à Cambrai, ville qui reconnaissait le roi d'Espagne pour protecteur. Elle était suivie par ces dix jeunes personnes à cheval, ayant à leur tête

leur gouvernante. La litière de la princesse de la Roche-sur-Yon venait immédiatement après celle de Marguerite. Les voitures marchaient ensuite à la file, et fermaient le cortége.

L'évêque de Cambrai reçut cette princesse avec le respect dû à son rang. Suivant les usages de ces temps, il lui donna un bal superbe, où toute la noblesse du pays fut invitée; mais ne voulant point assister à un plaisir de ce genre, il laissa au comte d'Ainsi, gouverneur de la ville, le soin d'en faire les honneurs.

Monsieur d'Ainsi avait le cœur tout français; aussi la reine n'eut pas besoin d'un long entretien, ni d'employer beaucoup d'éloquence, pour le décider à embrasser les intérêts du duc d'Anjou. Pendant qu'elle se livrait à ses vues politiques, les dix jeunes demoiselles, qui formaient sa cour, embellissaient le bal. Hélène, qui ne pensait qu'au bonheur de revoir monsieur de Varambon, souffrait mille angoisses de tous les retards

qui en éloignaient le moment. Il lui fallait pourtant danser, paraître attentive et répondre à de vains propos, à tous ces transports d'une admiration qui lui était importune.

La reine de Navarre fit la même entrée solennelle à Valenciennes, où elle fut reçue par le comte de Lalain. Cette ville était de son gouvernement; mais c'est à Mons qu'il se réservait de lui donner toutes les fêtes qu'il avait fait préparer pour elle. Aussi Marguerite y passa-t-elle huit jours. Elle trouva le comte et la comtesse de Lalain encore plus disposés que monsieur d'Ainsi à entrer dans ses projets. Ils détestaient les Espagnols depuis la mort du comte d'Egmont, leur parent.

Quel supplice pour mademoiselle de Tournon de se voir toujours environnée de plaisirs, d'être obligée de paraître gaie, de se montrer agréable, quand chaque instant lui semblait d'une longueur mortelle!

La reine de Navarre, éblouissante de

beauté, était encore parée de ce désir de plaire, si flatteur dans une reine, et qui la rend toujours sûre de réussir. Uniquement occupée de ses desseins, elle s'arrêtait chez toutes les personnes considérables; et sur son passage elle prodiguait les regards bienveillans, les saluts et les sourires gracieux. Elle traversait ainsi ces belles contrées, séduisant les esprits, et gagnant les affections de ceux qu'elle voulait donner à son frère pour sujets.

A mesure qu'Hélène approchait du moment où elle allait revoir monsieur de Varambon, elle ressentait des émotions si vives, qu'elle aurait eu besoin de dire à la nature entière combien elle était heureuse. Mais la présence de sa mère la forçait de contraindre tous ses sentimens. Elle était bien certaine que monsieur de Varambon éprouvait les mêmes impressions, qu'il avait gémi comme elle des lenteurs de cet éternel voyage. Aussi le jour qui précéda son arrivée à Namur, elle ne songeait qu'au lendemain où ils se verraient, où ils se parleraient. Quelle félicité

de se voir, de s'entendre, après une si longue absence ! Quelle satisfaction de lui apprendre que la reine de Navarre s'occuperait elle-même de vaincre la résistance de madame de Tournon !

Mademoiselle d'Atrie ne s'expliquait point l'extrême agitation d'Hélène. Elle ne pouvait rester en place, et les battemens de son cœur étaient si vifs, qu'il lui était difficile de respirer. C'est son époux, son amant qu'elle va revoir ! A leur premier regard, tout un avenir de bonheur se découvrira à leurs yeux !... Un mot, un signe, fera bien deviner à monsieur de Varambon que leur union est décidée ! Il règne sur tous ses traits un ravissement qu'elle ne peut cacher. Sa mère lui adresse des mots sévères qu'elle ne redoute plus. Son autorité est sans force ; Hélène est trop heureuse.

En arrivant près de Namur, la reine trouva don Juan à la tête d'une troupe brillante qui l'attendait. Ce prince descendit de cheval, et, fléchissant le genou devant elle, il la

reçut comme sa souveraine. Monsieur de Varambon était près de lui. La reine, en l'entendant nommer, baissa les yeux. Elle sait qu'elle a promis à une mère, fière et absolue, de séparer deux jeunes cœurs qui ne demandaient qu'à vivre loin du monde, et à jouir de leur mutuelle affection, dans une solitude paisible et ignorée. Elle ne peut oublier qu'elle a aussi fait espérer son appui à mademoiselle de Tournon. Mais accoutumée à traiter tout légèrement, ces souvenirs, qui lui avaient causé un moment d'embarras, furent bientôt effacés.

Don Juan remonte à cheval pour accompagner la reine. Sa présence, celle de ce prince, rappellent vivement à monsieur de Varambon l'instant horrible où il a vu Hélène tomber évanouie dans les bras de monsieur de Souvré. Il croit encore être au Louvre : la même douleur le saisit et le fait frémir. Il jette un regard sur ce groupe de jeunes personnes où Hélène se montre si triomphante ; car elle l'a vu, et bien avant qu'aucun autre eût pu l'apercevoir ? Son air

heureux fait mal à monsieur de Varambon ; il se détourne , et ne sent que le besoin de s'éloigner. Il suit don Juan , et ne lève plus les yeux sur la cour de la reine de Navarre. — Cette indifférence cause à mademoiselle de Tournon un sombre étonnement. Est-ce là cette joie qui lui paraissait devoir être si vive ? Quelle première entrevue , après une si longue absence ! Cependant elle se rassure ; elle cherche encore à l'excuser , car il lui serait affreux de le croire coupable.... Sûrement il ne l'a pas remarquée ; elle pourtant n'a vu que lui !

La reine de Navarre descendit au palais qui lui avait été préparé. Don Juan la suivit , et chargea monsieur de Varambon d'accompagner la princesse de la Roche-sur-Yon. Léopold , content de revoir Hélène , se présente pour la conduire. Il n'avait plus cette réserve timide que l'air austère de madame de Tournon lui inspirait quand il était au Louvre. A Namur , la place qu'il occupait près de don Juan l'obligeait d'être attentif pour toutes les personnes de la cour

de Marguerite ; mais c'était à mademoiselle de Tournon qu'il se plaisait à donner les soins d'un ami d'enfance. Il était si jeune lorsqu'ils avaient demeuré ensemble dans la terre de monsieur de Balançon , que le souvenir de cet heureux temps s'offrait à son esprit, avec tous les charmes attachés à cet âge.

Rien ne peut être comparé à la magnificence de la salle destinée à recevoir la reine de Navarre. On ne voyait que des tentures en étoffes de Turquie tissées d'or. Tout autour régnaient de grandes colonnes torsées , couvertes de gaze d'argent , et entourées de guirlandes de marguerites, et d'écharpes de dentelles d'or , sur lesquelles étaient brodées des marguerites avec ces mots : *De esta flor ventura y vida* (1). Ces fleurs innombrables , si brillantes , si variées dans leurs couleurs , les unes naturelles , les autres artificielles , rappelaient assez l'esprit

(1) A cette fleur tiennent le bonheur et la vie.

et le caractère de la reine de Navarre. Mais ce rapprochement était bien loin de la pensée de don Juan. Il n'avait voulu , en réunissant toutes ces fleurs , que célébrer le nom de celle qu'il se plaisait à fêter. Les parfums les plus exquis des deux mondes répandaient une odeur suave et pénétrante. Mille lumières étaient voilées par des gazes blanches qui en tempéraient l'éclat , et une musique douce et cachée semblait inviter à la tendresse.

Marguerite ne put s'empêcher de jeter un cri d'étonnement en entrant dans cette salle. Elle s'y promenait , examinant , avec une curiosité attentive, toutes les intentions galantes de don Juan ; aucune ne lui échappait. Les personnes de sa cour la suivaient pas à pas. La reine s'arrêtait , on s'arrêtait. Elle louait , on admirait ; et don Juan paraissait dans un ravissement si vif , et pourtant si respectueux , que Marguerite se crut dans un pays enchanté.

La pauvre Hélène était la seule qui ne

partageât point ces plaisirs. Elle suivait des yeux monsieur de Varambon , dont les regards ne la cherchaient point. Appuyée sur le bras de Léopold , elle parvint à s'approcher de la princesse de la Roche-sur-Yon , pour s'offrir à la vue de celui qu'elle aimait, et pénétrer les motifs d'une conduite inexplicable. Elle entendit la princesse se récrier sur la beauté de ces étoffes, et monsieur de Varambon lui répondre qu'à la bataille de Lépante , don Juan ayant fait prisonniers deux jeunes turcs , fils d'un pacha , ce prince les avait renvoyés à leur père sans vouloir de rançon , en lui faisant dire que cet heureux âge n'avait point d'ennemis ; et que, bientôt après , le pacha avait offert à don Juan ces étoffes sans pareilles, comme un souvenir de sa reconnaissance. — « Le moment où ce prince a rendu ces deux enfans à leur père a dû être bien doux pour son ame généreuse, » ajouta monsieur de Varambon; et, jetant un regard dédaigneux sur Hélène, il dit : « Les conquêtes de la gloire , celles de la vanité , ne font que des victimes , et n'inspirent que de profonds ressentimens.

Il se détourne aussitôt , cherche à entraîner la princesse de la Roche-sur-Yon , et laisse Hélène ne sachant pas si elle avait bien entendu. Est-ce elle qu'il ose accuser? — Elle ne respire qu'avec peine. Un poids insupportable l'opprime. Tous les objets se présentent confusément à sa vue ; mais le sentiment de ce qu'elle se doit à elle-même la soutient encore..... L'injustice de monsieur de Varambon l'accable et l'offense ; elle craint surtout qu'il n'aperçoive la douleur qu'elle éprouve !.... Elle demande à Léopold s'il sait où est l'appartement qu'on lui destine , en le priant de l'y conduire. — Elle sort avec lui. Que lui importe de fixer l'attention de tout le monde , pourvu que monsieur de Varambon ne remarque point sa souffrance !... Arrivée à la porte de sa chambre , elle ne permet point à Léopold de la suivre, et reste seule , livrée à des tourmens dont elle ne s'était fait aucune idée.

Monsieur de Varambon s'était éloigné, avec l'empressement d'un homme qui craint sa colère et sa faiblesse. Aussi n'avait-il pu

juger du mal qu'il avait fait à sa malheureuse amie. Mais, quand il la voit de loin sortir avec son frère, cette imprudence le choque. Il se croit encore le droit de blâmer sa conduite, lors même qu'il ne consent plus à la diriger.

Bientôt Léopold reparait ; on l'entoure, on veut savoir ce qui a pu engager mademoiselle de Tournon à se retirer d'une fête qu'elle devait embellir ? — Il répond que l'extrême chaleur de cette salle l'ayant incommodée, il l'a ramenée chez elle, et qu'elle semblait près de se trouver mal. — Monsieur de Varambon s'est aussi rapproché ; il s'émeut, il se trouble, en apprenant qu'Hélène est souffrante. Madame de Tournon l'observe, et veut achever de détruire ses espérances. Elle dit, en affectant cet air animé que pourrait donner l'inquiétude à une mère sensible : « Les fatigues de ce voyage sont trop fortes pour la santé délicate de ma fille ; je me reproche bien de ne l'avoir pas laissée à Paris, comme elle m'en avait priée. »

Elle ne jette pas un regard sur monsieur de Varambon, ne paraît pas l'avoir aperçu. C'est un fait qu'elle énonce le plus simplement du monde, bien sûre de porter le désespoir dans son ame. Il ne peut plus douter, qu'Hélène n'ait voulu rester en France pour ne pas le revoir. Un froid mortel glace son cœur. « Elle craint ma présence, mes reproches, » se dit-il ; « eh bien ! elle me verra ; et ces plaintes qu'elle redoute, elle ne les entendra même pas ! »

Marguerite et don Juan s'avancent près de madame de Tournon, pour lui demander aussi des nouvelles d'Hélène. — Monsieur de Varambon écoute ce qu'elle va répondre, et ne respire plus. Un secret et dernier espoir le soutient. Il espère peut-être apprendre quelque circonstance qui le rassure ; peut-être saisira-t-il une expression, un signe, qui lui rendra le calme dont il a tant besoin. Ses yeux, son ame attendent s'il lui faut vivre ou mourir !

Cette mère impitoyable le remarque ; et, enhardie par l'absence de sa fille, elle dit à don Juan, avec l'apparence d'une feinte discrétion, d'une demi-confiance : « La reine n'ignore pas que la guerre est commencée. Le contraste des fêtes que l'on trouve ici, avec les dangers où s'exposent les amis que nous avons en France, est bien propre à troubler un jeune cœur, inquiet pour la première fois. Je sais gré à ma fille de ne pouvoir supporter aucun plaisir. »

Marguerite sent tout ce que ces paroles ont de cruel ; comme chaque mot semble choisi pour irriter le caractère jaloux de monsieur de Varambon ! Elle le regarde, et sa douleur la touche et l'effraie. Cependant son silence confirme ce qui paraît avoir échappé à l'anxiété d'une mère.

Elle emmène don Juan, lui parle longtemps bas, et lui confie les projets de madame de Tournon sur sa fille, Elle en fait observer tous les avantages à ce prince, qui apprend en même temps la passion de mon-

sieur de Varambon pour Hélène. Don Juan le plaint , et porte sur lui des regards d'intérêt et de pitié.

Monsieur de Varambon voit que l'on parle de lui, et s'imagine que Marguerite s'exprime avec une offensante compassion. Dans ce moment, le sérieux de sa figure ne lui paraît que le faux dehors d'une sensibilité affectée. Est-il donc le jouet de tout ce qui l'environne ? Il sort, en promettant de prouver qu'il ne sera point l'esclave d'un fol amour, ni trompé par une indigne perfidie.

Pendant qu'il se livrait à un emportement, trop justifié par les apparences dont madame de Tournon avait su couvrir toutes ses paroles, la malheureuse Hélène passait une nuit horrible. Sans sommeil, sans repos, elle s'abandonne tour à tour à l'indignation que lui cause la conduite de monsieur de Varambon, et au souvenir du temps heureux où ils s'aimaient avec une si parfaite tendresse. Déjà affaiblie par l'année de souffrances qu'elle venait de passer chez sa mère, elle n'a pas la

force de supporter de si cruelles angoisses. Cette joie si vive qu'elle éprouvait pendant son voyage, rend encore sa douleur plus affreuse. Après tant d'espérances d'un bonheur qui lui échappe, elle se sent comme si elle était tombée du ciel dans un abîme ; et ses sanglots l'oppressent jusqu'à lui faire croire qu'elle va cesser de vivre.

Le lendemain, effrayée elle-même de son changement, elle cherche à ranimer ses forces, à effacer la trace de ses pleurs. Elle entre dans le salon où se trouvaient déjà Marguerite et sa cour. Elle avance, pâle, se traînant avec peine, et ne sachant même plus si elle existe. On s'empresse autour d'elle. Les soins, les questions sur sa santé l'importunent ; elle sent qu'au moindre mouvement, que si elle dit un mot, ses larmes tomberont malgré elle. Don Juan s'approche, prend sa main qu'il presse dans les siennes sans lui parler. Hélène lui sait gré de sa pitié, de son silence. Un triste et léger sourire vient encore errer sur ses lèvres... Que n'ose-t-elle se fier à lui !

La reine de Navarre s'était décidée à ne rester qu'un jour à Namur. Elle voulait descendre la Meuse pour se rendre à Liège, et attendait avec impatience que le yacht royal qui devait l'y conduire fût préparé. L'agitation de ce moment de départ laisse à Hélène le temps de se remettre. Monsieur de Varambon arrive le dernier dans le salon. Il paraît avec cette force, ces mouvemens brusques, incohérens, que donnent les passions violentes dont il est tourmenté. Les paroles de cette mère cruelle, qui l'ont trop convaincu, retentissent encore dans son ame. Le souvenir de monsieur de Souvré le poursuit; il est toujours devant ses yeux; et c'est en vain qu'il voudrait chasser cette odieuse image.

Il va s'asseoir près de mademoiselle d'Atrie, parce qu'elle est à côté d'Hélène, et que, sans lui parler, il pourra en être entendu. Il lui demande, avec une gaieté qui semblait un horrible égarement, si le danger des guerriers français n'a point troublé son sommeil? — Mademoiselle d'Atrie ne lui

répond point, car elle ne conçoit pas ce qu'il veut dire. — Il parle à voix haute, et ne se comprend plus lui-même. « Sûrement, dit-il ; il en est un qui a reçu une écharpe, pour exalter son courage, et récompenser sa vaillance ! » — Alors il se moque de la sensibilité, de la bravoure, de la gloire, de tout ce qu'il chérissait jadis ; il rit à grands éclats, il rit ! et son regard exprime la fureur.

Hélène ignore les funestes insinuations de sa mère, et ne peut s'expliquer cette espèce de délire ; elle en demeure anéantie... Tous deux évitent également de se parler. Tous deux craignent également de porter leurs yeux l'un vers l'autre. Ils fuiraient en même temps, plutôt que de se trouver ensemble ; et cependant, d'un seul mot dépend leur destinée ! Une douleur si vive et si peu attendue surpasse ses forces. Tout son sang se retire vers son cœur ; elle n'a plus de la vie que le désir d'être délivrée du supplice qu'elle éprouve.

On vient annoncer à don Juan que le

yacht de la reine est prêt. Elle se lève aussitôt ; madame de Tournon sort avec elle, en appelant sa fille. Tout s'agite à la fois. On se porte en foule sur les pas de la reine, que l'on s'empresse d'accompagner. Dans ce tumulte, mademoiselle d'Atrie prend le bras de monsieur de Varambon, parce qu'il est près d'elle, que le désordre de son esprit l'a effrayée, et qu'elle craint surtout de le laisser avec Hélène, dont le sombre désespoir ne lui a pas échappé ; elle l'entraîne presque malgré lui.

Hélène le voit partir, le suit des yeux ; elle est saisie d'un tremblement universel. Il lui serait impossible de prononcer un mot, de faire un mouvement ; tout est fini pour elle... Inanimée, insensible à tout ce qui n'est pas monsieur de Varambon qu'elle a tant aimé, elle reste à la place où elle se trouvait, sans que personne l'ait remarqué. Elle ne voit même pas que tout le monde a disparu, qu'elle est seule dans cette salle devenue déserte. Elle reste, parce qu'elle ne respire plus, et qu'elle se sent mourir.

Cependant on la cherche, on l'appelle; toutes les voix répètent son nom; elle n'entend rien. Léopold accourt : « Que faites-vous ici ? lui dit-il. La reine vous attend. » — Il prend son bras, la supplie de le suivre. Sa pâleur, sa faiblesse l'épouvantent.... Il la soutient avec peine, cherche à la rassurer.... Il ose lui dire un mot sur l'union que sa mère lui destine. Cette pensée rend un instant Hélène à elle-même. « Jamais, s'écrie-t-elle, je n'aurais consenti à ce manque de foi. Dites-le lui, quand je ne serai plus. »

Cette assurance la satisfait, et lui donne la force d'arriver jusqu'au yacht où la reine et sa cour étaient déjà placées. Monsieur de Varambon, tourmenté de ne pas la voir venir, s'était avancé sur le rivage; Hélène est obligée de passer devant lui. Elle sent qu'elle le voit pour la dernière fois, quitte le bras de Léopold, s'approche vivement de monsieur de Varambon, et, levant les yeux au ciel, lui dit : « *Auguste ! je vous pardonne.* » Elle le fuit à l'instant, et se jette dans le yacht; ma-

demoiselle d'Atrie la reçoit, et la place loin de sa mère.

Tout annonce le départ. Don Juan met un genou en terre ; baise le bas de la robe de Marguerite, et s'éloigne. Il trouve monsieur de Varambon hors de lui-même : ce prince a pitié de sa douleur ; il le prend et l'emène.

A peine le yacht est-il en mouvement, que mademoiselle de Tournon jette des cris qu'elle ne peut retenir. Son cœur est brisé. Les médecins de la reine la déclarent mourante, avant même qu'on la sût malade. Elle ne dit pas un mot, ne forme pas une plainte. Elle ne songe qu'à lui, et ne regrette pas la vie. On la couche sur le tillac. Ses yeux sont fermés ; les gémissemens involontaires d'une souffrance aiguë font seuls juger qu'elle existe encore... La reine de Navarre , saisie d'effroi , se reproche d'avoir traversé un amour si tendre... Tous les regards sont attachés sur Hélène... Sa mère , qui, malgré sa du-

reté apparente, l'aimait avec passion, la tient dans ses bras, appelle les secours de l'art, invoque le ciel.

Don Juan, rentré dans son palais, renvoie tout ce qui l'environne, et ne garde près de lui que monsieur de Varambon. Il lui parle, le rassure, le console. — « Ah ! » s'écrie cet infortuné, « je ne méritais pas le pardon qu'elle m'a accordé. J'ai été jaloux, injuste ; et elle m'aimait ! j'en suis certain. En me quittant, ne m'a-t-elle pas nommé *Auguste* ? — Il veut la suivre, aller implorer sa pitié. Don Juan l'engage du moins à attendre qu'elle soit arrivée à Spa. Le désir d'assurer le bonheur d'un homme dont il veut faire son ami, touche son cœur. Il lui promet d'écrire à Marguerite, et de vaincre toute résistance. Cet espoir calme un peu monsieur de Varambon, et lui donne la force d'attendre. Mais il reçoit ces promesses d'un avenir heureux, avec un pressentiment de crainte dont rien ne peut le distraire. Il ne sera tranquille, que lorsqu'il aura revu mademoiselle de Tournon.

Ils avaient passé la journée ensemble , retirés dans un cabinet où personne ne pouvait pénétrer , sans une permission expresse. Chaque instant semblait ajouter à l'inquiétude de monsieur de Varambon. Don Juan , étonné du trouble de son esprit , ne veut point l'abandonner à lui-même ; il le force à rester près de lui.

Léopold s'était présenté plusieurs fois , et avait en vain insisté pour être admis. Le lendemain , il écrit à don Juan qu'il lui est indispensable de parler à son frère , et que le moindre retard sera peut-être suivi d'un horrible malheur.

Cette lettre effraie don Juan ; il fait entrer Léopold. Ce jeune homme assure que la nouvelle du mariage d'Hélène est un bruit répandu par la méchanceté. « Oui, » ajoute-t-il, comme frappé de terreur, « elle avait l'air mourante, et m'a dit en partant : *Jamais je n'aurais consenti à ce manque de foi. Dites-le lui, quand je ne serai plus!*

« Quand elle ne sera plus ! » s'écrie monsieur de Varambon. Une pâleur mortelle couvre son visage ; le désespoir, le repentir déchirent son âme, et des convulsions affreuses lui laissent à peine la force de s'exprimer..... Ce temps passé depuis le départ d'Hélène le fait trembler..... Il veut partir à l'instant..... Don Juan ne s'y oppose plus. Un bateau est prêt ; il y court, et s'embarque avec Léopold.

Quel voyage ! Retenu dans cette petite barque, sur cette rivière tranquille, il voudrait franchir l'espace, dévorer le temps ; il s'agite, se parle à lui-même, repousse l'avenir qui le glace d'effroi, invoque le passé qui le condamne. Le remords s'attache à son cœur ; une voix secrète lui crie : « Homme cruel, rappelle-toi combien elle t'aimait !... comme elle recevait toutes tes impressions ! comme elle les ressentait, plus vivement que tu ne les éprouvais toi-même !... Souriais-tu ? le bonheur brillait sur tous ses traits. Avais-tu le moindre chagrin ? elle était navrée de douleur..... Cherche le moment

où tu n'aies pas été le maître de toutes ses affections ! Trouve un instant où tu n'aurais pas disposé de sa vie?..... Tu as été sans pitié , sans souvenir ! N'y a-t-il donc pas eu dans ton ame , un sentiment pour t'avertir que le chagrin qui lui viendrait de toi serait la mort ? »

Il se faisait horreur à lui-même; épouvanté, il levait les yeux vers le ciel , portait des regards craintifs sur Léopold , comme s'il demandait grâce à Dieu et à la nature entière..... C'est dans cette terrible situation , dans cette mortelle attente, que se passèrent les deux longues journées que devait durer ce voyage.

Ils arrivent enfin à Liège. Les rues sont encombrées d'un peuple immense qui les arrête ; ils voient de loin un convoi qui s'approche. Le char funèbre est couvert d'un drap blanc et argent , autour duquel sont attachées des couronnes de roses blanches. Monsieur de Varambon frémit, et serre la main de son frère ; ses lèvres tremblantes

ne peuvent prononcer une parole. Son air égaré attire l'attention d'un vieillard qui précédait le cortège, et qui dit en les regardant : « Pauvre mademoiselle de Tournon ! » — Monsieur de Varambon tombe sans connaissance. On l'emporte dans une maison voisine, où il reste plusieurs heures évanoui. — Malheureux ! quel réveil l'attend !

Le convoi s'avance lentement vers l'église. Les chants religieux demandent au ciel la paix d'une autre vie, pour celle qui n'a connu de ce monde que le malheur et la souffrance.

Vers le soir, monsieur de Varambon revient à lui en jetant des cris affreux. Il appelle Hélène, ne peut se persuader qu'il l'a perdue ; il la demande à son frère, le supplie, le conjure de la lui rendre ; il veut la revoir encore..... Il s'échappe, et Léopold, ne pouvant l'arrêter, le suit. Ils arrivent à l'église ; la foule est dispersée. Les funérailles ne devant avoir lieu que le lendemain, Hélène est déposée dans une chapelle ardente.

Cette lumière le guide. Un prêtre à genoux récite des prières. Monsieur de Varambon se jette au pied du cercueil.

Le prêtre, que sa présence étonne, que son désespoir effraie, regarde avec inquiétude Léopold qui lui dit : « Il devait être son époux ! » L'homme pieux et charitable le plaint, et s'éloigne pour ne pas contraindre sa douleur.

L'infortuné, anéanti, prosterné contre terre, craint de relever sa tête coupable, et ne cesse de répéter qu'il l'aime, qu'il l'aimait, qu'il va la suivre.... Enfin il ose lever ses yeux jusqu'à ce visage insensible, qu'aucun voile ne lui cache encore. Ses sanglots, ses cris, font retentir l'église..... Malheureux qui as brisé le cœur qui n'existait que pour toi !..... Il joint ses mains, pleure, s'accuse, demande à Dieu qu'un instant, un seul instant leur soit accordé ! qu'elle le revoie encore ! et puis tous deux mourir !... « Qu'elle sache que je l'aimais ! que je l'adorais ! » crie-t-il en s'adressant au ciel..... Sa

tête se perd; il la regarde, il attend, il écoute..... Le silence de la mort lui répond..... Un sombre égarement est dans ses yeux; il étend ses bras et s'écrie : « Ne m'entendra-t-elle donc jamais ! jamais ! » — Et les voûtes de l'église répètent : JAMAIS !

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES OUVRAGES CONTENUS DANS CE RECUEIL ,

Avec la date des premières éditions.

TOME I.

ADÈLE DE SÉNANGE. Londres. 1793.
CHARLES ET MARIE. Paris. 1801.

TOME II.

EUGÉNIE ET MATHILDE. Paris. 1811.

TOME III.

Continuation d'EUGÉNIE ET MATHILDE.

EUGÈNE DE ROTHELIN Paris. 1808.

TOME IV.

LA COMTESSE DE FARGY. Paris. 1822.

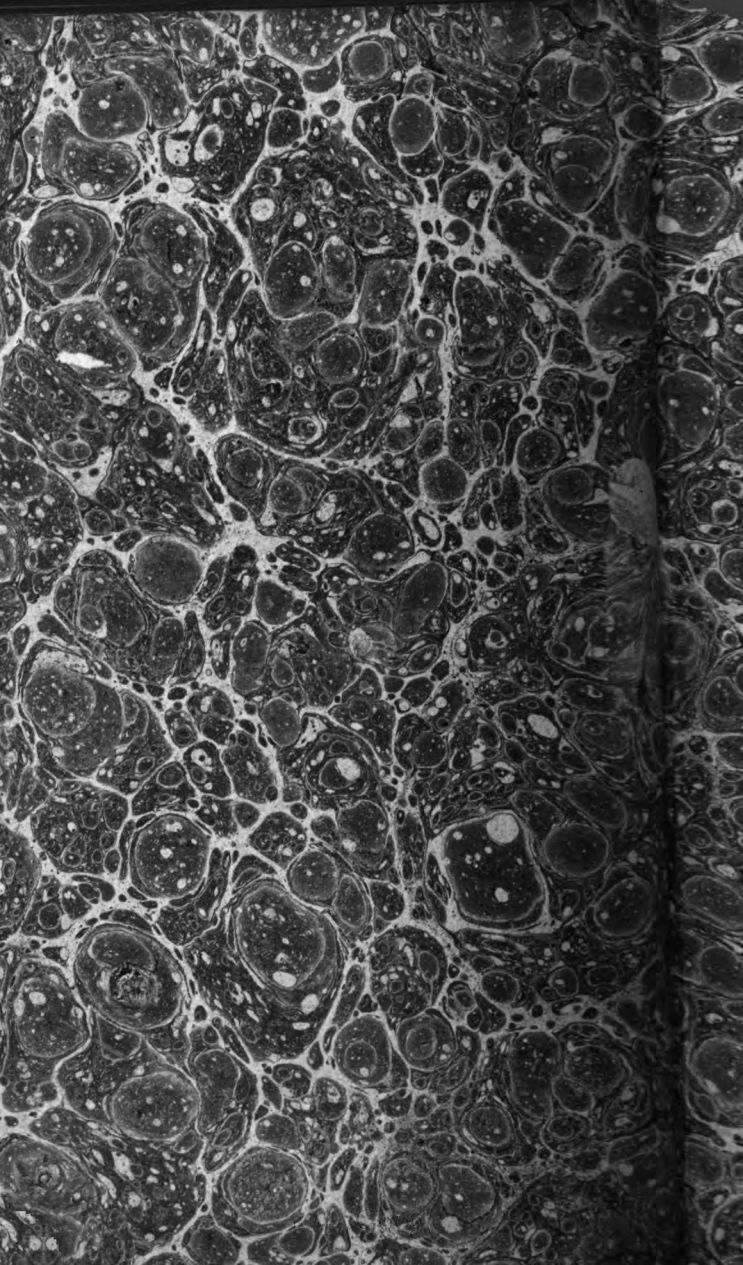
TOME V.

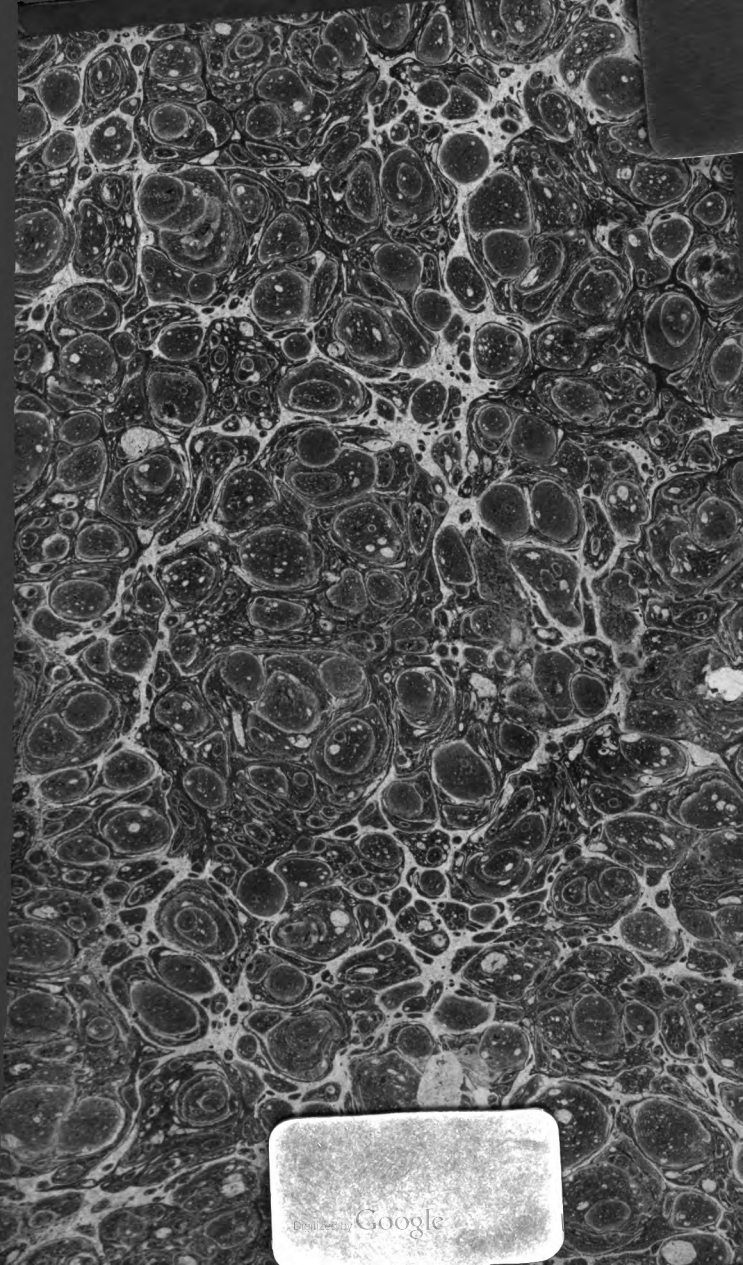
ÉMILIE ET ALPHONSE. Paris. 1799.

TOME VI.

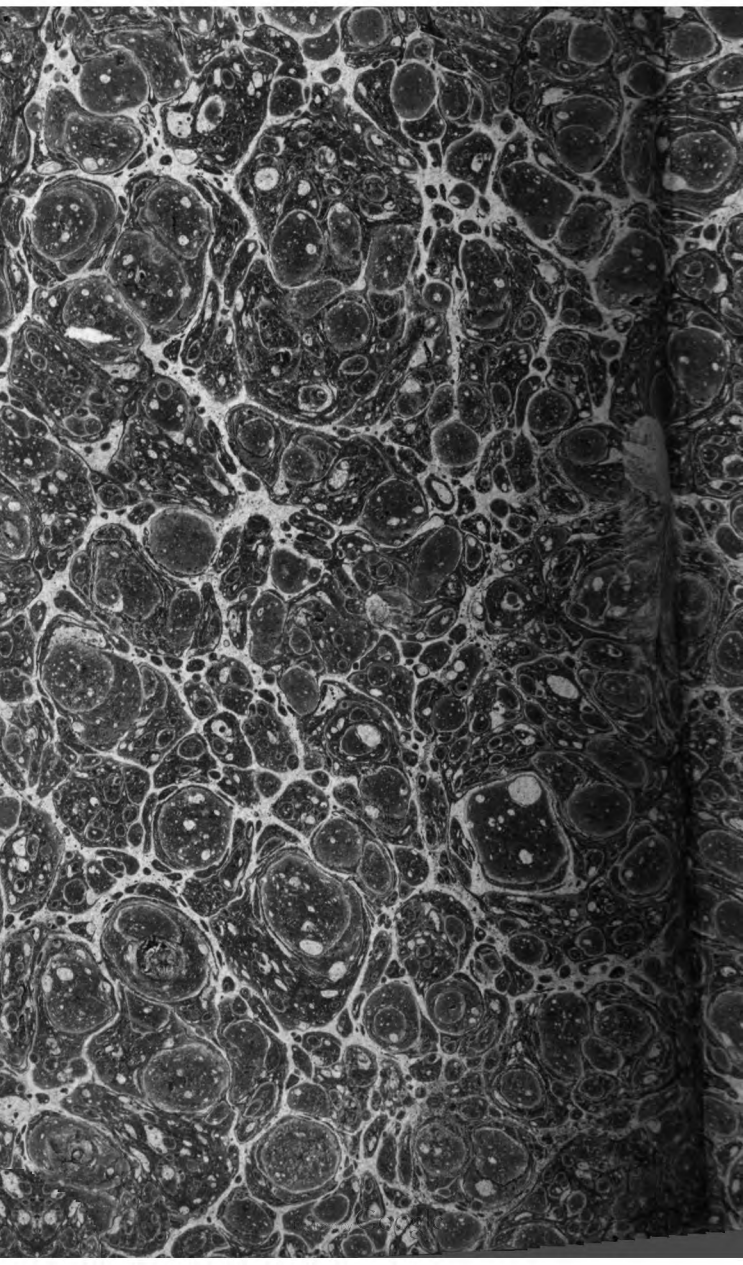
MADemoiselle DE TOURNON. Paris. 1821.

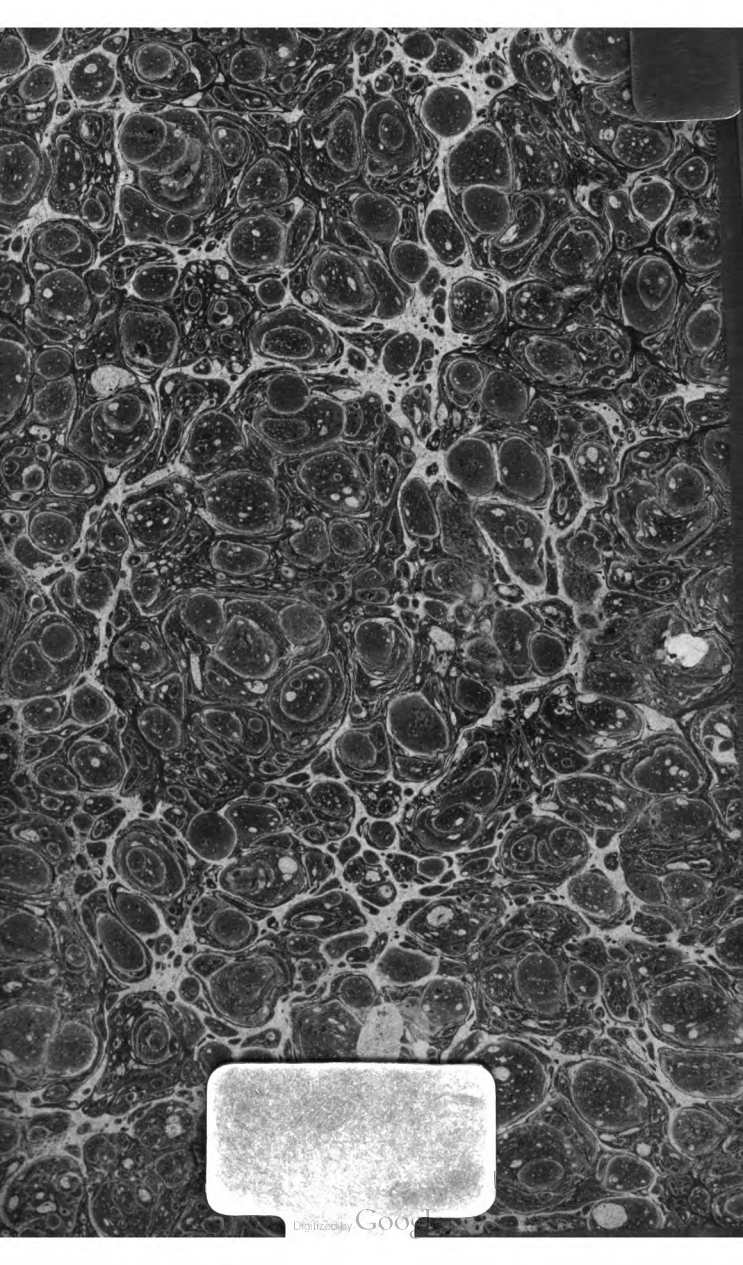
FIN.

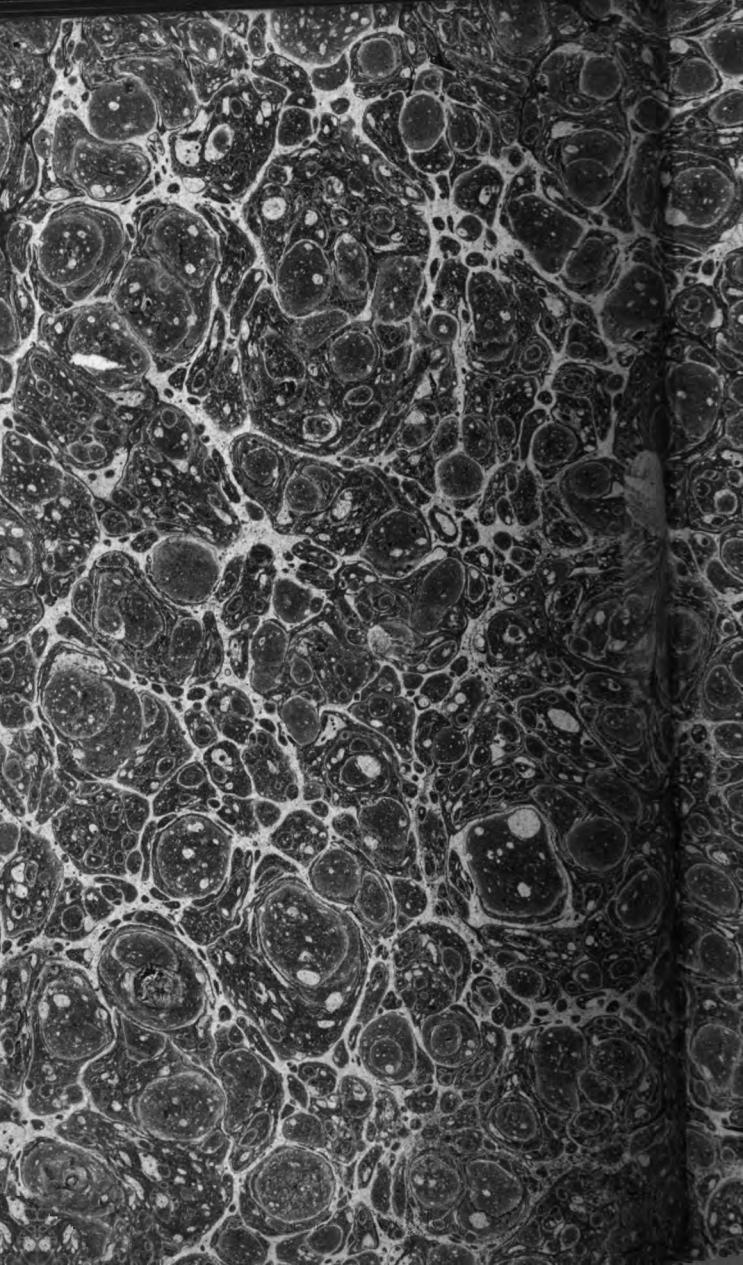


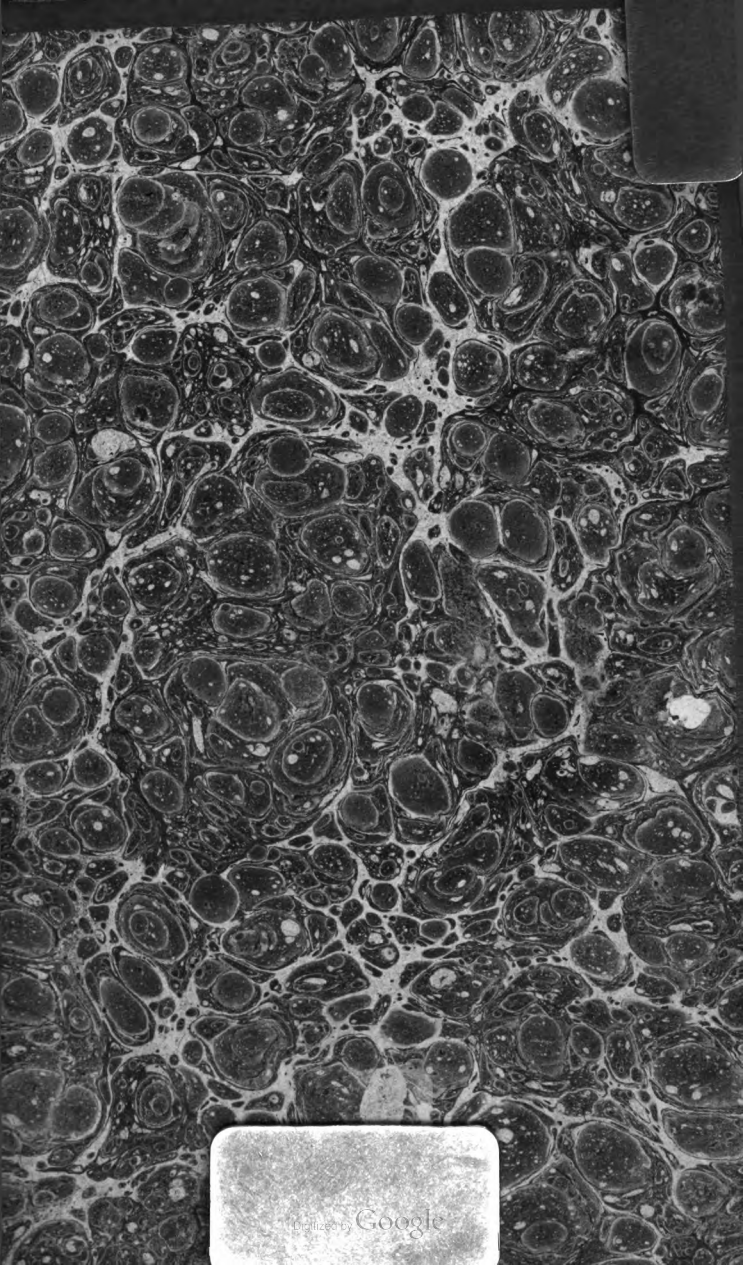


Digitized by Google









Digitized by Google

